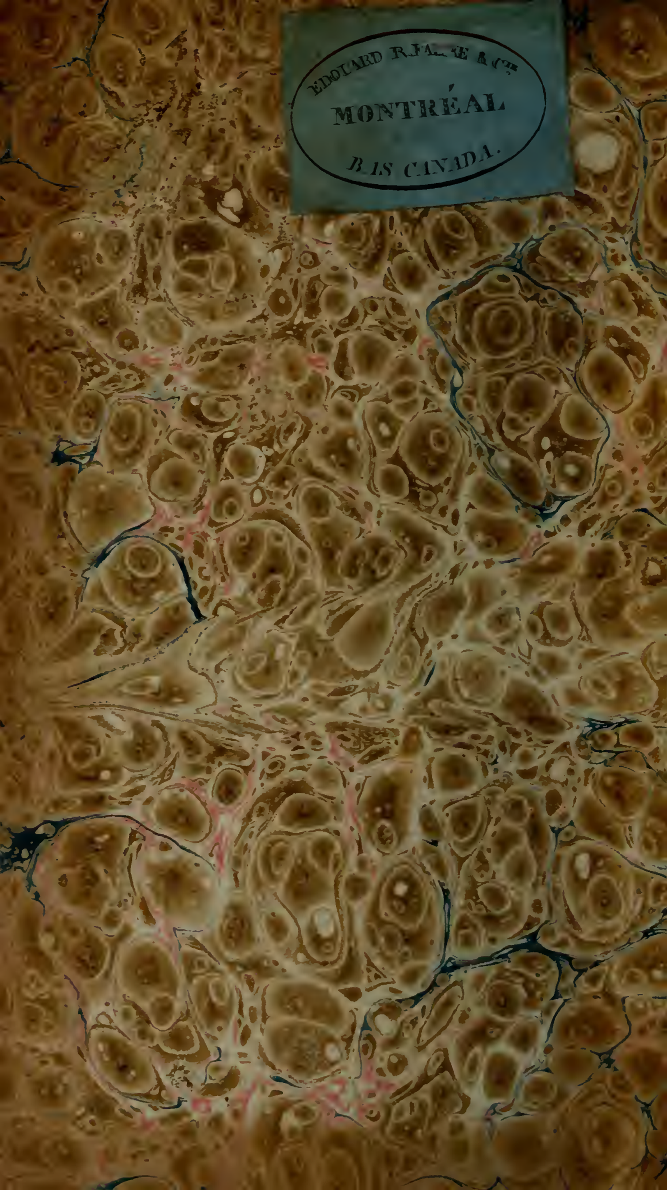
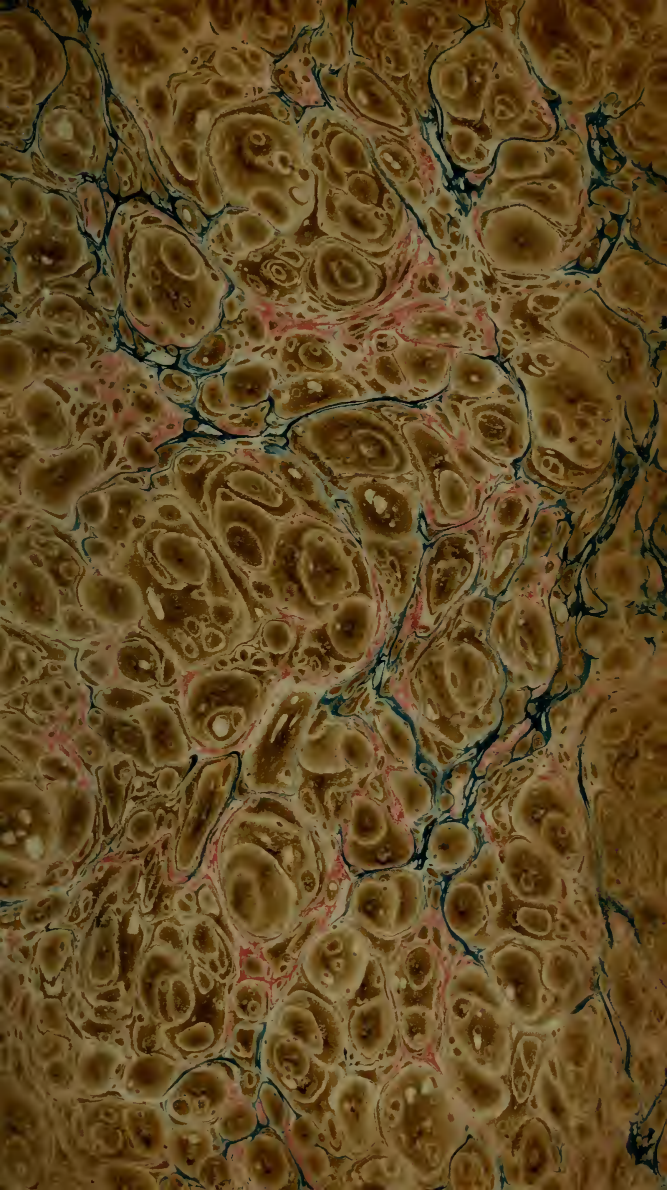



EDOUARD
MONTRÉAL
BAS CANADA.





LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE,

CONTENANT tous les Traits, toutes les Anecdotes et les Superstitions relatives aux Fleurs dont il est fait mention dans l'Histoire sainte et profane, et des détails sur quelques Plantes singulières, ou qui portent les noms des personnages célèbres, et sur celles qui servent aux Cultes religieux et dans les Cérémonies civiles des divers Peuples et des Sauvages; avec les Devises, les Proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu;

suivie d'une nouvelle intitulée :

LES FLEURS, OU LES ARTISTES.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 9.

MDCCCX.

AVERTISSEMENT.

J'ai passé beaucoup d'années à rassembler les matériaux de ce petit ouvrage, qui exigeoit d'immenses recherches; car il falloit relire tout ce qu'on avoit lu, pour extraire des auteurs anciens, des voyages, de l'histoire des cérémonies religieuses, etc. quelques traits dispersés dans une infinité de volumes, et que, sans le projet de faire cet ouvrage, on avoit à peine remarqués. Mon goût pour les plantes m'a fait penser qu'il étoit curieux d'examiner quel rôle avoient pu jouer les végétaux, ces êtres presqu'animés, sur la surface de cette terre qu'ils embellissent, et j'ai trouvé quelque chose d'agréable dans l'idée d'attacher un souvenir à presque toutes les fleurs.

Je comptois, il y a quinze ans, joindre à ce texte toutes les plantes de la

fable ; mais ayant entrepris un ouvrage sur la mythologie, qui contient déjà les fleurs consacrées aux faux dieux, et dont le troisième et dernier volume contiendra les métamorphoses, je ne parlerai ici que rarement, et en passant, des plantes de la mythologie.

Ayant fait un autre ouvrage sur les *Plantes usuelles*, dans lequel se trouvent plusieurs plantes qui offrent des phénomènes très-curieux, je n'ai point parlé de ces plantes dans celui-ci; mais toutes les autres *plantes singulières*, qui ne sont point classées dans mes *Plantes usuelles*, le sont ici : de sorte qu'en réunissant ces deux ouvrages, on aura cette partie intéressante de la botanique très-complète, et qui ne se trouve réunie dans aucun livre. Je dirai la même chose pour quelques *anecdotes* qui manquent ici, comme par exemple sur le *quinquina*, sur le *safran*, sur le *rosier sauvage* et le *bé-*

deguard, sur la *rose de Jéricho*, le *sainfoin oscillant*, le *cacao*, la *yapana*, etc. etc. etc.

Ce volume délassera de l'étude un peu sèche de la botanique proprement dite, sans en détourner, et peut-être en donnera-t-il le goût à quelques personnes, en leur faisant connoître un assez grand nombre de plantes.

J'avois peint toutes ces plantes ; mais cette collection est hors de France, dans des mains augustes, qui ont daigné en accepter l'hommage il y a trois ans. J'ai dû, dès lors, renoncer à les faire graver ; ainsi, je n'offre au public que le texte de cet ouvrage, qui renferme du moins le fruit de vingt-cinq ans de recherches (1), et que j'ai annoncé à

(1) J'ai lu à Berlin, il y a douze ans, un ouvrage allemand (qui, je crois, n'a pas été traduit), sur les plantes de la Bible; j'en ai extrait plusieurs passages que j'ai placés dans ce livre.

plusieurs époques, quand je comptois l'orner de planches. Au reste, c'étoit une dépense beaucoup trop considérable pour un ouvrage qui n'a rien de scientifique.

J'ai, depuis vingt ans surtout, dévoué entièrement à l'étude la liberté que de tristes évènemens m'ont rendue. J'ai été encouragée dans un travail assidu, par la constante indulgence du public, et cela doit suffire. Je touche à la fin de cette longue carrière littéraire, qui pouvoit sans doute être beaucoup plus brillante, mais qui ne pouvoit être plus pure. Je la terminerai comme je l'ai commencée et parcourue, avec le même but, les mêmes principes et le même courage.

J'ai donné un grand nombre d'ouvrages, et je puis assurer avec vérité, que j'ai trop de respect pour le public, pour en avoir fait un seul avec négligence ou précipitation. Mais les gens

qui veulent allier à l'étude la dissipation, les plaisirs, les visites, les affaires, l'ambition, n'ont aucune idée de ce qu'on peut faire en trente-quatre ans, quand on a renoncé aux spectacles, au grand monde; qu'on a, depuis sa première jeunesse, l'habitude de s'occuper; qu'on peut, à son gré, disposer de tout son temps, et qu'on s'est fait la loi de travailler tous les jours huit ou neuf heures. J'ai reçu le prix de cette persévérance, je le trouve dans le suffrage des bonnes mères, et dans la bienveillance des jeunes personnes pour lesquelles j'ai tant écrit. Presque tous mes ouvrages furent composés pour elles, et je veux leur consacrer encore mes dernières pensées et mes derniers travaux.

Qu'on me permette de répondre brièvement ici à quelques critiques sur mon dernier ouvrage, *la Maison rustique*, parce qu'elles ne sont fondées

que sur des malentendus. Un journal justement célèbre (celui de l'Empire) a rendu de cet ouvrage le compte le plus favorable; mais l'auteur de l'extrait, dans son dernier article, me reproche, avec cette politesse de si bon goût qui lui est si naturelle, de n'avoir point placé dans la bibliothèque du château, la grande édition du *Génie du Christianisme*. M. de Châteaubriand ayant fait une édition particulière pour la jeunesse, j'ai cru entrer dans ses vues en préférant celle-là, et c'étoit une pensée bien naturelle. Qui pourroit trouver du danger dans la lecture des ouvrages de M. de Châteaubriand? il n'en est point qui puisse frapper l'imagination d'une manière plus utile. Personne ne sait mieux que moi apprécier les intentions si pures de l'auteur, et n'admire davantage l'éclat et la solidité de son noble talent.

Je n'ai qu'à me louer aussi de la ma-

nière aimable et remplie d'indulgence dont on a parlé de ma Maison rustique dans le Publiciste. D'autres journaux m'ont reproché de n'avoir pas mis dans ma bibliothèque une foule d'excellens ouvrages; la réponse est facile. Je ne voulois pas proposer une acquisition de livres d'un prix excessif, je n'avois nullement le dessein d'offrir une bibliothèque complète.

Voici quelques autres critiques que je ne dois point passer sous silence, parce qu'elles ont été faites avec le ton d'honnêteté qui engage à répondre.

Je propose, dit-on, *un trop beau plan de maison*. Voulant donner l'idée de la manière de bâtir, je ne devois pas me contenter de n'offrir que le plan d'une petite maison : d'ailleurs, j'ai donné celui d'une simple ferme. Mon ouvrage ne présente, dit-on, encore que des *marquis* et des *comtes;* il en-

troit dans mon plan de faire reparoître des émigrés rendus à leur patrie. Il falloit, pour qu'ils fussent intéressans, qu'ils eussent perdu tous les biens de convention, afin de les mettre en état d'estimer mieux les biens réels; je devois donc choisir pour mes personnages, des gens de la cour. Mais les leçons morales que contient cet ouvrage, s'appliquent plus naturellement aux classes inférieures : il est permis d'orner et de dorer *le cadre* d'un simple paysage.

On me reproche encore d'avoir donné la recette de *l'onguent divin*. Jamais onguent n'a eu plus de célébrité; il est dans toutes les pharmacopées, et même dans les ouvrages de médecine les plus modernes et les plus estimés (1) : je n'ai pas dû l'omettre. On paroît s'étonner qu'il y ait du *vert de gris* dans cet

---

(1) Entr'autres dans la Thérapeutique de M. Alibert.

onguent, cependant le vert de gris entre dans la composition de beaucoup d'autres onguens modernes. On dit que j'assure que cet onguent est bon pour tous les maux; on s'est trompé : c'est ce que je n'ai ni dit, ni pensé. J'ai dit que *la bonne madame Fouquet prétendoit* qu'il est bon pour tous les maux, ce qui est fort différent.

Enfin, on a dit que des articles sur les chevaux sont inutiles à de jeunes personnes. J'ai annoncé une *Maison Rustique*, et dans toutes les Maisons Rustiques, *grandes* et *petites*, on parle avec détail des chevaux. J'ai donc dû en parler dans la mienne. D'ailleurs, cet ouvrage est fait pour la *jeunesse*, il est donc fait aussi pour les jeunes gens, et j'ai déjà la certitude que beaucoup de pères me savent bon gré de tout ce que j'ai dit sur les jokeis, les cabriolets et les *flatteries* des marchands de chevaux. Le journaliste qui fait cette cri-

tique, ajoute qu'il auroit désiré plus de tableaux, plus de scènes intéressantes, etc. Ce qui s'en trouve dans cet ouvrage formeroit un petit volume, en y joignant les réflexions qui naissent des différens sujets que j'ai traités; il m'a paru que c'étoit assez dans un livre de ce genre. D'ailleurs, je n'aurois pu, sans me répéter, tracer plus de scènes champêtres; je les ai toutes présentées successivement dans tous mes ouvrages: dans *Adèle et Théodore*, dans mon *Théâtre d'éducation*, dans les *Veillées du château*, dans mes *Romans* et dans mes *Contes*. Aucun auteur n'a parlé davantage des charmes de la solitude et de la vie champêtre, et n'a offert, sur ce sujet, un plus grand nombre de tableaux.

J'ai répondu à des critiques faites avec la politesse qui convient à des gens de lettres, et je ne tâcherai de réfuter que celles-là, quand elles ne me paroî-

tront pas fondées ; car dans ce genre, on ne doit répondre qu'à ceux qu'on estime, et seulement lorsqu'il s'agit d'un ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse. Pour tous les autres, une femme surtout ne doit répondre que pour relever une méprise ou une erreur de fait.

LA BOTANIQUE

LA

BOTANIQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ARBRES.

CÈDRE DU LIBAN.

Ce ne sont ni des voyageurs, ni des naturalistes qui ont pu nommer le chêne *le roi des arbres*. La rose sera, dans tous les pays, la reine des fleurs; mais parmi les arbres, cet honneur n'appartient qu'au cèdre antique et majestueux, qui ne perd jamais sa verdure, et qui jadis ne croissoit que sur le mont Liban. Il prend jusqu'à cent trente-cinq pieds de hauteur; aussi a-t-il été le sujet d'une comparaison sublime, quand l'Esprit-Saint dit : *J'ai vu l'impie élever sa tête jusqu'aux cèdres du mont Liban; j'ai repassé, il n'étoit plus.*

Les Juifs avoient la coutume de planter un cèdre quand il leur naissoit un fils; et pour une fille, ils plantoient un pin (1); et quand les enfans se marioient, on faisoit leur lit nuptial avec le bois de cet arbre, symbole naturel de la constance et de la pureté, parce qu'il est incorruptible, et qu'il peut durer des siècles. On lit dans l'histoire, qu'il s'est trouvé un tronc de cèdre dans le temple d'Apollon, à Utique, qui duroit depuis près de deux mille ans. Les anciens croyoient que ce bois avoit aussi la propriété de préserver de la corruption; c'est pourquoi ils déposoient les manuscrits précieux dans des coffres de bois de cèdre. Cet usage donna lieu à un proverbe; pour louer un ouvrage, on disoit qu'*il méritoit d'être enfermé dans une cassette de bois de cèdre.*

---

(1) Cette coutume existe dans quelques provinces de Russie. A la naissance de chaque enfant, on plante un arbre.

Le temple bâti par Salomon étoit décoré de bois de cèdre, qui lui fut envoyé par le roi Hiram.

La plus grande partie de la charpente du temple d'Ephèse étoit en bois de cèdre.

Dans les pays chauds, il découle du tronc de cet arbre une résine, qu'on appelle *cedria* ou *manna mastichine*. C'est un baume salutaire pour les plaies; les Egyptiens l'emploient dans leurs embaumemens.

Il est un arbre moins célèbre, mais d'une plus longue durée que le cèdre, et d'une grosseur extraordinaire, le *boabab*, dont on appelle le fruit pain de singe. Ces arbres ne s'élèvent guère qu'à soixante-dix pieds de haut, mais leur grosseur est monstrueuse; ils ont communément soixante-dix-huit pieds de tour, c'est-à-dire, vingt-sept pieds de diamètre; on en a vu de si prodigieux, que dix-sept hommes avoient bien de la peine à les embrasser en join-

gnant les uns aux autres leurs bras étendus ; ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence. On en cite de beaucoup plus gros encore. Les feuilles, communément, sont longues d'environ cinq pouces sur deux de large ; les fleurs du genre des malvacées, et proportionnées à l'arbre, ne s'ouvrent que le matin, et se ferment à l'approche de la nuit. Les fruits ont quinze à dix-huit pouces de long sur cinq ou six de large ; ils sont sains et rafraîchissans. Ces arbres, originaires d'Afrique, peuvent, dit-on, subsister trois ou quatre mille ans. Les nègres font un singulier usage de ces arbres ; lorsqu'ils commencent à se carier, ils achèvent de les creuser ; ils y pratiquent des espèces de petites chambres, dans lesquelles ils suspendent les cadavres de ceux auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture, tels que leurs jongleurs, qu'ils méprisent parce qu'ils les

croient des sorciers : ces cadavres s'y dessèchent parfaitement, et y deviennent de véritables momies sans aucune autre préparation.

Il est fait mention encore dans l'histoire, d'arbres plus merveilleux par leur grosseur. Pline dit que les conquêtes d'Alexandre en firent connoître qui avoient pour l'ordinaire soixante pieds de diamètre; on en cite plusieurs dans l'Histoire de la Chine, de plus gros encore, entr'autres un près de la ville de Kien, qui est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la province de Chékiang, a près de quatre cents pieds de circonférence, ce qui fait environ cent trente pieds de diamètre.

LE PLATANE.

Elien conte très-sérieusement que Xercès *devint amoureux d'un platane*. Il le rencontra dans ses voyages,

et il prit pour cet arbre *une violente passion*; il fit dresser sa tente dans ce lieu, et passoit les jours et les nuits auprès de son platane. Absorbé dans de profondes rêveries, il y suspendit des colliers d'or, des bracelets et beaucoup d'autres ornemens. Xercès resta là un temps considérable; on eut toutes les peines du monde à l'en arracher. Hérodote dit qu'il fit entourer ce platane d'un magnifique cercle d'or. En partant, il laissa un homme de sa suite, pour être le garde et le surveillant de cet arbre chéri. On ne peut expliquer cette bizarrerie qu'en supposant que ce platane rappeloit à Xercès quelque souvenir intéressant, quelqu'époque de sa vie chère à son cœur.

Le platane, chez les anciens, étoit consacré aux génies. C'est, après le cèdre, l'arbre le plus vanté dans la mythologie. Selon Pline, il fut apporté de l'Asie, de là à l'île de Diomède (nommée alors Pelagosa), où il servit d'orne-

ment au tombeau de ce héros. Pline dit encore que cet arbre peut durer un grand nombre de siècles, et qu'il y en avoit un de son temps, dans un bois d'Arcadie, planté de la main d'Agamemnon. Les Grecs avoient la plus grande vénération pour cet arbre, ainsi que les Romains, qui le faisoient arroser avec du vin. Les Grecs en formoient les avenues et les bois qui environnoient leurs écoles à Athènes. Pline fait mention d'un platane célèbre en Lycie ; cet arbre, d'une grosseur prodigieuse, étoit, avec le temps, devenu creux ; on le nommoit la *grotte végétante* ; on y voyoit des bancs de mousse sur lesquels se reposoient les voyageurs. Le gouverneur de cette province y donna un repas à dix-huit personnes.

Caligula soupa avec quinze convives à Vélétri, sous un superbe platane, qu'il appeloit *son nid*. On lit dans l'Encyclopédie, que lorsque le platane fut apporté en France, on en faisoit un

si grand cas, que l'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient se reposer sous son ombrage. En Perse, on le cultive dans les jardins et dans les rues, avec l'intention de prévenir toute espèce de contagion. On dit qu'en Angleterre, à *Good wood in Sussex*, on voit le plus beau platane qui soit en Europe.

L'épithalame d'Hélène, faite par Théocrite, passe pour un chef-d'œuvre; le poète suppose qu'elle est chantée par les filles de Lacédémone, couronnées de jacinthes. Ces jeunes filles y disent à Hélène : « Uniquement occupées de » vous, nous allons vous cueillir une » guirlande de lotos, nous la suspen- » drons à un plane, et en votre hon- » neur, nous y répandrons des par- » fums; sur l'écorce du plane, on gra- » vera ces mots : *Honorez-moi, je* » *suis l'arbre d'Hélène* ».

LE PALMIER.

Cet arbre est très-fameux dans l'an-

tiquité. Il est dit, dans l'Ecriture-Sainte, que la prophétesse Débora, femme de Lapidoth et qui jugeoit le peuple, s'asseyoit sous un palmier qu'on avoit appelé de son nom, entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Ephraïm, et que là, tous les enfans d'Israël venoient à elle pour faire juger leurs différens.

La fable fait souvent mention de cet arbre. On croyoit qu'un superbe palmier étoit tout à coup sorti de terre, à Délos, pour servir d'appui à Latone, lorsqu'elle mit au jour Apollon. On voyoit à Délos, près de l'autel de ce dieu, un palmier que l'on prétendoit être cet arbre merveilleux. Homère en parle dans l'Odyssée. Cicéron et Pline en font mention, et disent qu'on le montroit encore de leur temps; on avoit pour ce palmier une vénération religieuse, on le croyoit immortel.

L'empereur Auguste aimoit Nicolas, le philosophe péripatéticien, et il

donna le nom de *Nicolai* aux fameuses dattes de la vallée de Jéricho, pour les distinguer des dattes ordinaires; celles de Jéricho étoient les meilleures de toutes. Les musulmans disent que Mahomet multiplia des dattes en faveur d'une jeune fille.

Saint Paul, premier hermite, s'enfonça dans les déserts de la Basse-Thébaïde. Là, il entra dans une grotte et résolut de s'y fixer, parce qu'il y trouva un beau palmier, au pied duquel couloit une fontaine d'une eau pure et transparente.

Tous les ans, au Tunquin, on recueille avec beaucoup de précaution l'*aréca* (fruit d'une espèce de palmier), on empoisonne cette noix, et par la plus abominable de toutes les superstitions, on la fait manger à un enfant, afin de rendre l'année heureuse par la mort de cette innocente victime!

La *palme*, branche du palmier, entre dans les ornemens d'architecture,

et sert d'attribut à la victoire et au martyre ; on en fait aussi le symbole de l'amour conjugal. L'infortunée Marie Stuart avoit pris pour devise, dans sa prison, une palme courbée sous le faix, et supposée prête à se relever avec ces mots : *Ponderibus virtus innata resistit.* La vertu sous le poids ne peut être accablée.

LE SYCOMORE.

On ne trouve que dans l'Ecriture-Sainte un trait historique sur cet arbre. Zachée, chef des publicains, se mêla dans la foule le jour de l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem, et pour mieux voir J. C., il monta sur un *sycomore.* Le peuple coupa des branches d'arbres, et les étendit sur le chemin. C'est en mémoire de cette entrée à Jérusalem, que l'église a conservé l'usage de bénir des rameaux. On dit que les rameaux, portés par les disciples de J. C., étoient d'olivier et de

saule. Les rameaux bénis en Allemagne sont encore de saule; en Suisse on porte des branches de pin, ils sont de buis dans la plus grande partie de la France; dans les provinces méridionales, on bénit souvent des palmes.

LE CHÊNE.

La vallée de Mambré étoit située dans une belle campagne de la tribu de Juda, et près de la ville d'Hébron. Ce fut dans cette vallée qu'Abraham reçut la visite des trois anges, qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac. Un chêne de cette vallée devint fameux, parce qu'on croit qu'Abraham alloit souvent chercher le repos et la fraîcheur sous son ombrage. Bayle dit qu'on assuroit que ce chêne existoit encore sous l'empire de Constant. Ce fut sous un chêne à Ephra que s'assit l'Ange du Seigneur, qui apparut à Gédéon.

Il est parlé dans la Bible du chêne de Thabor, près duquel Saül rencontra

trois hommes que lui avoit dépeints le prophète Samuel, et qui devoient, avec d'autres rencontres prédites aussi par Samuel, lui servir de *signes* pour lui prouver qu'il alloit être roi.

Le prophète Daniel, pour confondre les vieillards iniques qui accusoient faussement l'épouse de Joakim, la chaste Suzanne, les interrogea séparément en présence de témoins. Il demanda à l'un, sous quel arbre il avoit surpris Suzanne avec le jeune homme; le vieillard répondit que c'étoit sous un lentisque. Daniel ayant fait la même question à l'autre vieillard, reçut pour réponse que c'étoit sous un chêne.

Il paroît que dans ces anciens temps il y avoit des arbres dans le temple du vrai Dieu; car la Bible dit que Josué écrivit les ordonnances et les préceptes du Seigneur dans le livre de la loi, et qu'il prit une très-grande pierre, qu'il mit sous un chêne, qui étoit dans le sanctuaire du Seigneur, afin que cette

pierre servît de monument et de témoignage au peuple des paroles qu'il venoit d'entendre : c'est sans doute de cette coutume des Hébreux que les païens prirent celle de mettre aussi des arbres dans leurs temples ; ces arbres d'abord furent véritables, ensuite ils les firent d'or et d'autres métaux. Les païens ont pris beaucoup d'autres usages du culte des Hébreux, leurs eaux lustrales, les couronnes de roses, dont leurs grands prêtres ornoient leurs têtes, les sacrifices d'animaux, les offrandes des biens de la terre, etc.

La nourrice de Rebecca fut enterrée sous un chêne auquel on donna le nom touchant de *chêne des pleurs*.

Les anciens croyoient que de tous les arbres le chêne étoit né le premier; ils disoient que, parmi les hommes, les Arcadiens naquirent les premiers; c'est pourquoi ils les comparoient au chêne.

Socrate juroit par le chêne, appa-

remment parce que cet arbre étoit consacré à Jupiter.

Il y avoit près de Priène, ville d'Ionie, un chêne près duquel mille Samiens furent tués dans un combat par les Priènniens. De-là vint la coutume qu'avoient les femmes de Priène, dans les choses importantes, de jurer par les *ténèbres du chêne*, parce qu'elles avoient perdu dans ce lieu leurs pères, leurs maris et leurs enfans. Les prêtres ou sacrificateurs de Jupiter s'appeloient Flamines; mais le principal ou chef étoit surnommé Flamine Diale. Il étoit assujéti à mille pratiques puériles et superstitieuses; voici celles qui ont rapport aux végétaux : ce que l'on coupoit de ses ongles et de ses cheveux devoit être enterré sous un chêne; il ne pouvoit toucher ni du lierre, ni des fèves, ni même prononcer les noms de ces plantes. On ne sait pas trop pourquoi cette prohibition du lierre : quant aux fèves, c'étoient des plantes funèbres

que l'on répandoit sur les tombeaux; dans les idées superstitieuses des anciens, on pouvoit craindre qu'elles ne portassent malheur. Il étoit aussi défendu au *diale* de tailler les branches de vigne qui s'élevoient trop haut, etc.

Il y avoit, chez les païens, beaucoup de bois sacrés; on n'y trouvoit presque point de temple qui ne fût accompagné d'un bois consacré à la divinité qu'on y adoroit. Les païens avoient en général une grande vénération pour les forêts; sentiment naturel, puisqu'ils les regardoient comme l'habitation d'une foule de divinités. La poésie a perpétué cette superstition, ou du moins elle nous conserve les sensations que causoient jadis les chimères, détruites depuis par la raison; et c'est ainsi que nous éprouvons encore, dans le fond d'une vaste et sombre forêt, cette *horreur religieuse* qui ne fut originairement inspirée que par l'idée de l'existence des faunes, des sylvains et des hamadryades.

La plus fameuse des forêts étoit celle de Dodone, en Epire; elle étoit plantée de chênes consacrés à Jupiter, et ces chênes rendoient des oracles, en produisant de certains sons interprétés par les Dodonides, ou prêtresses du temple de Jupiter, édifice somptueux élevé dans cette même forêt.

La fable dit que le lit d'Endymion étoit placé sous un chêne voisin de la grotte des nymphes.

Sur le mont Lycée, en Arcadie, étoit un temple de Jupiter avec une fontaine; quand on désiroit de la pluie, on espéroit l'obtenir du dieu en jetant dans la fontaine une branche de chêne. Diodore de Sicile prétend que les chênes des monts Héréens, en Sicile, étoient extraordinairement grands, et portoient des glands deux fois plus gros que ceux des autres chênes. Le même auteur dit aussi que, dans l'Hircanie, croissoit un arbre semblable au chêne, dont les feuilles produisoient du miel

excellent. Ce fut un chêne qui coûta la vie au plus célèbre athlète de la Grèce, Milon de Crotone, toujours vainqueur à tous les jeux : il avoit une force prodigieuse. On rapporte qu'il tenoit une grenade dans sa main, et que, par la seule application de ses doigts, sans écraser ni meurtrir ce fruit, il le tenoit si bien que personne ne pouvoit le lui arracher. Il mettoit le pied nu sur un palet graissé d'huile; et quelqu'effort que l'on fît, il n'étoit pas possible de l'ébranler, etc. Sa confiance en cette force surnaturelle lui devint funeste. Ayant trouvé sur son chemin un vieux chêne entr'ouvert par des coins qu'on y avoit enfoncés à coups de hache et de marteau, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains; mais dans cet effort, il dégagea les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent, de manière que, ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré

par les loups. La vénération que les anciens avoient pour le chêne, donna lieu à un proverbe grec et latin : *parler au chêne*, signifioit parler en toute sûreté. Il y avoit encore sur le chêne un autre proverbe : quand on voyoit des gens dont on ne connoissoit pas la naissance, on disoit qu'ils étoient *nés d'un chêne* ou d'un rocher, parce qu'anciennement on exposoit souvent les enfans dans des antres ou dans le creux des arbres. Enfin de nos jours, nous avons aussi un proverbe sur le chêne, relatif à la lenteur de son accroissement : *le marsault a payé le cheval avant que le chêne ait payé la bride.* Le marsault est une espèce de saule. *Teut*, divinité des Celtes, étoit adoré dans les plaines sous la figure d'un chêne. Lucain compare Pompée à un vieux chêne chargé de superbes trophées.

Saint Bernard, jusqu'à l'époque de la seconde croisade, vécut ignoré dans

une solitude absolue. Cet homme inconnu, qui, en sortant de ses forêts, et en rompant le silence pour la première fois, eut le pouvoir d'attirer autour de lui les peuples et les rois, et d'entraîner en Asie l'Europe entière, cet homme étonnant s'appeloit lui-même *le disciple des chênes et des hêtres.* Un tel disciple doit avoir fait de profondes méditations, et ne peut avoir que de grandes pensées!....

On a montré long-temps dans le bois de Vincennes, aux environs de Paris, un *chêne* sous lequel Saint Louis s'asseyoit pour y écouter les plaintes ou les demandes de ses sujets et leur rendre justice; trône champêtre et populaire que la douce affabilité rendoit accessible de toutes parts, que le peuple en foule pouvoit entourer, et dont la vertu, l'amour et la reconnoissance assuroient l'inébranlable solidité.

Le chêne est, dans le blason, l'emblême de la force et de la puissance;

tout le monde connoît la belle fable de la Fontaine, du chêne et du roseau. En Angleterre, à un mille de Shrewsbury, au fond d'un bois, est *Boscobel house*, maison où Charles II, fugitif et proscrit, reçut une généreuse hospitalité. Près de là est le *royal oak* (le chêne royal), où, pour éviter les poursuites de ses ennemis, ce prince se tint caché; aujourd'hui ce chêne est garanti par une muraille de briques, et il est entouré de lauriers qu'on y a plantés depuis cet évènement. Charles II, paisible possesseur du trône, revint voir et la maison où on l'avoit reçu, et le chêne dans lequel il s'étoit réfugié; il y cueillit quelques glands qu'il planta dans le parc de St-James, et qu'il alloit arroser lui-même tous les matins. Dans le comté de Kent est la petite ville de *Seven Oaks* (sept chênes), ainsi nommée de sept vieux chênes, qui sont près de ce lieu.

Une médaille fut frappée et adjugée

au duc de Bedfort avec cette inscription : *Pour avoir semé du gland.* Harlay rapporte (dit Bomare) que, dans le comté d'Oxford, en Angleterre, le tronc d'un chêne produisit vingt tonnes de matières, et que ses branches rendirent vingt-cinq cordes de bois à brûler. Cet arbre paroît être le même que Plot a cité dans son Histoire naturelle d'Oxford, dont les branches de cinquante-quatre pieds de longueur, mesurés depuis le tronc, pouvoient ombrager trois cent quatre cavaliers ou quatre mille trois cent quatre-vingt-quatre piétons. Ray raconte dans son *Histoire générale des Plantes*, que l'on voyoit, de son temps, en Westphalie plusieurs chênes d'une grosseur prodigieuse, dont l'un servoit de citadelle (1), et dont un autre avoit trente pieds de diamètre sur cent trente pieds

(1) Il est difficile de concevoir, malgré l'autorité de Ray, comment un chêne peut *servir de citadelle.*

de hauteur. On peut juger du volume énorme que peuvent avoir ces arbres par celui dont furent tirées les poutres transversales du fameux vaisseau appelé le *Royal Doverling*, construit par les ordres de Charles Ier, roi d'Angleterre. Ce chêne fournit quatre poutres chacune de quarante-quatre pieds de longueur sur quatre pieds neuf pouces de diamètre. L'arbre qui servit de mât à ce vaisseau, mérite d'être cité quoique d'un autre genre; il avoit quatre-vingt-dix-neuf pieds de long sur trente-cinq pieds de diamètre. On appelle *merrain* le cœur du chêne, on en fait des douves. Lorsque le bois de chêne est bien sec, et coupé dans une saison favorable, il dure jusqu'à six cents ans, pourvu qu'il soit à couvert des injures de l'air. Le chêne est utile dans toutes ses parties; on fait usage de l'écorce de cet arbre encore jeune, réduite en poudre et sous le nom de *tan brut*, pour tanner les cuirs; l'écorce sert aussi à teindre

en jaune brun ou en noir. Celle qui a passé les cuirs, se nomme *tan préparé;* on en forme des mottes à brûler, on l'emploie aussi à faire des couches dans les serres chaudes. Le gland, fruit du chêne, est une excellente nourriture pour les cochons et les bêtes fauves, et sert au besoin à engraisser les volailles. En 1709, année de disette, on fit en France du pain avec la farine de notre gland : quoique ce pain fût désagréable au goût, il s'en fit une grande consommation dans plusieurs provinces. En Espagne, on vend dans les marchés des glands d'une saveur douce et agréable, qu'on y estime autant que nos châtaignes; la capsule du fruit appelée *avelanède* ou *valanade,* est d'usage en certaines contrées pour passer les cuirs.

Un prodigieux nombre de diverses espèces d'insectes vivent sur les chênes; c'est pourquoi l'on remarque sur ces arbres une grande quantité de différentes espèces de galles, dont on fait

usage pour préparer les étoffes à recevoir diverses espèces de teintures, ainsi que pour faire de l'encre; tout est utile dans ce bel arbre, l'écorce, l'aubier, le bois, les feuilles, les fruits, le gui, plante parasite; l'espèce de champignon qui est nommé *agaric de chêne*, la mousse même, en un mot, les diverses productions du chêne tant naturelles qu'accidentelles, sont d'usage dans les arts ou en médecine. Ainsi le chêne majestueux, ornement de nos forêts, jouit d'une juste prééminence sur tous les arbres de l'Europe, puisqu'il la doit surtout à son utilité. Des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre, comme il se trouve des bézoards dans l'estomac des animaux, offrent un phénomène vraiment singulier. On en a rencontré dans le chêne, dans le bouleau, dans le pin. M. de Haller dit que l'on trouve quelquefois une pierre, et même très-dure, dans la noix de coco, et que c'est une rareté estimée aux Indes.

Le *balawa*, un des arbres qui produit le vernis de la Chine, est sujet à une monstruosité qui consiste en ce qu'il produit souvent, à son extrémité supérieure, une pierre que les Chinois nomment *sangite*, d'un pouce de diamètre, pesante, froide, dure, et résistant à la lime. Les Macassars estiment beaucoup ces pierres; ils les attachent à leur ceinture, leur attribuent la vertu de rendre heureux, et de préserver des blessures à la guerre; ils s'en servent aussi comme de pierre de touche pour éprouver les métaux. Quelques gens ont regardé les pierres judaïques comme des glands pétrifiés; mais on croit plus communément que ce sont des tubercules ou pointes d'oursins pétrifiés.

LE PEUPLIER.

Homère dit dans l'Iliade, que le bouclier d'Ajax, fils de Télamon, avoit été fait par un habile ouvrier d'Hylé, nommé *Tychius*, On prétend que ce fut par

reconnoissance qu'Homère fit mention de cet ouvrier, parce que manquant de subsistance, ce grand poète avoit été reçu et bien accueilli par un corroyeur d'Hylé, nommé *Tychius*, et l'on montra pendant fort long-temps l'endroit où Homère récitoit ses vers à Tychius, sous un peuplier né dans ce temps, et que cette particularité rendit célèbre. Le peuplier étoit consacré à Hercule.

La fable donne une origine bizarre à la double couleur de la feuille du peuplier blanc. Lorsqu'Hercule descendit aux enfers, il portoit une couronne de peuplier, et ce qui touchoit la tête, conserva sa couleur naturelle blanchâtre, tandis que la partie de la feuille qui étoit en dehors fut noircie par la fumée de ce ténébreux séjour.

Une société de beaux esprits d'Allemagne, dans ce siècle, a fait imprimer en allemand un livre qui contient les devises prises par tous les membres de cette espèce d'académie; tous les sujets

des devises sont tirés des végétaux. Voici, dans ce grand nombre d'emblêmes, les seules qu'on puisse citer : « Un jeune peuplier : *En peu de temps il s'élèvera;* une ortie : *Brûlant dès la jeunesse;* un cocotier : *Utile en tout* ». Le peuplier est un grand arbre, dont il y a trois espèces principales : le peuplier blanc, le peuplier noir, et le peuplier *tremble*, désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble*. Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit. Les fleurs femelles sont disposées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines, on y trouve des pistils. Il y a une espèce de peuplier noir, que l'on nomme aussi *tacamahaca;* ses boutons répandent un baume très-odorant; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *baumier*.

Le mélèze, le sapin et le pin produisent des résines nommées térében-

thine ; la plus âcre est celle que l'on retire des pins. Les mélèzes acquièrent jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. Les mélèzes des Alpes portent sur leurs grosses branches, vers la fin de mai, de petits grains blancs ; c'est ce qu'on appelle la manne de Briançon : c'est encore sur le mélèze que se trouve le meilleur agaric, employé en médecine.

Les peupliers noirs ont aussi des boutons odorans, et l'on fait entrer ces boutons dans quelques baumes composés, et dans l'onguent *populeum ;* mais il n'y en a point qui répandent une aussi bonne odeur que celui de l'espèce à feuilles ovales, nommé *baumier*. Les feuilles de peuplier noir sont estimées propres à calmer les douleurs de la goutte, étant pilées et appliquées sur la partie malade. On peut tirer des boutons à fleurs des peupliers une espèce de cire. On a tenté, avec succès, de faire du papier avec le duvet que fournissent les aigrettes des semences

du peuplier. En outre, M. Schaeffer a fait filer et tricoter le coton du peuplier, et il en a formé des tissus de toile. Ses essais multipliés sur diverses substances végétales, dit Bomare, tendent à prouver qu'il en est peu dont on ne puisse obtenir du papier. La pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne et du saule, la pomme de terre, les tiges des chardons, le blé de Turquie, et jusqu'aux tourbes d'Hanovre et de Bavière, se sont convertis en papier sous ses mains industrieuses.

Quelques auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons, si on la répand en parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant. Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps. On en voit qui, au bout de douze ans, sont de la grosseur d'un muid, c'est-à-dire, qu'ils ont vingt-sept à vingt-huit pouces de diamètre,

grosseur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'espace de trente ans.

LE SAULE.

Dans la troisième églogue de Virgile, un berger dit : « La jeune et folâtre Galatée me jette une grenade ; mais en fuyant, elle désire qu'un coup-d'œil découvre son badinage ». Les Scythes, suivant Hérodote, avoient parmi eux des devins qui faisoient leurs sortiléges avec des baguettes de saule. Le Père Bouhours cite cette devise : « Un saule coupé ; et pour âme : *Il croît par ses blessures* ».

Il y a un très-grand nombre d'espèces de saules ; quelques-unes sont nommées *osiers*, lorsqu'elles se plient avec facilité. On a vu des saules creux qui avoient neuf pieds de diamètre, c'est-à-dire, vingt-sept pieds de circonférence, et qui fleurissoient tous les ans.

Les feuilles et les chatons de saule sont estimés astringens. Le bois du saule, quoique tendre, a la propriété d'aiguiser les couteaux, comme le pourroit faire une pierre à aiguiser.

Les fleurs de plusieurs saules ont un parfum agréable. On distille d'un saule de Perse une eau dont l'odeur est, dit-on, délicieuse. Bomare parle d'une espèce de saule d'Allemagne, dont les habitans tirent une sorte de coton dont on fait de la ouète et beaucoup d'autres choses. Les deux plus beaux *saules pleureurs* qui soient en Angleterre, se trouvent près de Londres, à Twikenham, dans la maison de Pope, sur une terrasse charmante baignée par la Tamise. Ces deux saules sont également remarquables par leur grosseur et la surprenante étendue de leurs branches qui forment deux grands bosquets.

En Angleterre, dans la ville de Litlsfield, patrie de Samuel Johnson, on montre, près de la cathédrale, un

énorme saule pleureur planté par ce célèbre écrivain dans son enfance.

LE TILLEUL.

On dit que l'écorce moyenne et membraneuse du tilleul, quand elle étoit récente, servoit aux anciens de papier pour écrire, et que c'est cette seconde écorce que les Grecs appeloient proprement *phylira*, qui est le nom grec de cet arbre.

Le tilleul acquiert quelquefois une grandeur et une grosseur monstrueuse. Ray parle d'un tilleul mesuré en Angleterre, qui, sur trente pieds de tige, avoit quarante-huit pieds de circonférence, c'est-à-dire, seize pieds de diamètre, ce qui surpasseroit beaucoup le fameux tilleul du duché de Wirtemberg, qui avoit fait donner à la ville de Neustadt le nom de *Neustadt-Ander grossen linden* (la ville du grand tilleul). Ce dernier n'avoit que neuf pieds de diamètre; mais il étoit d'une éléva-

tion prodigieuse. On fait des cordes avec l'écorce des jeunes tilleuls; ces cordes ont la propriété de se conserver plusieurs années dans l'eau sans se pourrir, et de fermer exactement les joints qu'elles remplissent. On fait aussi avec cette écorce de grosses toiles.

Dans le temps de la ligue, chaque parti, maître d'un village, plantoit un tilleul dans la place principale : si l'on étoit chassé du village, le parti vainqueur abattoit le tilleul de l'ennemi et en replantoit un autre.

LE LAURIER.

Cet arbre est le symbole brillant de tous les genres de triomphe; il couronne le front des vainqueurs, et il est l'attribut plus glorieux encore de la clémence. Cette vertu divine, personnifiée, est représentée, dans les médailles antiques, sous la figure d'une femme tenant une pique et une branche de laurier.

Le premier temple d'Apollon, à Delphes, fut formé de branches de laurier qu'on apporta de la vallée de Tempé, et qu'on entrelaça artistement. Ainsi ce temple du dieu de la poésie et de la musique n'offroit, dans sa construction, dans ses détails et dans son ensemble, que le symbole de la gloire. Il avoit la forme d'une cabane.

On appeloit *daphnéphages* (mangeurs de lauriers) des espèces de devins, qui, se disant inspirés par Apollon, mâchoient des feuilles de laurier avant de rendre leurs oracles.

On employoit le laurier dans d'autres espèces de divinations, et surtout en le jetant dans le feu; il falloit, pour en tirer un bon augure, que les feuilles pétillassent; on les mettoit aussi la nuit sous son chevet, pour avoir des songes prophétiques; on les plantoit autour de sa maison pour se porter bonheur. Les faisceaux des magistrats étoient entourés de lauriers : on recouvroit de lau-

riers les lettres et les tablettes qui annonçoient d'heureuses nouvelles.

Les anciens attribuoient au laurier la propriété de garantir le blé de la nielle, et de n'être jamais frappé de la foudre. Cette croyance a duré long-temps après la chute du paganisme; c'est sur cette superstition que se fonde la devise du fameux comte de Dunois : elle représentoit un laurier sous un ciel orageux, et pour âme : « *Terrae solum natale tuetur;* je préserve et je défends la terre qui me porte ». Aujourd'hui encore, dans les Pyrénées, les paysans, lorsqu'il tonne, se couvrent de branches de laurier pour se garantir de la foudre.

Théophraste dit que les gens superstitieux, pour se préserver de quelque malheur ou de quelque souillure, gardoient tout le jour, dans leur bouche, une feuille de laurier.

On lit, dans l'Enéide, que dans une cour intérieure du palais de Latinus, étoit un vieux laurier que le roi y avoit

trouvé en jetant les fondemens de la citadelle, qu'il conserva et qu'il consacra à Apollon. De ce laurier la ville fut nommée Laurente, et les peuples Laurentins. Un jour un essaim d'abeilles vint se reposer sur ce laurier; les devins, consultés à ce sujet, dirent qu'un prince étranger viendroit, avec un peuple nombreux, régner dans l'empire. L'arrivée d'Enée vérifia cette prédiction.

Lorsque Pyrrhus entra dans le palais de Priam, il trouva ce malheureux roi réfugié, avec sa famille, près d'un autel des dieux pénates, ombragé d'un laurier.

Les antiquaires appellent *hypoglottite* (1), une couronne de laurier d'Alexandrie.

Porte-lauriers. On appeloit ainsi la fête qu'on célébroit tous les neuf ans en Béotie, en l'honneur d'Apollon Ismé-

(1) Ce mot *hypoglottite* est aussi le nom d'une glande située sous la langue.

nien. Son nom grec étoit *daphnéphorie;* en voici l'origine. Les Eoliens, qui habitoient Arne et les lieux circonvoisins, en étant sortis pour obéir à un oracle, vinrent ravager le territoire de Thèbes qu'assiégeoient alors les Pélasges. Les deux armées se trouvant en même temps dans l'obligation de chômer une fête d'Apollon, il y eut suspension d'armes, pendant laquelle les uns coupèrent des lauriers sur l'Hélicon, les autres sur les bords du fleuve Mélas, et tous en firent au dieu une offrande. D'un autre côté, Polémathas, chef des Béotiens, vit en songe un jeune garçon qui lui faisoit présent d'une armure complète, avec ordre de consacrer tous les neuf ans des lauriers au même dieu; et trois jours après ce songe, ce général défit les ennemis. Il eut soin de célébrer la fête ordonnée, et la coutume s'en est depuis conservée religieusement. Voici maintenant en quoi consistoit cette fête: On prenoit le bois d'un olivier, on le

couronnoit de lauriers et de diverses fleurs, et on en décoroit le sommet d'une sphère de cuivre, à laquelle on en suspendoit d'autres plus petites. Le milieu de ce bois étoit environné de couronnes pourpres, moindres que celles qui en ornoient le sommet, et le bas étoit enveloppé d'une étoffe à franges de couleur jaune. La sphère supérieure désignoit le soleil, qui étoit Apollon; la seconde représentoit la lune; et les plus petites figuroient pour les autres planètes et pour les étoiles. Les couronnes, qui étoient au nombre de trois cent soixante-cinq, offroient une image de la révolution annuelle. Un jeune garçon, ayant père et mère, menoit la marche, et son plus proche parent portoit devant lui l'olivier couronné. Le jeune garçon le suivoit le laurier à la main, les cheveux épars, la couronne sur la tête. Il étoit vêtu d'une robe brillante qui lui descendoit jusqu'aux pieds, et ayant pour chaussure celle qui devoit

son nom à Iphicrate. Il étoit suivi d'un chœur de jeunes filles, portant des branches de lauriers, chantant des hymnes, en équipage de suppliantes; et la procession se terminoit au temple d'Apollon Isménien. — *Encyclopédie*.

Virgile eut pour mère une femme qui s'appeloit *Maïa*, comme la mère du dieu de l'éloquence. Maïa, étant grosse de Virgile, songea qu'elle avoit enfanté une branche de laurier, et que l'ayant plantée dans la terre, il s'en étoit formé sur-le-champ un arbre majestueux, couvert de fleurs et de fruits de toute espèce. On peut soupçonner que ce rêve n'a été connu que depuis la publication de l'Énéide. Le tombeau de ce grand poète est auprès de Naples; on y voit un laurier produit, dit-on, par les cendres de Virgile.

Jean-Antoine Campanus, l'un des plus savans prélats d'Italie au quinzième siècle, étoit fils d'une paysanne qui, se trouvant surprise des douleurs

de l'enfantement tandis qu'elle travailloit aux champs, accoucha de lui sous un laurier, ce qui fut trouvé d'un bon augure.

D'Aubigné, à qui Henri IV, avant ses exploits au commencement des guerres civiles, avoit demandé des étrennes, lui envoya un bouquet emblématique, composé d'olivier, de laurier et de cyprès, avec un sonnet, dont le sens étoit qu'il falloit *faire une bonne paix*, ou *vaincre ou mourir*.

Il croît en Amérique une espèce de laurier nommé *archourou*, dont le fruit renferme des semences violettes. Les oiseaux qui en mangent ont la chair violette et amère.

LE CYPRÈS.

L'antiquité fit du cyprès un arbre funèbre, consécration fondée sur la fable de Cyparisse, changé en cyprès par Apollon. On trouve dans le poëme de Claudien, intitulé l'*Enlèvement*

de Proserpine, une fiction admirable très-peu connue, dont je ne citerai que ce qui se rapporte à mon sujet; je copierai la traduction de M. de Mérian (1).

Le poète dit que Cérès, décidée à parcourir la terre pour chercher sa fille, se précipita vers l'Etna pour y préparer les flambeaux qui devoient éclairer sa route durant la nuit, et il poursuit ainsi :

« Sur un gazon voisin, deux cyprès
» que le fer n'avoit point endommagés,
» élevoient leurs têtes altières, ils
» surpassoient en beauté ceux qui, du
» haut de l'Ida, se réfléchissent dans
» les eaux du Simoïs. L'Oronte n'en
» arrose point de pareils dans le bocage
» d'Apollon planté sur ses heureux
» bords; semblables en tout, leurs

---

(1) De la *Colonie française* à Berlin, de l'académie de cette ville, et qui fut longtemps honoré de la faveur du grand Frédéric.

» cimes montent à la même hauteur,
» on les prendroit pour des jùmeaux;
» c'est sur eux que Cérès va diriger ses
» coups: déjà elle rattache sa robe flot-
» tante, déjà ses bras sont découverts,
» déjà la hache fatale est élevée; frap-
» pés tour à tour, les arbres tremblent
» et plient sous les puissans efforts de
» la déesse; leur chute est commune,
» et tandis que leurs branches heurtent
» la terre, on entend gémir les faunes
» et les dryades; mais Cérès les saisit
» et les tient élevés dans les airs: alors
» abandonnant aux vents sa longue
» chevelure, elle monte au faîte brû-
» lant de l'Etna; elle franchit ce ter-
» rain embrasé, ces rochers inacces-
» sibles, elle foule ces sables ardens où
» nul mortel n'imprima de vestige. A
» peine Cérès est parvenue à la bouche
» du volcan, qu'elle y plonge ses cy-
» près renversés; elle remplit ainsi
» cette large ouverture, et ferme toute
» issue à la flamme ondoyante; les

» feux comprimés tonnent dans les en-
» trailles de ce mont formidable; Vul-
» cain est emprisonné dans ses forges,
» et les vapeurs resserrées cherchent
» en vain des soupiraux. Les pointes
» rougies des cyprès, et le soufre en-
» flammé qui fait pétiller leurs bran-
» ches, augmentent les embrasemens
» de l'Etna; alors, pour faire suffire
» ses flambeaux à sa longue route, la
» déesse rend leur feu durable, en y
» versant le suc mystérieux dont le so-
» leil et la lune arrosent leurs cour-
» siers immortels (1) ».

Le cyprès vulgaire est un grand arbre originaire des pays orientaux. Théophraste dit que les portes du temple d'Éphèse étoient faites de ce bois incorruptible; l'histoire rapporte aussi

---

(1) L'idée de donner pour flambeau à Cérès deux cyprès, est d'autant meilleure, que dans les temps héroïques on ne se servoit, pour s'éclairer, que de branches d'arbres résineux.

que les portes de Saint-Pierre de Rome, qui étoient de cyprès, ont duré depuis Constantin le Grand, jusqu'au temps du pape Eugène IV, c'est-à-dire, pendant l'espace de onze cents ans, et qu'elles étoient encore très-bonnes lorsque ce pontife les fit remplacer par des portes de bronze. Les caisses dans lesquelles on renferme les momies en Egypte, sont de bois de cyprès. Ce fut Phocion qui dit à un jeune homme qui parloit avec plus de vanité que de bon sens : « Jeune homme, tes discours res- » semblent aux cyprès, ils sont grands et » hauts, et ne portent point de fruits ». On appeloit autrefois dans l'île de Candie *dos filiae*, les plantations de cyprès, parce que les Candiots les donnoient pour dot à leurs filles (1). On prétend

---

(1) Aujourd'hui, dans quelques parties des Etats-Unis de l'Amérique, les jeunes personnes n'ont point d'autre dot qu'un certain nombre de planches également sciées.

que cet arbre bonifie l'air par son insensible transpiration. Les médecins orientaux envoyoient les poitrinaires dans l'île de Candie, où ces arbres abondent.

Tout le monde connoît ces vers de M. de Lille :

. . . . Et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier.
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais ; mais ton deuil compatit à nos peines.

LE PIN.

Les Doloniens élurent pour roi Miltiade, fils de Cypcélus. Ce dernier déclara la guerre aux habitans de Lampsaque, qui lui dressèrent une embûche, et le firent prisonnier ; Crésus, roi de Lydie, qui étoit ami de Miltiade, fit dire à ses vainqueurs que, s'ils ne remettoient pas ce prince en liberté, il les *abattroit comme les pins ;* ce qui signifioit qu'il les détruiroit sans leur laisser l'espérance de pouvoir se réta-

blir ; parce qu'il est d'expérience que la souche d'un pin qu'on a abattu ne repousse point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres.

Les pins, qui ressemblent beaucoup aux sapins, sont des arbres résineux, conifères, et d'une utilité infinie. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une seule pièce, avec les troncs des gros pins qu'ils creusent. Plusieurs espèces de pins fournissent de la résine sèche et liquide, du goudron, du brai gras, etc. On fait aussi, avec la résine jaune que l'on retire du pin, en la fondant sur une mèche, une espèce de chandelle qui peut servir au besoin. Les cônes, ou pommes de pin, même les bourgeons, sont réputés salutaires contre les rhumatismes, le scorbut et la gravelle. On en fait une décoction dans le petit-lait. Les *pignons*, ou *amandes de pin*, contenus dans ces fruits, sont bons à manger ; ils sont adoucissans et béchiques. Le pin vient bien

presque partout, et c'est l'arbre dont on peut tirer le plus d'utilité et de profit. Il n'y a point de province en France qui fournisse autant de différentes espèces de résine du pin que la Guyenne.

Les pins sont dans toute leur force à soixante ou quatre-vingts ans, comme les chênes à cent cinquante ou deux cents ans. On a remarqué que l'air imprégné des exhalaisons balsamiques des pins est *très-salutaire*, *surtout aux phthisiques.*

Les Grecs représentoient leur dieu Lunus avec le bonnet phrygien, et tenant une pomme de pin. Dans la fable, les vaisseaux d'Enée changés en nymphes, étoient faits de pins consacrés à Cybèle.

L'histoire des temps fabuleux dit que Sinnis (que d'autres appellent Cercyon) étoit un voleur fameux par son atroce cruauté. Ce scélérat, surnommé *le ployeur de pins*, se tenoit sur les grands chemins, et lorsqu'il saisissoit

un homme, il l'attachoit à deux gros arbres courbés et rapprochés par la cime, lesquels, en se redressant, mettoient en pièces l'infortuné. Thésée extermina cet abominable brigand.

Les pommes de pin étoient employées, non-seulement dans les mystères de Cybèle, mais encore dans ceux de Bacchus, dans ses sacrifices, dans les orgies et dans les pompes ou processions. On offroit même des sacrifices de pommes de pin, et on en voyoit souvent sur les autels de Bacchus, de Cybèle et d'Esculape.

La pomme de pin est aussi un ornement de sculpture.

L'ORME.

La ville d'Ulm doit son nom à une grande quantité d'ormes qui se trouvoient dans son territoire. Cet arbre, chez les anciens, étoit un arbre funéraire; on en plantoit autour des tombeaux.

La fable dit que ce fut sous un orme qu'Orphée, après la mort d'Eurydice, déplora son malheur sur sa lyre, et que ses premiers sons firent naître une forêt d'ormes.

La fable dit encore qu'Achille tua Ætion, père d'Andromaque, mais qu'il lui éleva une tombe, que les nymphes des montagnes entourèrent d'ormeaux. Dans l'Iliade, deux fleuves de Phrygie, le Xanthe et le Simoïs, se réunissent contre Achille; ils se débordent, et Achille, en danger d'être entraîné par leurs eaux, arrache un orme, l'abat, s'en fait un pont et se sauve ainsi.

Anciennement en France, les chasseurs appendoient aux portes des églises les dépouilles des animaux qu'ils avoient tués. Ensuite, pour mettre plus commodément ces trophées, on imagina de planter un orme devant chaque église. Enfin, on supprima ces espèces d'offrandes, mais les ormes durèrent longtemps après l'abolition de cette cou-

tume; on conserva même l'usage de planter des ormes en face des églises de village.

Ray dit avoir vu en Angleterre plusieurs ormes de trois pieds de diamètre Ce botaniste rapporte qu'un orme de dix-sept pieds de diamètre ayant été débité, sa tête seule produisit quarante-huit chariots de bois à brûler, et que son tronc, outre seize billots, fournit huit mille six cent soixante pieds de planches; toute sa masse fut évaluée à quatre-vingt-dix-sept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux, à peu près de même taille, qui servit long-temps d'habitation à une pauvre femme, qui s'y retira d'abord pour faire ses couches.

L'écorce de l'orme pyramidal, ou de l'orme à feuilles étroites, est remplie, ainsi que les feuilles, d'un suc mucilagineux et gluant, propre à la réunion des plaies. On trouve quelquefois sur les feuilles de l'orme certaines vessies qui

s'enflent jusqu'à la grosseur du poing. Ces excroissances sont formées par des piqûres d'insectes, qui ont donné lieu au suc de s'étendre. Ces vessies contiennent une liqueur nommée *eau d'ormeau*, dans laquelle on voit nager des pucerons verdâtres; elles sont très-nuisibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment est très-bon pour les plaies récentes et pour les chutes. On passe ce baume naturel pour en séparer les pucerons. Les paysans d'Italie et de Provence y font infuser des sommités de mille-pertuis; la liqueur devient rouge, et se conserve plusieurs années; la plus vieille est la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme sont nuisibles aux abeilles, et que ses graines le sont aux oiseaux; mais ces feuilles sont une excellente nourriture, en hiver, pour les moutons, les chèvres et les bœufs.

Voici, sur l'orme, de jolis vers de Gresset :

Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs aïeux;
O toi! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus;
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer leurs mœurs,
Et leur félicité première
Fuir devant la fausse lumière,
De mille brillantes erreurs?
Non. Chez cette race fidèle,
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle,
Que tu voyois briller chez elle,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau.
Et pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire,
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges,
Échappe toujours aux ravages
D'Éole, du fer et des ans;
Fleuris jusqu'au dernier printemps,

Et dure autant que ces rivages.
Au chêne, au cèdre fastueux,
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux;
Les lambris couvrent de faux sages,
Tes rameaux couvrent des heureux.

L'IF.

On ne trouve en Suisse, sur le Hattemberg, que quelques touffes d'ifs. Les habitans de ces montagnes ont, pour ces arbres, une sorte de vénération, parce qu'autrefois on en faisoit des arbalètes et des bois de lance, et qu'alors il étoit défendu, sous les peines les plus sévères, d'en couper pour aucun autre usage.

Le mauvais goût abuse souvent encore de la facilité avec laquelle on peut tailler l'if, et lui donner toutes sortes de formes. Tout ce qu'on pourroit se permettre, seroit de le tailler quelquefois en vases, en colonnes, en obélisques; mais les dragons, les oiseaux

monstrueux, les ours, etc., devroient être à jamais bannis de tous les jardins.

Dioscoride, Galien et Pline ont regardé l'if comme un poison. Jules-César, dans ses Commentaires, dit que Cativulcus, roi des Eburoniens, s'empoisonna avec du suc d'if. Mais il paroît que l'if, dans nos climats, n'a pas de propriétés aussi vénéneuses. Cependant il est constaté que ses feuilles et ses baies ont, même en France, une vertu narcotique très-dangereuse.

LE MYRTE.

Le myrte est consacré à l'amour, sans doute à cause du parfum et de la délicatesse de son feuillage, de l'agrément de ses fleurs, de la forme alongée de ses branches, dont il est facile de former des guirlandes et des couronnes, et peut-être aussi parce que cet arbre ne croît naturellement que dans des sables brûlans, dont il semble écarter ou bannir toutes les autres plantes,

comme s'il vouloit régner seul dans le terrain qu'il occupe; image assez frappante de la tyrannie du dieu dont il est le symbole.

Dans l'antiquité, les couronnes de myrte s'appeloient *naucratites*. L'origine de ce nom vient de la fable suivante : Hérostrate, marchand naucratien, voyageoit sur mer avec une petite statue de Vénus; il s'éleva une horrible tempête, on implora la statue, la déesse fit naître, autour et dans le navire, une multitude prodigieuse de myrtes verts, dont les matelots formèrent des couronnes; on arriva heureusement à Naucrate. Hérostrate consacra dans le temple de Vénus la statue et les myrtes. Il donna un festin, et il distribua aux convives des couronnes de ces myrtes; depuis ce temps les couronnes de cet arbre furent appelées *naucratites*. Pausanias raconte que Vénus avoit à Lemnos une statue de myrte verdoyant, que Pélops lui avoit faite pour épou-

ser Hippodamie : on montroit, auprès de Trézène, un myrte sous lequel, disoit-on, Phèdre jadis regardoit de loin Hippolyte sur son char, allant à la chasse ; Phèdre, dans sa rêverie, avoit, avec l'aiguille de ses cheveux, criblé les feuilles de ce myrte. On bâtit dans ce lieu un temple dédié à Vénus spéculatrice.

Les Romains élevèrent un temple à Romulus, sous le nom de Quirinus; ce temple fut refait sous le consul Lucius Papirius Cursor, l'an trois cent six avant J. C. On y vit alors le premier cadran solaire qu'il y ait eu à Rome. Il y avoit devant ce temple deux myrtes, l'un réputé plébéien, l'autre patricien, qui, par leur force ou leur langueur alternative, étoient supposés annoncer la supériorité de l'un ou de l'autre parti.

Un poète moderne adresse ces jolis vers à un myrte, sur lequel étoient tracés deux noms :

Ne parle plus d'Éléonore,
Rejette ces chiffres menteurs;
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

LE LIERRE EN ARBRE.

Avant la métamorphose de Daphné, les couronnes consacrées à Apollon étoient de lierre ou de myrte.

Pope, dans ses vers, dit que le *poète critique* est couronné de lierre.

Chez les Grecs, dans les cérémonies du mariage, lorsque les futurs époux arrivoient au temple, le pontife leur présentoit une branche de lierre, symbole du lien qui devoit les unir : c'est ce qui fait dire à Claudien, qu'aux noces de Proserpine, le Cocyte, *couronné de lierre*, ne roula que des flots de lait.

Suivant la fable, l'infortunée Lamia, après avoir perdu tous ses enfans, se retira dans un antre entièrement tapissé de lierre et d'if.

Alexandre le Grand étant chez les Nyséens, où l'on prétendoit que Bacchus avoit pris naissance, voulut visiter la fameuse montagne de *la Cuisse*, ainsi nommée, suivant la tradition, de la cuisse de Jupiter où Bacchus fut renfermé après la mort de Sémélé (1). Cette montagne étoit couverte de belles plantations de lauriers, et le lierre y croissoit en abondance; les Macédoniens n'avoient pas vu de lierre depuis qu'ils parcouroient l'univers pour le conquérir; ils furent transportés de joie en apercevant une plante qui leur rappeloit le doux souvenir de leur patrie; aussitôt ils se mirent à cueillir du lierre, et ils s'en firent des couronnes en chantant des hymnes en l'honneur de Bacchus.

Le lierre en arbre peut être de quelqu'utilité; ses fleurs en ombelles sont

---

(1) Il est probable que le nom de la montagne aura fait inventer la fable.

rosacées, et composées chacune de six pétales de couleur herbacée. Ses feuilles sont, en hiver, une bonne nourriture pour le menu bétail. Elles sont de quelqu'usage en médecine; on prétend que leur décoction noircit les cheveux. On a observé que des feuilles de mûrier, prises sur des arbres voisins d'un lierre, avoient fait mourir les vers à soie qui en avoient mangé. Quelques anciens auteurs donnent pour un fait certain, que du vin mis dans un vaisseau de bois de lierre, récemment coupé, peut servir à constater si l'on a mêlé de l'eau dans ce vin, parce que le vin passe à travers les pores du bois, et que l'eau reste. Quelques auteurs modernes prétendent, au contraire, que c'est l'eau qui passe et que le vin reste. Mais des expériences bien faites prouvent que les deux liqueurs filtrent également à travers ce bois. Dans les pays chauds, il découle du tronc des plus gros lierres une résine qui est de quelqu'usage en

médecine. Le lierre de Bacchus, *hedera dyonisia*, a son fruit doré. Il est commun en Grèce, mais ses feuilles sont semblables à celles de notre lierre.

Le lierre terrestre, *hedera terrestris*, est tout à fait différent du lierre en arbre; il est de la classe des labiées, c'est le *glecoma hederacea* de Linnée. On prétend que le suc de cette plante, aspiré par les narines, guérit entièrement le plus violent mal de tête.

Ptolomée Philopator ordonna (dit l'Encyclopédie) qu'on imprimât une feuille de lierre sur les juifs qui avoient quitté leur religion.

Il en est des végétaux comme des hommes; il y a parmi eux beaucoup de réputations usurpées, ou souvent injustement noircies; plusieurs plantes n'ont dû leur vogue qu'au caprice; d'autres, avec un mérite réel, sont tombées dans l'oubli; d'autres enfin, dignes d'attirer les regards, d'exciter l'admiration, et qui pourroient être de la plus

grande utilité, languissent sans culture, ou meurent ignorées dans le fond des déserts.

La destinée du lierre terrestre est plus heureuse ; les poètes, qui trop souvent ont chanté de fausses vertus, se sont plu à donner au lierre des éloges peu mérités ; ils ont fait, de cette plante parasite, le symbole touchant d'une généreuse et fidèle amitié. Le lierre, il est vrai, ne quitte point l'arbre auquel il s'attache ; mais c'est pour en tirer sa subsistance, et c'est en appauvrissant le soutien qui le protége.

Tout le monde connoît la devise devenue si commune, parce qu'elle est ingénieuse et touchante, des feuilles de lierre avec ces mots : *Je meurs où je m'attache.* On a fait cette autre devise pour un ami qui suivit, dans son exil, un ministre disgracié : « Du lierre sur un arbre abattu, et pour âme : *Sa chute ne peut m'en détacher* ».

L'ARBRE QUI PORTE L'ENCENS.

Les Mages offrirent à Jésus-Christ dans la crèche, de l'or, de la myrrhe et de *l'encens*. Gnatia étoit une ville des Salentins; ses habitans prétendoient qu'en mettant sur le seuil de leur temple des grains d'encens, on les voyoit se consumer sans qu'on eût approché le moindre feu.

Hérodote dit que l'arbre qui porte l'encens est couvert de serpens ailés de diverses couleurs, et que pour pouvoir recueillir l'encens, il faut brûler autour de l'arbre une certaine gomme odorante, dont la vapeur fait enfuir les serpens.

Aux funérailles de Sylla, les femmes apportèrent une si grande quantité de parfums, que sans toucher à ceux qu'on portoit dans des corbeilles, on fit une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portoit devant lui les faisceaux, toutes deux de cin-

namome, et de l'encens le plus pur. C'est Plutarque qui conte ce trait : on ne sait pas trop comment on peut faire une statue d'encens et de cinnamome; mais on conçoit moins encore qu'on puisse rendre de tels honneurs à un tyran sanguinaire quand il n'existe plus. Il est vrai qu'il avoit abdiqué.

La *libanomancie* étoit une divination par le moyen de l'encens. On a fait cette devise : « Un encensoir fumant, et pour âme : *C'est un feu sacré qui l'embrase;* et cette autre : *En expirant, il honore le ciel* ».

L'encens ou oliban est une résine tirée par incision d'un petit arbre qui croît abondamment dans la Terre-Sainte et dans la partie de l'Arabie appelée *Saba*. Plusieurs auteurs prétendent aussi qu'il croît en Éthiopie : cet arbre s'appelle *arbor thurifera*. Au reste, les avis sont partagés sur le nom de cet arbre; on n'est pas mieux d'accord sur sa description. Cette sub-

stance a été connue dans tous les temps, quoique l'existence de l'arbre qui la produit soit encore un mystère. On s'en servoit surtout pour parfumer les temples; cette coutume a passé chez tous les peuples, et dans toutes les religions. Les Arabes aujourd'hui ont une extrême vénération pour cette résine; ils ne la recueillent qu'avec beaucoup de cérémonies superstitieuses.

L'ARBRE D'OU DÉCOULE LA MYRRHE.

La *myrrhe* fut un des tributs offerts par les Mages à Jésus-Christ. Nicodême embauma le corps du Sauveur avec une espèce de parfum très-estimé et fait de myrrhe. On faisoit jadis du vin de myrrhe, qu'on donnoit à ceux qui devoient souffrir de longs supplices, afin de les étourdir; on en offrit au Sauveur qui le refusa.

Les anciens distinguoient deux sortes de myrrhe: l'une liquide, qu'ils nom-

moient *stacté*, et l'autre solide, qu'ils appeloient *myrrhe troglodyte*.

Les Egyptiens, dit Hérodote, avoient une grande vénération pour le phénix, oiseau fabuleux; les Héliopolitains prétendoient qu'on le voyoit paroître *tous les cinq cents ans*, et seulement quand son père étoit mort : ils ajoutoient que cet oiseau venant de l'Arabie dans le temple du soleil, y apportoit son père mort et enveloppé de myrrhe, dont le phénix faisoit une masse en forme d'œuf et creusée, dans laquelle il mettoit son père en le recouvrant entièrement de myrrhe, et qu'ensuite il déposoit ce petit tombeau parfumé dans le temple du soleil.

La myrrhe est un suc résino-gommeux, qu'on nous apporte de cette même partie qu'on appeloit jadis *le pays des Troglodytes*. On ne sait rien de certain sur l'arbre dont il découle.

LE LOTUS EN ARBRE.

Notre lotus ou lotier, plante, n'est point celui des anciens, qui étoit une espèce de nénuphar. Les Égyptiens avoient en grande vénération cette plante, dont ils employoient les racines et les semences à faire une sorte de pain. En Lybie, on appeloit autrefois *lotophages* ceux qui se nourrissoient principalement du fruit d'un lotier, arbrisseau qui croissoit sur les côtes de cette contrée, et dans presque toutes les plaines sablonneuses du royaume de Tunis, vers l'ancienne Carthage. Ce fruit, suivant les anciens Grecs, étoit si délicieux, que les étrangers, après en avoir mangé, perdoient l'envie de retourner dans leur patrie, et vouloient se fixer parmi les Lotophages. C'est ce qu'a feint Homère dans l'Odyssée, en citant les compagnons d'Ulysse. C'étoit aux branches de cet arbre fameux, qu'on attachoit la chevelure de la vestale que l'on venoit

de recevoir. Peut-être regardoit-on cet arbre comme le symbole de la modestie et de la chasteté, parce qu'une nymphe malheureuse (1) fut métamorphosée en lotus, en fuyant les poursuites du Dieu le plus infâme de la mythologie. Les flatteurs de l'empereur Adrien, après la mort de son favori Antinoüs, prétendirent que ce jeune homme avoit été métamorphosé en fleur de lotus.

Puzza, divinité chinoise, est assise sur une fleur de lotus, ou sur un héliotrope.

Les dieux du Japon sont représentés d'une figure gigantesque, et assis sur un nénuphar. Les antiquaires croient aussi reconnoître cette fleur sur la tête d'Harpocrate.

On ne sait plus aujourd'hui quel étoit ce célèbre lotier; les uns croient que c'est le *micocoulier*; les autres pensent

---

(1) Dryope.

que c'est le *rhamnus lotus*, espèce de jujubier sauvage.

LE FRÊNE, LE HÊTRE, LE MANCENILLIER, LE SANG DE DRAGON.

On faisoit jadis les lances des anciens chevaliers de différens bois : celui de *frêne* passoit pour être le meilleur. Suivant la fable, l'Amour fit d'abord ses flèches de bois de frêne ; mais par la suite, il ne les fit que de cyprès. La cour des dieux, dans l'Edda, se tient sous un frêne miraculeux, dont les branches couvrent la surface du monde, et dont le sommet touche aux cieux ; ses racines s'étendent jusqu'aux enfers : un aigle s'y repose toujours pour tout observer, un écureuil y monte et en descend sans cesse pour faire ses rapports, plusieurs serpens sont entortillés autour du tronc ; sous une de ses racines coule une fontaine limpide, où la sagesse est cachée, elle communique à une source voisine dans laquelle se trouve la science des

choses à venir : idée ingénieuse qui exprime que la sagesse sait profiter pour l'avenir du souvenir utile du passé. Trois vierges puisent dans ces eaux salutaires pour arroser le frêne; cette eau, en retombant sur la terre, forme une rosée qui produit du miel : fruit heureux de l'union de la sagesse et de la science. Les trois vierges restent toujours sous le frêne, et sont chargées de la garde de cet arbre sacré. On ne peut méconnoître dans cette fable une tradition défigurée, mais très-frappante, de *l'arbre de la science du bien et du mal.* On verra encore à l'article *pommier*, les *pommes* d'*Iduna* renouveler cette tradition d'un arbre au *fruit défendu*, qui se retrouve dans toutes les religions.

C'est sur les frênes que les mouches cantharides s'assemblent. Dans l'antiquité, Jupiter de Dodone est quelquefois nommé *phégone*, c'est-à-dire, *qui habite un hêtre*, parce qu'il se trouvoit à Dodone un hêtre célèbre qui ser-

voit à un oracle, et dans lequel le peuple croyoit que Jupiter avoit fixé sa résidence.

Le mancenillier croît dans les îles Antilles aux bords de la mer. Le fruit de ce dangereux arbre est un poison, ainsi que le suc du corps de l'arbre, et celui des feuilles, pris intérieurement, ou introduit dans le sang au moyen d'une flèche. Il est même très-dangereux de dormir à l'ombre de cet arbre. Un voyageur s'étant reposé sous ce redoutable ombrage, reçut sur le visage des gouttes de rosée qui en tomboient; ces gouttes lui firent et lui laissèrent sur le visage des marques creuses, semblables à celles de la petite vérole. Les fruits perfides de cet arbre ressemblent à des pommes d'api, mais leur goût est fade et désagréable; car jamais la nature, qui quelquefois (mais rarement) donne aux fruits vénéneux des qualités agréables, telles que le parfum et la beauté, ne leur donne jamais un goût délicieux;

et comme elle place toujours le remède à côté du mal, le contre-poison certain du poison du fruit du mancenillier est de boire un verre d'eau de mer; et cet arbre ne croît que sur les bords de la mer. — L'arbre de sang de dragon tire son nom de la couleur de sang de sa résine, et du fait suivant: Si on ôte la peau de son fruit, on voit paroître en-dessous la figure d'un dragon telle que les peintres la représentent. On a vu aux Indes un de ces arbres servir de limites, et marquer les frontières de deux peuples.

ARBRES FRUITIERS.

LE POMMIER.

Dieu créa l'univers en six jours; il produisit les arbres et les plantes le troisième jour. L'arbre dont il interdit le fruit au premier homme étoit un pommier, suivant l'opinion vulgaire et reçue; mais cet arbre n'est point

nommé dans la Bible : l'Ecriture-Sainte l'appelle l'*arbre de la science du bien et du mal*, ou l'*arbre de vie*, et dit seulement qu'il étoit placé au milieu du paradis terrestre (1). Il est parlé

---

(1) Les rabbins, qui ont mêlé aux saintes écritures beaucoup de fables, disent que Seth, après la mort d'Adam, lui mit dans la bouche de la semence de l'arbre de vie ; que cette semence devint un arbre dont la croix de Jésus-Christ fut faite. Une autre fable contredit la précédente. Gretzer (historien) dit avoir lu, dans un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, qu'Abraham planta un cyprès, un pin et un cèdre, qui se réunirent en unseul arbre ; que l'on coupa cet arbre, lorsqu'on prépara les matériaux du temple de Salomon, mais qu'il fut impossible de l'ajuster en aucun endroit ; qu'alors Salomon en fit un banc ; que la sibylle y étant menée, ne voulut jamais s'y asseoir, et qu'elle prédit que le Rédempteur du monde mourroit sur ce bois ; que Salomon l'entoura de trente croix d'argent, ce qui subsista jusqu'à Jésus-Christ, et qu'en effet la croix fut faite de ce bois. Les rabbins disent encore que toutes les eaux de la terre sortoient

deux fois de l'arbre de vie dans l'Apocalypse. Il y est dit que les victorieux mangeront de l'arbre de vie, ch. 2. Dans le ch. 22, l'Esprit-Saint dit que l'*arbre*

---

du pied de l'arbre de vie, et que cet arbre étoit d'une telle grandeur, qu'il auroit fallu marcher cinq cents ans pour en faire le tour. Peut-être ces rêveries extravagantes n'étoient-elles que des allégories. *Dict. de Bayle.*

Sur le bois de la sainte croix, Vandelin a donné une singulière explication du mot *abrasax*. Ce terme mystique *abrasax*, nom si révéré des païens, a fort exercé les savans, qui vouloient absolument lui trouver une signification. Vandelin a prétendu qu'*abrasax* est composé de quatre lettres initiales de plusieurs mots; les quatre premières, quatre mots hébreux; les trois dernières, trois mots grecs, qui sont :

A	signifiant	ab.	le père.
B		ben.	le fils.
R		rouach	l'esprit.
A		acadosch.	saint.
S		soterie	le salut.
A		apo	par.
X.		xulo.	le bois.

de vie, au milieu de la grande ville aux bords du fleuve, porte douze fruits, et donne son fruit chaque mois, et que les feuilles de cet arbre doivent guérir les nations. La vérité produit toujours une infinité de traditions qui se répandent parmi ceux même qui ne la connoissent pas, et ces traditions, quoique défigurées, retracent la vérité qui leur sert de base. C'est ainsi que les païens même admettoient un déluge universel; c'est ainsi encore que, dans toutes les fausses religions et des Indes et du Nord, il existe une tradition d'*un arbre* ou *fruit défendu*. Le pommier aux pommes d'or du jardin des Hespérides, est celui de la mythologie; les *pommes* d'*Iduna* offrent encore cette tradition dans la religion des Scandinaves.

Dans l'Edda, la déesse Iduna avoit la garde de certaines pommes auxquelles il n'étoit pas permis de toucher, et qui donnoient l'immortalité. Elles

étoient réservées pour les dieux qui en goûtoient quand ils se sentoient vieillir, et alors ils rajeunissoient. Loke, un méchant génie, enleva Iduna et le pommier; il tint Iduna prisonnière dans une forêt; alors les dieux commencèrent à vieillir et à grisonner; mais ils forcèrent Loke de rendre Iduna et ses pommes.

Melius étoit le nom sous lequel les Thébains adoroient Hercule. Voici l'origine de ce surnom. Dans les temps anciens, il étoit d'usage de sacrifier à ce dieu une brebis; un jour la crûe des eaux de l'Asopus n'ayant pas permis de l'apporter, des jeunes gens se prévalant de l'équivoque du mot grec, qui signifie *pomme* et brebis, offrirent une pomme supportée sur de petits bâtons en guise de jambes, et depuis on offrit toujours des pommes dans cette solennité.

LE POIRIER.

Le poirier fut, avant l'olivier, consacré à Minerve.

La fable dit que Philarque, en colère contre son fils Iphiclus, le poursuivoit un jour l'épée à la main, et ne pouvant l'atteindre, lança contre lui cette épée qui s'enfonça dans un poirier, et y resta cachée sous l'écorce. Par la suite Iphiclus, malade, consulta Mélampe, fameux médecin de l'antiquité, qui lui ordonna de retirer l'épée du poirier, et de boire de l'eau teinte de la rouille de l'épée; ce que fit Iphiclus, et c'est ce qui le guérit.

Drusus, fils de Claude d'un premier mariage, mourut dans la première fleur de la jeunesse, en jouant avec une poire qu'il recevoit dans sa bouche et qui l'étrangla.

LE FIGUIER D'ADAM OU BANANIER.

On donne au bananier le nom de figuier d'Adam, parce qu'on prétend que ce fut avec ses larges feuilles qu'Adam et Eve se couvrirent après la perte de leur innocence. Le bananier est de

la hauteur d'un arbre, mais il n'a ni bois, ni branches; ne seroit-il pas (dit M. de Bomare) un passage de la nature entre les plantes herbacées et les arbres? Il croît dans les climats chauds de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; il produit des fruits très-gros, fort nourrissans. Quelques auteurs ont dit que c'est ce fruit qu'apportèrent à Moïse les espions qu'il avoit envoyés à la découverte dans la terre promise; mais les fruits rapportés par Caleb, l'un des douze espions envoyés, étoient des grappes de raisins. Les habitans de l'île de Madère ont une sorte de vénération pour le fruit du bananier, et ils le trouvent si délicieux, qu'ils pensent que c'est le fruit défendu du paradis terrestre. On dit que les Portugais n'osent en manger par superstition, parce que, lorsque l'on coupe ces fruits en travers, on croit y voir la figure d'une croix. On a remarqué que les feuilles de bananier, jetées au milieu des flammes

dans un incendie, éteignoient le feu ou en diminuoient la force, autant par l'air humide qui en sort que par la quantité d'eau qu'elles rendent.

L'AMANDIER.

Le peuple de Dieu, étant partagé sur le choix d'un grand sacrificateur, et ne voulant point d'Aaron, frère de Moïse, et de la tribu de Lévi, se révolta et attira sur lui la colère céleste; enfin, le sacerdoce fut confirmé à Aaron par un miracle qui fit cesser tous les murmures du peuple. Moïse ordonna qu'on mît dans le tabernacle les douze verges ou sceptres qui représentoient les douze tribus, et l'on convint de déférer la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleuriroit. Le lendemain on trouva celle de Lévi couverte de feuilles, de fleurs, et il s'y étoit formé des amandes: Aaron ſut reconnu grand-prêtre.

On représente ainsi allégorique-

ment la *diligence* ou *activité :* Une femme ayant un coq à ses pieds, tenant d'une main un rameau de thym, sur lequel vole une abeille ; et de l'autre un bouquet de feuilles d'amandier et de feuilles de mûrier. L'amandier est l'arbre qui fleurit le plutôt, le mûrier un de ceux qui fleurit le plus tard. On unit ce dernier à l'autre, pour marquer que la sagesse doit tempérer l'activité (1). C'est dans cette même pensée qu'Auguste avoit pris pour emblême un crabe tenant un papillon dans ses serres.

Dans quelques contrées des Indes, les amandes servent de basse monnoie.

Le lait d'amande se décompose comme le vrai lait; on en peut tirer une substance butireuse. Les amandes amères ne font aucun mal à l'homme; mais elles occasionnent aux oiseaux, à la

---

(1) Les feuilles de mûrier sont un des symboles de la prudence.

plupart des animaux, des convulsions mortelles. Il y a plusieurs espèces d'amandiers. On dit qu'il croît au cap de Bonne-Espérance un amandier, qui, ainsi que son amande, est une des plus belles productions du pays. Ce qui fait principalement la beauté et la singularité de ce fruit, c'est que sa peau extérieure est revêtue d'un duvet si bien tissu, qu'on pourroit le comparer aux plus belles étoffes de soie; sous cette première enveloppe, est une coque médiocrement dure, qui contient une petite amande.

Dans le blason, on appelle *otelle* un meuble de l'écu, qui ressemble à une amande pelée; son émail est d'argent. Ce terme vient de ce qu'en vieux gaulois, une amande pelée se nommoit *otelle*.

L'OLIVIER.

L'olivier et la vigne sont souvent, dans l'Ecriture-Sainte, les sujets de

comparaisons, tantôt douces et gracieuses, et tantôt sublimes, d'un grand nombre d'admirables paraboles de l'Evangile. L'olivier étoit alors d'autant plus utile, que les anciens ne pouvoient se passer de l'huile qu'il produit ; car ils n'ont point connu l'usage du beurre, qu'ils n'employoient que dans la composition d'onguens et de drogues médicinales.

Lorsque les eaux du déluge furent écoulées, Noé connut qu'il pouvoit quitter l'arche, en voyant revenir la colombe qu'il avoit lâchée, parce qu'elle rapportoit dans son bec un *petit rameau d'olivier.*

Abimélech, fils de Gédéon, fit tuer, après la mort de son père, ses soixante-dix frères, à la réserve du seul Joathan, qui échappa à ce massacre en se cachant. Abimélech se fit déclarer roi par les Sichimites; à ce sujet, Joathan, assemblant le peuple, leur fit cet apologue :

« Les arbres un jour voulurent avoir

un roi, ils offrirent à l'olivier de régner sur eux : l'olivier refusa ; les arbres s'adressèrent successivement au figuier, à la vigne et à d'autres arbres, qui refusèrent aussi ; alors on offrit l'empire à la ronce, qui accepta ».

Saint Luc l'évangéliste, martyrisé par les païens, fut pendu à un olivier.

Les Egyptiens croyoient devoir l'olivier à Hermès ou Mercure. On voyoit à Trézène une statue de Mercure, devant laquelle Hercule avoit consacré sa massue faite de bois d'olivier. On ajoute que cette massue prit racine et poussa des branches : on montra fort longtemps cet arbre miraculeux.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, et père d'Actéon, fut, après sa mort, mis au nombre des dieux, et particulièrement révéré des bergers, pour avoir appris aux hommes l'art d'élever les abeilles, de faire cailler le lait, et de cultiver les oliviers.

Les branches dont on faisoit les as-

persoirs pour l'eau lustrale, étoient ordinairement d'olivier ou de laurier. Aux fêtes de Bacchus, c'étoit toujours un rameau de figuier, ou de sapin, ou de chêne.

Hercule institua les jeux olympiques : le prix offert au vainqueur étoit une couronne d'olivier.

De jeunes filles hyperboréennes étant venues dans l'île de Délos, y moururent : on leur éleva un monument dans le temple de Diane, et l'on prétendit qu'un olivier étoit venu miraculeusement sur ce tombeau.

Dans l'Odyssée, Calypso donne à Ulysse une cognée d'acier, dont le manche d'olivier *est luisant et formé avec art*. La déesse permet à Ulysse de couper les plus grands arbres pour se faire un vaisseau.

Dans l'Iliade, Pisandre est tué par Ménélas, qui lui enlève ses armes, et entr'autres une hache d'airain, embellie d'un long manche d'olivier poli.

Homère dit qu'aux rives d'Ithaque, est un port couronné d'un olivier *au vaste ombrage.*

C'étoit le tronc vert d'un olivier qui faisoit la massue de Polyphème; Ulysse en détacha un long morceau, qu'il aiguisa, et avec lequel il creva l'œil du monstre.

Dans le même poëme, Pénélope, hésitant à reconnoître Ulysse, lui fait des questions sur son lit nuptial, dont le mystère n'étoit connu que d'elle, de l'esclave Actoris et d'Ulysse; ce dernier lui répond par ce récit : « Dans l'en-
» ceinte de ma cour, un olivier fleuris-
» sant étendoit un vaste feuillage; le
» tronc étoit aussi droit qu'une colonne;
» il fut le centre autour duquel je bâ-
» tis, avec des pierres étroitement unies,
» ma chambre nuptiale, l'ayant cou-
» verte d'un beau toit et fermée de
» portes solides, inébranlables. J'abats
» la tête chevelue de l'olivier, et polis-
» sant, avec ce fer, ce tronc depuis sa

» racine, et dans son contour, je l'a-
» ligne au cordeau et le travaille avec
» art; il est le soutien de ma couche.
» La tarière le perçant de toute part,
» je n'abandonne point cet ouvrage
» qu'il ne sorte accompli de mes mains;
» l'or, l'argent et l'ivoire y confondent
» partout leur éclat varié, et je borde
» la couche entière de peaux de bril-
» lante pourpre ».

Dans l'Iliade, Homère compare Euphorbe tombant sous les coups de Ménélas, à un bel olivier. Pythagore avoit une admiration particulière pour cette description de la chute d'un olivier, image de la mort d'Euphorbe; il composa un chant pour ces vers, et s'accompagnoit de la harpe en les chantant. Ce fut peut-être son enthousiasme pour ce passage d'Homère qui lui persuada que son âme étoit passée du corps d'Euphorbe dans le sien.

Dans la tragédie d'*Ion* d'Euripide, Ion, en présence de Creüse, sa mère,

qu'il ne connoît pas, reçoit des mains de la Pythie la corbeille où il fut exposé; il veut l'offrir à Apollon : à cette vue, Creüse reconnoît Ion pour son fils, mais on ne peut le croire que lorsque Creüse a nommé ce qui est dans la corbeille : un collier, des voiles brodés, et un rameau d'olivier détaché de l'arbre qui, le premier, dit-elle, germa *sur le rocher de Minerve*. Ce rameau conservoit sa verdure, parce qu'il avoit fleuri sur une tige immortelle.

Olea est un mot qui vient du grec, et qui signifie l'*olivier* et l'*olive*. Plutarque parle de deux fontaines de la Béotie, auprès de la montagne de Délos, dont l'une s'appeloit ainsi *olea*, et l'autre la *palme* ou le *palmier*. C'étoit entre ces deux fontaines que l'on prétendoit qu'Apollon étoit né.

Le bonnet des flamines ou prêtres de Jupiter s'appeloit *albogalerus;* les flamines le portoient toujours, il ne leur étoit permis de le quitter que dans

leurs maisons. Ce bonnet étoit fait de la peau d'une victime blanche, et surmonté d'une branche d'olivier.

Les anciens, dans la dédicace de leurs temples, entouroient le temple nouveau de guirlandes et de festons de fleurs; ensuite les vestales y entroient, portant à la main des branches d'olivier.

A Sparte, les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés avec des cérémonies particulières; on les couvroit de branches d'olivier et d'autres arbres.

Thésée, avant de partir pour la Crète, avoit fait vœu que, s'il revenoit victorieux, il enverroit tous les ans à Délos son vaisseau avec des députés pour faire des sacrifices à Apollon, ce qui s'observa très-long-temps même après la mort de Thésée; on couronnoit le vaisseau d'olivier, on purifioit la ville, et l'on ne faisoit mourir aucun criminel

jusqu'au retour du vaisseau. Ce fut après la condamnation de Socrate, ce qui retarda sa mort.

Hérodote conte l'histoire suivante : « Deux jeunes filles nommées Dania et » Auxérie, natives d'Épidaure, furent » outragées, et se pendirent de déses- » poir ; peu de temps après, les terres » des Épidauriens furent frappées de » stérilité : l'oracle, consulté, ordonne » d'élever à Dania et à Auxérie des » statues faites du bois d'un olivier cul- » tivé. Les Épidauriens, n'ayant point » alors d'olivier cultivé dans leur ter- » ritoire, demandèrent aux Athéniens » la permission d'aller en choisir chez » eux. Les Athéniens y consentirent, » à condition que les Épidauriens en- » verroient tous les ans des députés » à Athènes, chargés d'y faire un sa- » crifice solennel à Minerve.

» La peste désolant Athènes, le phi- » losophe Épiménide y vint, purifia » la ville avec des eaux lustrales, com-

» posées des sucs de diverses plantes, et
» la peste cessa. Les Athéniens offrirent
» au philosophe de superbes présens;
» mais Épiménide n'accepta qu'une
» seule branche de l'olivier sacré qu'il
» emporta dans son pays.

» Xercès, roi de Perse, avant son
» expédition infructueuse contre la
» Grèce, rêva, dit-on, qu'il étoit cou-
» ronné d'une branche d'olivier, dont
» les rameaux s'étendoient sur toute
» la terre; mais que cette couronne
» s'étoit évanouie en un instant : il est
» à croire que Xercès ne raconta ce
» songe qu'après l'évènement. Malgré
» les immenses préparatifs de ce prince,
» les Athéniens ne furent point épou-
» vantés des oracles menaçans qui leur
» venoient de Delphes. Cependant les
» députés athéniens, chargés d'aller
» consulter cet oracle, en reçurent une
» première réponse si funeste, qu'elle
» les jeta dans la consternation; car
» ses réponses avoient une très-grande

» influence sur les esprits des peuples
» et des soldats, et plus d'un oracle
» heureux ou malheureux a été vérifié,
» en inspirant un extrême découragement,
» ou en donnant cette vive espérance,
» gage presqu'assuré des succès.
» Les députés, au désespoir, furent
» consolés par Ticeron, fils d'Androbule,
» citoyen de Delphes, qui leur
» conseilla de prendre en main des
» branches d'olivier, et d'aller une
» seconde fois consulter l'oracle. Les
» Athéniens suivirent cet avis, ils entrèrent
» dans le temple en disant ces
» paroles : O dieu ! donne à notre patrie
» envahie par des tyrans, une réponse
» plus heureuse en faveur de ces
» branches d'olivier que nous portons
» à la main ; sinon nous ne sortirons
» point de ce lieu, et nous sommes résolus
» d'y demeurer jusqu'à la mort.
» Après cette prière, la prêtresse fit
» une seconde réponse que l'on interpréta
» plus favorablement.

» Quelques déserteurs arcadiens vin-
» rent se rendre dans l'armée de Xer-
» cès; on les présenta au roi, qui étoit
» dans cet instant avec Tigrane et Mar-
» donius; c'étoit ce dernier qui avoit
» engagé Xercès à combattre les Grecs
» pour les asservir. Le roi fit plusieurs
» questions à ces déserteurs : entr'au-
» tres choses il leur demanda ce que
» faisoient les Grecs dans le moment
» actuel; ils répondirent qu'ils s'occu-
» poient à célébrer les jeux olympiques.
» Le roi s'étonna que, durant une
» guerre si importante, ils s'amusas-
» sent à célébrer des jeux ; et Tigrane
» voulant savoir quel étoit le prix des-
» tiné au vainqueur, les déserteurs
» lui apprirent que ce n'étoit qu'une
» simple couronne d'olivier. O dieux !
» Mardonius, s'écria Tigrane, à quelles
» gens nous avez-vous persuadé de
» déclarer la guerre ? ils ne combattent
» pas pour des trésors et des richesses,
» mais seulement pour la vertu et pour

» la gloire ». *Hérodote, liv. 8, trad. de Du Ryer.*

Le même historien conte encore que Xercès ayant pris Athènes, fit brûler un temple de Minerve, dans lequel étoit un olivier qui, suivant la tradition, avoit poussé miraculeusement comme un témoignage de la dispute de Minerve et de Neptune. Cet arbre antique fut brûlé avec le temple; mais quelques Athéniens ayant obtenu le lendemain la permission d'aller faire un sacrifice dans les débris de ce temple, racontèrent en revenant que la souche de l'olivier avoit poussé un rejeton d'une coudée de haut.

Miltiade ayant demandé, pour unique prix de ses exploits et de ses services, un rameau de l'olivier sacré, un flatteur du peuple lui dit : « Miltiade, » quand tu auras vaincu tout seul, » tu pourras demander à être seul ré» compensé » : réponse qui fut sans doute applaudie de l'armée, mais qui

n'en étoit pas plus équitable; car le général mérite une récompense particulière, puisqu'il réunit au courage des soldats, les talens et le génie qui font gagner les batailles.

On prétend que la courtisanne Laïs s'étrangla en avalant un noyau d'olive. Gafaret dit que, si une courtisanne plante un olivier, cet arbre ne produit point de fruit. L'olivier est, de tous les arbres fruitiers, le plus anciennement cultivé; au temps de Jacob, on tiroit déjà de l'huile de son fruit.

L'huile d'olive entre dans beaucoup de baumes, d'onguens, d'emplâtres adoucissans et relâchans. Cette huile est émolliente, résolutive : c'est un des meilleurs remèdes, lorsqu'on a eu le malheur d'avaler des poisons corrosifs. Elle guérit les piqûres de guêpes et d'abeilles, en appliquant sur la piqûre une compresse imbibée d'huile. Le *baume Samaritain* ou *de l'Évangile*, n'est composé que d'huile et de vin.

L'huile omphacine, si célébrée par les anciens, se tire des olives vertes : ce n'est qu'un suc visqueux et brunâtre. Les athlètes qui se préparoient à la lutte, oignoient leur corps avec cette huile, ensuite ils se rouloient dans le sable ; ce qui, mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit ce qu'on nommoit *strigmenta*, qu'on faisoit râcler avec des espèces d'étrilles nommées *strigilis*. Ces *strigmenta* ou ces râclures étoient fort estimés dans plusieurs maladies. On les recueilloit avec soin pour les vendre, et les marchands de *strigmenta* faisoient d'assez gros bénéfices. Le terrible hiver de 1709, qui fit périr un grand nombre d'oliviers, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse une grande quantité de racines qui subsistent en terre pendant des siècles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines que des tiges et des branches des arbres ; et plusieurs particuliers en vendirent alors

pour plus d'argent que ne valoit leur fonds.

LE FIGUIER.

Il est souvent parlé du figuier et des figues dans la Bible. Le prophète Jérémie eut une vision dans laquelle il vit deux paniers, l'un rempli d'excellentes figues, et l'autre de mauvaises; le premier étoit l'image de ceux dont le Seigneur devoit récompenser les bonnes œuvres, et le second représentoit les méchans punis par la justice divine.

Jésus-Christ, ayant faim, s'approcha d'un figuier; et voyant qu'il n'avoit point de fruit, il le condamna à n'en porter jamais. Jésus-Christ convainquit Nathanaël de sa divinité, en lui apprenant qu'il l'avoit vu sous un figuier, dans un temps où il ne pouvoit être près de lui.

Jésus-Christ, après avoir fait l'énumération des signes qui doivent annoncer la fin du monde, ajoute cette

comparaison : *Quand les rameaux du figuier sont tendres, et qu'il pousse des feuilles, vous connoissez que l'été est proche ; de même, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche.* Evangile selon Saint Matthieu.

Le Sauveur, en recommandant à ses disciples de se défier des faux prophètes, ajoute : *Vous les connoîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons ? Le bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre produire de bons fruits.*

Voici la parabole du figuier, tirée de l'Evangile : « Un homme plante un » figuier dans sa vigne ; au bout de » trois ans il ne produit rien, le maî- » tre veut le couper, le vigneron de- » mande qu'on le laisse encore une » année ».

Le pape Nicolas V écrivit à l'em-

pereur de Constantinople (1), pour l'engager à renoncer au schisme qui a fait la séparation des églises grecque et romaine. Cette lettre est fameuse par la prophétie qu'elle contient ; la voici : *Selon la parole de l'Evangile, on attendra encore trois ans que le figuier qu'on a cultivé porte du fruit : si dans ce temps il n'en porte point, l'arbre sera coupé jusqu'à la racine, et la nation grecque exterminée.* Cette lettre fut écrite l'an 1451 de Jésus-Christ, et trois ans après, Constantinople fut prise d'assaut par les Turcs. Voy. *Hist. des papes.*

Beaucoup d'autres anciens disent que les Romains déclarèrent la guerre à Carthage, pour avoir des figues qui étoient excellentes dans cette partie de l'Afrique.

Selon Pline, le figuier fut cultivé en Italie, avant de l'être dans la Grèce,

---

(1) Constantin Dracose.

et il occasionna même en partie la prise et le sac de Rome. Un Helvétien, nommé *Elicon*, qui avoit habité Rome, emporta avec lui du vin, du raisin sec et des figues; à son passage par la Gaule, il vendit ces denrées aux habitans, qui ne les connoissoient pas encore, et qui voulurent conquérir le pays où on les trouvoit.

La fable de Romulus et Rémus, trouvés sous un figuier sauvage, semble démentir le trait de la guerre déclarée à Carthage, pour avoir des figues.

Timon le misanthrope avoit sur son terrain un figuier, aux branches duquel alloient se pendre les suicides; voulant le faire abattre, il en prévient d'avance le peuple d'Athènes, invitant ceux qui vouloient se pendre, à se hâter, afin de profiter du délai qu'il accordoit à cette intention.

Mélichius ou *Milichius*, c'est-à-dire doux, propice, étoit un surnom de Jupiter. Bacchus étoit aussi adoré

sous le nom de Mélichius, comme le dieu tutélaire des arbres fruitiers; ce surnom de Bacchus étoit pris d'un ancien mot grec qui signifioit *figue*.

Le figuier étoit consacré à Saturne et à Mercure, et la fête Plonteria en l'honneur de Minerve Agraule; on dépouilloit la statue de la déesse. Ce jour étoit regardé comme un jour malheureux : on y portoit en procession des figues sèches, parce que c'étoit, disoit-on, le premier fruit que les hommes eussent mangé après le gland.

Homère dit que Charybde se tenoit sous un figuier sauvage, caché sous un feuillage épais, pour s'élancer de là, et dévorer ceux qui passoient sur la mer. Ulysse, faisant naufrage entre Charybde et Scylla, se raccrocha à ce figuier; ce qui lui sauva la vie, le monstre, en ce moment, n'étant pas sous le figuier.

Ulysse, comme on l'a dit, pour se faire reconnoître de son père Laërte,

lui rappela des traits de son enfance, et qu'alors il reçut de lui une vigne et un petit verger formé de quarante figuiers, de treize poiriers et de dix pommiers. Ulysse ajoute que ses pères se promenoient avec lui dans ce verger, afin de lui dire les noms des arbres, et de lui en expliquer les qualités.

Lycaon, fils de Priam, étoit occupé à couper les branches d'un figuier sauvage, pour former le contour de son char, lorsqu'Achille le surprit et l'enleva. Eclition, ami de Priam, racheta ce jeune prince qui, ensuite, dans une bataille, retomba au pouvoir d'Achille qui le tua. Dans le même poëme (l'Iliade), Andromaque engage Hector à arrêter les troupes auprès du figuier sauvage; c'étoit l'endroit où l'on pouvoit le plus aisément escalader les murailles.

Les anciens nourrissoient leurs athlètes avec des figues sèches. Les Cyrénéens, pendant les jours de fêtes, couronnoient de figues fraîches les statues des

dieux, surtout celle de Saturne. Dans l'île de Naxos, on faisoit les statues de Bacchus d'un cep de vigne ou d'un tronc de figuier. Il paroît cependant, par deux vers d'Horace (dit l'Encyclopédie), que le bois de figuier étoit méprisé de son temps, et qu'on ne s'en servoit que pour faire des bancs ou les statues d'un dieu. Plusieurs auteurs nous ont donné de longs détails sur l'usage allégorique du figuier. Lorsqu'on se préparoit à un voyage, on mettoit devant sa porte des branches de figuier; c'étoit le présage d'un heureux retour. Dans les mystères d'Isis, les personnes qui devoient porter sur leur tête les vases pleins d'eau ou les corbeilles sacrées, se faisoient des couronnes de feuilles de figuier, pour supporter les vases. La feuille du figuier étoit l'emblême des termes de la loi, qui cachent et couvrent le fruit, c'est-à-dire l'esprit de la loi (1).

(1) Le fruit même (la figue) pourroit être

Ces feuilles étoient aussi l'emblême de la génération prompte et abondante ; elles désignoient encore un roi, ou le climat méridional, ou la volupté, ou enfin la vie douce et oisive. *Dormir sous le figuier*, signifioit mener un genre de vie indolent et paisible ; le figuier, agité par le vent, désignoit les persécutions.

Le *figuier de Navius* étoit un figuier que Tarquin le vieux fit planter à Rome dans le comice, où l'augure Accius Navius avoit, dit-on, coupé en deux, avec un rasoir, une pierre à aiguiser. Un préjugé populaire persuadoit que le destin de Rome étoit attaché à cet arbre, et que la ville dureroit autant que ce figuier, que l'on croyoit immortel. Quelques-uns confondent le

---

plus naturellement l'emblême de la modestie, puisqu'il cache et couvre les fleurs, parure brillante de tous les autres arbres. Mais cette singularité du figuier n'étoit pas connue des anciens. Cette découverte est très-moderne.

ficus Navii, ou figuier d'*Accius*, avec le *ficus ruminalis*, ou figuier ruminal ; mais celui-ci est l'arbre sous lequel on découvrit la louve, qui allaitoit Rémus et Romulus. Ce figuier fut sacré, il dura très-longtemps, et l'on regarda sa chute comme un très-mauvais augure.

On sait que Cléopâtre, pour se donner la mort, se fit apporter un aspic caché dans un panier de figues.

Il y avoit un air de flûte, appelé l'*air du figuier*, que l'on jouoit pendant la marche des victimes expiatoires, les thargélies d'Athènes. On voyoit, dans ces fêtes, deux victimes expiatoires que l'on frappoit, pendant la marche, avec des branches de figuier sauvage.

Le mot *sycophante*, qui signifie *calomniateur*, *délateur*, vient du grec, des mots *sykon*, figue ; et *phaino*, j'indique, je montre. En voici l'étymologie : on désignoit, sous ce nom, ceux qui dénonçoient les gens qui transpor-

toient des figues hors de l'Attique, parce que les Athéniens avoient fait une loi qui défendoit de porter des figues hors du territoire de l'Attique. Cette loi donna occasion, aux gens du peuple, de se dénoncer les uns les autres; mais comme ces dénonciations étoient souvent calomnieuses, le mot *sycophante*, qui n'avoit d'abord signifié que dénonciateur relativement aux figues, devint par la suite le synonyme de calomniateur.

Aux *néphalies* (1), fêtes célébrées par les Grecs, les Athéniens brûloient sur leurs autels toutes sortes de bois, excepté celui de la vigne et du figuier.

Les Romains célébroient en juillet une fête, dont Plutarque et Macrobe apportent ainsi l'origine; les peuples voisins de Rome crurent qu'il seroit fa-

(1) Cette solennité s'appeloit la fête des gens sobres, ce que marque le mot même, qui signifie *sobriété*.

cile de la détruire: après l'invasion des Gaulois, ils mirent à leur tête Lucius, dictateur des Fidenates. Lucius fit annoncer aux Romains, par un héraut, que le seul moyen qu'ils eussent de conserver les restes de leur ville, étoit de lui livrer leurs femmes et leurs filles. Une esclave, appelée Philotis, persuada à ses compagnes de se revêtir des habits de leurs maîtresses, et de passer dans le camp ennemi; ce qui fut exécuté. Ces esclaves, se donnant pour les dames romaines, furent partagées entre les capitaines et les soldats des troupes ennemies; elles les invitèrent à prendre part à une fête qu'elles feignirent de célébrer entr'elles; les hôtes s'enivrèrent, et lorsqu'ils furent assoupis, les femmes appelèrent les Romains, par un signal qu'elles donnèrent du haut d'un figuier sauvage : ceux-ci accoururent, et firent main-basse partout. La liberté fut donnée aux esclaves, avec une somme d'argent, pour se marier : le

jour de cette délivrance fut appelé *nones caprotines*, ou *du figuier*, et l'on institua une fête sous le même nom, en l'honneur de Junon, qui fut aussi, à cette occasion, surnommée *Caprotine*. Depuis ce temps, à pareil jour chaque année, les esclaves régaloient leurs maîtresses hors de la ville, sous des figuiers sauvages, luttoient entr'elles, et rappeloient, par divers exercices, la mémoire d'une défaite qu'elles avoient occasionnée par leur courage, leur industrie et leur dévoûment; ce trait fourniroit un beau sujet de mélodrame.

On trouve dans la vie de Marc-Aurèle un fait bizarre relatif au figuier: Une troupe de voleurs cherchant à piller Rome, leur capitaine, pour en faire naître l'occasion, s'avisa de monter sur un figuier sauvage qui étoit au Champ de Mars, et après quelques discours préliminaires, il dit au peuple que le jour où on le verroit tomber de

ce figuier et se métamorphoser en cigogne, le feu descendroit du ciel et consumeroit l'univers, et il indique le jour où devoit se faire cette métamorphose. Ce jour étant arrivé, le peuple accourut de toutes parts pour voir le prodige; l'imposteur se laissa tomber du figuier, en lâchant une cigogne qu'il avoit cachée dans son sein, et se perdit dans la foule. Le peuple fut persuadé du miracle, et croyant déjà voir le ciel en feu, remplit Rome de trouble et de confusion; mais Marc-Aurèle calma bientôt cet effroi extravagant.

Elien, dans ses *Histoires diverses*, conte le trait suivant : Un enfant de Sybaris, en passant dans une rue avec son pédagogue, trouva par terre une figue et la ramassa. Le pédagogue, après avoir fait une réprimande sévère, lui arracha la figue et la mangea. Combien d'instituteurs donnent encore aujourd'hui des leçons de ce genre !

On lit dans plusieurs auteurs que le

philosophe Chrysippe voyant un âne manger des figues dans un plat, se mit à rire si démesurément qu'il en mourut.

Les Chinois croient que leur dieu Wichnou naquit sous un figuier; aussi ont-ils une grande vénération pour cet arbre, qu'ils regardent comme sacré. On lit dans l'Encyclopédie que les habitans des îles Caraïbes couchent dans des hamacs, et croient que ces hamacs tomberoient s'ils y mangeoient des figues ou du poisson. . . . . .

Le *nuchtly*, fruit d'Amérique, est une espèce de figue qui colore en rouge l'urine de ceux qui en mangent.

On a éprouvé, avec succès, qu'un des moyens de hâter la maturité des figues, sans leur rien ôter de leur bonté, c'est de mettre avec un pinceau un peu d'huile d'olive à l'œil des figues, c'est-à-dire, à cette ouverture que l'on aperçoit à l'extrémité du fruit. On conseille aussi de piquer l'œil de la figue avec une plume ou paille graissée d'huile, ce qui

avance la maturité, et fait devenir la figue infiniment plus grosse que si elle n'eût pas subi cette opération, qui est une espèce de *caprification*.

Quelques personnes ont fait usage, avec succès, du suc laiteux et corrosif du figuier, pour détruire les verrues ou poireaux qui viennent sur la peau. Ce suc entre dans la classe de ces encres sympathiques, qui ne sont visibles qu'en les chauffant. Le suc de figuier partage cette propriété, non-seulement avec le suc de limon, d'oignon, le vinaigre et les autres acides, mais encore avec toutes les infusions et toutes les dissolutions dont la matière dissoute peut se brûler à très-petit feu, et se réduire à une espèce de charbon.

D'anciens auteurs disent que par la force de la sympathie, un taureau en fureur s'appaise sur-le-champ, si on l'attache à un figuier, et que c'est par antipathie que la vigne fuit le chou, que la ciguë s'écarte de la rue, et que

quoique le suc de la ciguë soit un poison, il cesse de l'être, si, après l'avoir bu, on avale du suc de rue.

Les figues sont un des alimens défendus dans la maladie *pédiculaire.* On assure que leur usage continué peut donner cette maladie, ou au moins l'augmenter. Le figuier sauvage, nommé par les botanistes *caprificus* ou *caprifiguier*, est semblable au figuier ordinaire, dont il ne paroît être qu'une variété; mais il porte des figues qui ne servent qu'à la *caprification*, dont les anciens ont tant parlé.

Les habitans de l'île de l'Archipel font leur principale nourriture de figues séchées au four. Cette raison les engage à donner tous leurs soins à ce qui peut augmenter la fructification des figuiers, et en conséquence, on pratique la *caprification* dans ces îles et à Malte (1).

---

(1) J'ai donné le détail de la *caprification* dans mon ouvrage *des Plantes usuelles.*

Les figues sèches sont estimées pectorales et adoucissantes. *Figue* ou *poire de mer, fossiles, ficoïtes*, sont des corps que l'on trouve dans l'intérieur de la terre, dont la ressemblance extérieure avec la figue ou la poire peut excuser ceux qui, d'après un examen superficiel, les ont regardés comme des fruits pétrifiés; ils ont effectivement une ouverture ronde, qui pénètre dans le dedans; mais leur organisation intérieure, bien examinée, prouve que ce ne sont point des fruits; d'ailleurs, on trouvera rarement, parmi les fossiles, des corps végétaux qui aient été originairement mous ou flexibles.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, les simples habitans de cette partie du monde, ignorant tous nos arts, croyoient, en voyant lire dans un livre, que les papiers parloient. On rapporte qu'un esclave indien, chargé d'un panier de figues et d'une lettre que son maître envoyoit à

un de ses amis, mangea, chemin faisant, une partie des figues, et rendit le reste avec la lettre à l'ami de son maître qui, ayant lu la lettre, et ne trouvant pas la quantité de figues dont elle faisoit mention, accusa l'esclave d'avoir mangé celles qui manquoient, en lui déclarant que la lettre *le lui disoit;* mais l'Indien le nia en maudissant le papier, et en l'accusant d'avoir rendu un faux témoignage. Il fut chargé ensuite d'une semblable commission, avec un billet qui marquoit expressément le nombre des figues. L'esclave en mangea encore la moitié, avec cette précaution, pour n'être pas accusé de nouveau, de cacher premièrement la lettre sous une grosse pierre, se croyant assuré que si elle ne lui voyoit pas manger le fruit, elle ne pourroit rien témoigner contre lui; mais encore accusé avec plus de détails que la première fois, il avoua sa faute, et fut rempli d'admiration pour la vertu divine du papier.

Dans l'île de Saint-Christophe, la première des Antilles, où le gouvernement français envoya une colonie, il y eut une contestation entre les Français et les Anglais qui se partagèrent cette colonie. Un figuier d'une grandeur démesurée servoit de bornes aux deux nations.

Les Anglais bientôt empiétèrent sur les Français. M. d'Énambuc, chef des Français, homme plein de courage et de fermeté, s'en plaignit, menaça; il y eut à ce sujet une longue conférence sous le figuier. L'accommodement fait et signé sous cet arbre, s'appela *le Traité du Figuier* (1). Voyez *Histoire des Antilles, par le père du Tertre.*

La *sycomancie* étoit une divination qui se faisoit avec des feuilles de figuier. L'histoire rapporte un trait à la fois

(1) M. D'Enambuc gouverna l'île pendant onze ans, et mourut en 1636.

odieux et dégoûtant ; mais que, malgré sa dignité, elle n'a pas dû omettre, parce qu'il est relatif à d'illustres personnages, et que, par conséquent, je dois placer ici, puisqu'une *figue* y forme le châtiment de la rebellion la plus barbare et la plus insolente. Béatrix, femme de l'empereur Barberousse, éprouva mille outrages à Milan ; les habitans la mirent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, et ensuite ils égorgèrent la garnison. L'empereur prit la ville, la fit raser, et n'accorda la vie qu'à ceux qui se soumirent à tirer avec leurs dents, une figue du derrière de l'ânesse sur laquelle ils avoient mis l'impératrice.

On représente toujours dans ses portraits le Tassoni avec une *figue* à la main. On prétend que c'est en mémoire d'une belle figue que lui donna un jour une jeune et jolie fruitière. D'autres expliquent différemment cette singularité.

LE GRENADIER.

Adad-Rammon, c'est-à-dire, *l'honneur des grenades*, étoit une ville de la tribu de Manassé, en-deçà du Jourdain ; elle fut ainsi nommée à cause de la grande quantité de grenades qu'on y recueilloit; elle s'est appelée depuis *Maximianopolis*, en l'honneur de l'empereur Maximien.

Le roi de Perse, Darius, fils d'Hystaspe, avoit la plus tendre amitié pour Mégabise; un jour que ce prince ouvroit une grenade, on lui demanda quelle espèce de multiplication il désireroit donner à tous ces grains, s'il pouvoit les transformer à son gré; il répondit : *En autant de Mégabises.*

Rapin, dans son poëme, donne une fable sur l'origine de la couronne de la grenade, et la voici : « Une fille scythe consulta des devins qui lui dirent qu'elle seroit *couronnée* : Bacchus la séduisit en lui promettant une couronne; il

l'abandonna, elle fut changée en grenade; le dieu, par un scrupule tardif, voulant tenir sa parole, ajouta à la grenade la *couronne*, que ce fruit n'avoit pas avant cette aventure ».

On a fait de la grenade le symbole de la démocratie; elle seroit plus naturellement, à cause de sa couronne, celui de la royauté.

Les sectateurs de Zoroastre employoient, dans leurs cérémonies religieuses, des baguettes sacrées coupées avec beaucoup de cérémonies d'un tamarin, au défaut duquel on avoit recours à un grenadier. Selon eux, l'écorce mâchée de grenade purifioit.

On avoit donné cette devise à la reine Anne d'Autriche : « Une grenade avec ces mots : *Mon prix n'est pas dans ma couronne* ».

LE MURIER, L'ORANGER, LE CITRONNIER, LE CERISIER, LE PRUNIER.

L'impératrice Siling-Chi, femme de

Hoamti, fut chargée par cet empereur, d'examiner les vers à soie, et d'essayer de rendre utile le duvet qu'ils forment. Siling-Chi fit ramasser une grande quantité de ces insectes, qu'elle nourrit elle-même avec des feuilles de mûrier, qu'elle parvint à choisir telles qu'il les faut pour cet usage, ce qui demande beaucoup d'expérience. Après bien des essais et des peines, elle obtint un succès complet; elle trouva même la manière de dévider la soie et de s'en servir; elle en fit faire des étoffes d'une grande beauté, sur lesquelles elle broda des fleurs et des oiseaux.

La Morée, grande presqu'île, est le Péloponnèse des anciens. Le nom de *Morée* lui a été donné sous les derniers empereurs de Constantinople, parce que sa figure topographique ressemble à une feuille de mûrier, que les Grecs appeloient *morea*. Strabon et d'autres ont écrit qu'elle ressembloit à une feuille de platane, qui

ne diffère guère d'une feuille de mûrier.

En Angleterre, un ecclésiastique vint s'établir à Strafford, patrie de Shakespeare; il acheta la maison et le jardin de ce poète tragique, et il abattit un mûrier que Shakespeare avoit planté, ce qui causa la plus violente sédition dans la ville; on pilla la maison, le prêtre heureusement se sauva. On acheta le mûrier, et de son bois, on fit des tasses et des tabatières qui se vendirent ce qu'on voulut.

Sforce, duc de Milan, qui mourut prisonnier en France, au château de Loches en 1510, fut surnommé le *More*, non à cause de la couleur de son teint, qui étoit fort blanc, mais par allusion au mot italien *moro*, qui signifie un *mûrier*, qu'il avoit pris pour sa devise, regardant cet arbre comme le symbole de la prudence.

Le célèbre portugais Jean de Castro, guerrier fameux, mort à quarante-huit ans, en 1548, rapporta des Indes dans

sa patrie, le premier oranger qu'on ait vu en France. On peut perdre des contrées et des villes conquises par la valeur; mais quand on enrichit son pays d'un bienfait inconnu de la nature, on a l'heureuse certitude de faire un don à perpétuité, et que rien ne pourra ravir.

En France, on pose sur la tête des nouvelles mariées une couronne de fleurs d'orange; en Allemagne, cette couronne est de myrte. Les paysannes suisses ont, le jour de leur mariage, une couronne de fleurs artificielles, qu'elles brûlent le soir, et dont elles conservent soigneusement les cendres, qui, suivant leur superstition, doivent leur porter bonheur.

Le grand Corneille fit, pour la guirlande de Julie, la fleur d'orange, la tulipe et l'immortelle blanche.

J'ai parlé avec détail du *citronnier*, dans mon Cours des Plantes usuelles, ce qui ne me laisse ici que peu de chose

à en dire, ainsi que de beaucoup d'autres plantes.

Il paroît que le citronnier a été d'abord apporté de la Syrie et de la Médie, en Grèce, et de là dans les provinces méridionales de l'Europe ; c'est pourquoi ses fruits sont appelés en latin *mala medica*, *mala assyria*. Les anciens se servoient de ce fruit pour se préserver des enchantemens; ils l'employoient même dans plusieurs cérémonies religieuses.

Il semble que, dans les différens siècles, l'empire de la mode se soit étendu jusque sur les goûts physiques ; ce qui est inexplicable. On sait, dit Bomare, que la plupart des anciens ont eu en exécration l'odeur du citron. Quoique l'odeur de l'*assa-fœtida* soit affreuse (comme l'exprime son surnom), les Indiens la trouvent excellente et mangent cette substance; et les Romains l'aimoient beaucoup, car il paroît que le *sylphium*, le *laser* des anciens et

l'*assa-fœtida* des modernes, ne sont qu'une même chose. Les anciens en faisoient si grand cas, qu'ils déposoient dans le trésor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir. Ils l'appeloient aussi *gomme de Cyrène*, ou *suc cyrénaïque*. Cependant on dit que cette substance avoit la vertu d'enivrer et de *rendre joyeux*, vertu que n'a pas *l'assa-fœtida*, espèce de gomme-résine qui vient d'une plante de l'Inde, qu'on emploie pour les nerfs et pour d'autres maux. Dans le Holstein, aux funérailles, les garçons tiennent une branche de romarin, et les hommes mariés un citron. Aux Indes, les femmes qui se brûlent après la mort de leurs maris, vont au bûcher en tenant un citron. Cette coutume de porter un citron en allant à la mort, est très-ancienne; Athénée en parle. Les Romains n'ont mangé du citron que du temps d'Apicius, qui le mit à la mode.

Les écoliers de l'université offroient

jadis, au mois de juin, des citrons à leurs professeurs. Selon Lémeri, les femmes de la cour autrefois tenoient toujours des citrons, qu'elles mordoient, de temps en temps, pour se parfumer l'haleine et se rendre les lèvres vermeilles. Le bois de citronnier des anciens n'est pas le nôtre, nous ne savons même pas ce que c'étoit; il falloit être extrêmement riche pour en avoir seulement des portes ou des tables. Cicéron en possédoit une table qui avoit coûté deux mille écus. Asinius Pollio en acheta une trente mille francs; il y en avoit de plus de quarante mille écus. C'étoit une promesse très-magnifique que celle que fit Horace à Vénus, de la part de Maximus, de lui donner une statue de marbre, dans un temple revêtu de bois de citronnier. Cependant il y eut des temples où l'on fit cette énorme dépense; ce bois avoit une odeur délicieuse et une grande durée.

On célèbre à Hambourg, à de cer-

taines époques, une fête appelée *la fête des cerises ;* pendant cette solennité, on promène des troupes d'enfans dans les rues, et chaque enfant tient un rameau vert et des cerises. Voici l'origine de cette fête : En 1432, les Hussites menacèrent la ville de Hambourg d'une destruction prochaine. Un bourgeois, nommé Wolf, proposa d'envoyer en députation suppliante, aux ennemis, tous les enfans de sept à quatorze ans, enveloppés dans des draps mortuaires. Procope Nasus, chef des Hussites, fut touché de ce spectacle; il accueillit ces jeunes supplians, les régala avec des cerises et d'autres fruits, et leur promit d'épargner la ville, ce qu'il fit en effet. Les enfans revinrent couronnés de feuillages, tenant des cerises et en criant victoire. La fête fut instituée en souvenir de cet évènement.

Les prunes de *reine-claude* sont ainsi nommées de la reine Claude,

femme de François Ier, qui fit connoître et cultiver en France cet excellent fruit.

LE NOYER, LE NOISETIER OU COUDRIER.

Caryatis étoit un surnom de Diane, en l'honneur de laquelle les jeunes filles de la Laconie s'assembloient dans le temps de la récolte des noix, et célébroient une fête nommée Carya, c'est-à-dire la fête de Diane des noix : au mariage des Grecs modernes, on fait une grande distribution de noix.

La ville d'Amiens fut prise par les Espagnols, en 1597, par un stratagême singulier. Des soldats, déguisés en paysans, conduisant une charrette chargée de noix, se présentèrent à la barrière; ils délièrent à dessein un grand sac de noix, lorsque la porte fut ouverte; toutes les noix se répandirent, la garde s'amusa à les ramasser, et les Espagnols embusqués fondirent sur eux, et se rendirent maîtres de la ville.

Henri IV la reprit quelque temps après.

Jadis, lorsqu'un boulanger étoit reçu à la maîtrise, il présentoit au lieutenant du grand pannetier, *un pot de terre neuf rempli de noix*. Un autre usage s'établit dans le siècle dernier; le nouveau maître offroit au grand pannetier un romarin, aux branches duquel étoient suspendus des oranges et les fruits de la saison.

Le noisetier n'est célèbre que par la superstition de la baguette divinatoire, faite de branches légères de coudrier, et nommée, par les charlatans, *caducée*, *verge d'Aaron*, *bâton de Jacob*, *verge luisante*, *ardente*, *transcendante*, *tremblante*, etc.

Cette baguette doit tourner d'elle-même dans la main, pour indiquer des sources cachées, des trésors, des mines, etc. Quelques charlatans se servent de branches d'amandier ou de laurier, ou de troncs d'artichauts; d'autres disent que le coudrier n'est bon que pour cher-

cher l'or et l'argent, le frêne pour le cuivre, le pin sauvage pour le plomb, et que pour trouver l'or, il faut mettre des pointes de fer à la baguette, que l'on doit avoir coupée pendant la pleine lune. La manière la plus commune de se servir de la baguette divinatoire est de prendre une branche fourchue de coudrier, d'un pied et demi de long, grosse comme le doigt; on prend les deux branches de la fourche dans ses deux mains, sans beaucoup serrer, de manière que le dessus de la main soit tourné vers la terre, que la pointe de la baguette aille en avant, et que la baguette soit parallèle à l'horizon. Il faut marcher doucement. D'autres portent la baguette en équilibre sur la main, ou la tiennent en appuyant un doigt sur chaque bout. D'autres enfin tiennent un bâton un peu courbé, avec les deux mains, le dessus de la main du côté du visage. Jacques Aymar, paysan de Saint-Véran, près de Saint-Marcellin

en Dauphiné, se rendit très-célèbre dans cet art, sous la régence du duc d'Orléans. Il prétendoit découvrir, avec sa baguette, non-seulement les eaux, les mines, les trésors cachés sous terre, mais encore les cadavres de ceux qui avoient été assassinés, leurs meurtriers, et même les traces de ces meurtriers. M. le régent le fit venir à Paris, et toute cette cour, composée en grande partie d'esprits forts, qui ne croyoient pas en Dieu, fut émerveillée des miracles opérés par Jacques Aymar. Peu d'années avant la révolution, le charlatan *Bléton* causa la même admiration avec sa baguette divinatoire.

On se moque de ces folies, on les trouve absurdes, et l'on a raison. Cependant, à la honte des sciences, elles ont été dans tous les temps protégées et soutenues par les savans même; car on abuse de tout, et des sciences humaines comme de toute autre chose. Il existe un livre en deux volumes, qui a

pour titre : *La Physique occulte*, ou *Traité de la baguette divinatoire*, dédié à M. Pollard, dans lequel l'auteur explique cet art très-savamment par la philosophie des corpuscules, c'est-à-dire, des émanations invisibles qui sortent des corps. Il y a, d'après sa physique rejetée aujourd'hui, plusieurs raisonnemens très-ingénieux. Un savant, dans un moment de franchise, dit dans l'Encyclopédie, qu'un *des grands écueils de la physique est de vouloir tout expliquer*; et pour montrer combien on doit se défier des explications même les plus plausibles, il suppose que la neige tombe en été, et la grêle en hiver, et que le baromètre hausse avant la pluie (on sait que c'est tout le contraire), et il donne d'excellens raisonnemens scientifiques, pour expliquer ces suppositions contraires à la vérité; et, après ces démonstrations, il ajoute : *Osons après cela expliquer les phénomènes de la nature !*

On a beaucoup répété que la religion conduit naturellement à la superstition, c'est tout le contraire; car un peuple religieux ne brave aucune censure de l'église; et la religion réprouve formellement, et sous peine d'excommunication, toutes les superstitions, la croyance aux diseurs de bonne aventure, aux rêves, etc., et même toutes les pratiques religieuses qui ne sont pas autorisées par l'église : aussi a-t-on vu, sur la fin du dernier siècle, où la religion avoit perdu presque tout son empire, et malgré les *progrès des sciences ;* on a vu, dis-je, se multiplier de toutes parts les superstitions les plus absurdes, on a vu renaître la baguette divinatoire, et les prodiges des charlatans enthousiasmer une multitude de personnes. Il faut une autre autorité que celle des sciences humaines, toujours sujettes à l'erreur, pour fixer parmi les hommes des opinions sages; un sophiste savant est plus dangereux

qu'un sophiste seulement littérateur, parce qu'il se trouve beaucoup moins de personnes en état de lui répondre et de réfuter ses argumens; d'ailleurs l'ennui, qui fait tomber dans la poussière les ouvrages de littérature, assure à ceux de science le suffrage des lecteurs ignorans ou paresseux : on ne lit point de tels livres, tout au plus on les parcourt; et pour en adopter les résultats les plus dangereux et les plus absurdes, il suffit à la plupart des gens du monde de feuilleter un gros livre de ce genre, et de savoir que l'auteur est géomètre ou physicien.

On appelle *coquerelles*, en terme de blason, la représentation de noisettes dans leurs gousses; elles sont le plus souvent de sinople. Le mot *coquerelle* vient du vieux gaulois *coquerée*, qui a signifié noisettes toutes vertes.

LE COING, LE CORNOUILLER, L'ABRICOTIER.

Le fruit du coignassier a été fort célébré par les poètes antiques; Virgile en a fait mention dans ses églogues. Les anciens l'appeloient *pomme de Cydon.* On regardoit ce fruit comme l'emblême du bonheur, de l'amour et de la fécondité : il étoit dédié à Vénus; le temple de Chypre et celui de Paphos en étoient décorés; on en ornoit les statues des dieux qui présidoient à la couche nuptiale : la nouvelle mariée, avant d'entrer dans le lit nuptial, devoit en manger.

La plupart des commentateurs prétendent que les pommes d'or des Hespérides étoient des oranges. Le savant Gorópius a soutenu, avec plus de vraisemblance, que c'étoient les pommes de coing, si révérées des anciens. Il assure que l'on découvrit jadis à Rome une statue d'Hercule qui tenoit dans sa

main trois pommes de coing, ce qui, dit-il, s'accorde avec la fable qui raconte qu'Hercule déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides. Mais les anciens sculpteurs, qui, en général, négligeoient les détails, ont-ils bien caractérisé ces fruits? étoient-ce bien des coings? et où est cette statue, qui n'est citée nulle part? Enfin, quand elle existeroit, ce ne seroit pas une preuve positive; car ce fruit, étant le symbole de l'amour et de la fécondité, pourroit fort naturellement se trouver dans les mains d'Hercule, sous ces seuls rapports.

Il n'est question du cornouiller que dans la fable, qui raconte la métamorphose de l'infortuné Polydore et celle du javelot de Romulus; ce dard lancé par Romulus sur le mont Palatin, y prit racine, produisit des branches, des feuilles, et devint un cornouiller. Cet arbre est de la famille des chèvre-feuilles, on en distingue de plusieurs

espèces; ses fruits d'un beau rouge sont très-bons à manger; on les appelle cornouilles ou cornioles. L'accroissement du cornouiller est si lent qu'il lui faut quinze années pour prendre dix pieds de hauteur; aussi son bois est très-dur; on en fait des cerceaux, des échalas, etc.

On célébroit à Lacédémone, en l'honneur d'Apollon, des fêtes appelées *cranées*, qui furent instituées, parce que les Grecs, dit Pausanias, avoient encouru la colère d'Apollon, en coupant des cornouillers qui lui étoient consacrés dans un bosquet du mont Ida.

L'abricotier n'est cité dans l'histoire que pour un *rébus*, qui seroit, sans doute, aujourd'hui fort applaudi sur l'un de nos théâtres.

Après la mort de Louis XI, au commencement de la régence de madame deBeaujeu, plusieurs personnes furent disgraciées, entr'autres *Cotier*, premier médecin du feu roi, qui s'applaudissant d'être échappé de cette cour ora-

geuse, fit sculpter sur la porte de sa maison un abricotier, avec cette inscription : *A l'abri, Cotier.*

L'ACAJOU, L'ARECK, LE CALEBASSIER, LE COCOTIER, LE GÉROFLE ROYAL, LE MUSCADIER, LES ÉPICERIES.

L'acajou porte un fruit acide assez bon à manger. Les habitans du Brésil comptent leur âge par les noix d'acajou. Ils en serrent une tous les ans.

L'areck est un arbre des Indes. Les Indiens mâchent continuellement de ses feuilles, comme ils mâchent du *bétel* (1). Ils découpent aussi diverse-

(1) Le bétel est une plante que l'on croit être de la famille des convolvulus, qui croît dans les lieux maritimes aux Indes, et qui s'attache aux arbres, comme le lierre. Les Indiens mâchent continuellement de ces feuilles, qu'ils mêlent avec différens aromates. Ils mettent ce bétel dans des boîtes qu'ils portent sur eux, et en visites, ils offrent du bétel comme nous offrons du tabac. Cet usage fortifie l'estomac, dit-on, mais gâte les dents.

ment ses fruits et ses feuilles, pour exprimer des idées symboliques : une feuille nouée d'une certaine manière, forme une déclaration d'amour, ou bien annonce une rupture, et ils s'en servent encore comme de philtre.

On représente Saint Jacques, fils de Zébédée, tenant une calebasse et un bourdon. Les cannibales creusent les calebasses et les remplissent de maïs ou de petites pierres ; ils croient, lorsqu'ils agitent ce fruit ainsi préparé, qu'ils s'entretiennent avec leur *Toupan*, c'est-à-dire, avec leur dieu. Ils gardent ces calebasses dans leurs cabanes avec un grand soin, et leur rendent chaque jour un culte religieux.

Voici sur le cocotier une fable indienne : « Ixora, divinité des Indiens, avoit pour femme *Paramesceri ;* cette dernière eut un enfant nommé *Ceuxi*, qui naquit subitement de sa sueur, et qui vint au monde tout grand, tout formé, et parfaitement beau. Comme

sa mère le caressoit, Ixora survint tout à coup; et prenant ce nouveau né pour un amant de sa femme, il lui trancha la tête; de cette tête coupée, sortit aussitôt un superbe cocotier. Paramesceri, désespérée de la mort de son fils, expliqua la chose. Ixora, pour réparer sa faute, se hâta de couper la tête d'un éléphant qu'il enta sur le corps de Ceuxi, ce qui le ressuscita ». Voilà pourquoi, dans les pagodes, Ceuxi est représenté avec une tête d'éléphant.

Dans quelques lieux des Indes, les nouveaux mariés tiennent chacun une noix de coco; et au moment où le serment se prononce, les deux époux font l'échange des noix de coco. La plupart des habitans d'Amboine se croient descendus d'un cocotier. Les Chingulais ont une épreuve judiciaire pour connoître le coupable : dans cette épreuve, on emploie les noix de coco avec beaucoup de cérémonies superstitieuses. Ils font aussi des charmes avec ce fruit, ils

croient qu'une noix de coco, enfilée dans un bâton, peut faire découvrir les traces d'un voleur en dirigeant celui qui la tient; croyance fort ridicule, mais qui ne l'est pas plus que celle de la baguette divinatoire.

Les empereurs mogols ont une grande estime pour les noix de coco; ils en font faire des coupes et des tasses garnies d'or et de pierreries : ils pensent que le poison perdroit dans ces vases toutes propriétés malfaisantes.

Le cocotier, arbre si utile, est de la famille des palmiers; il y en a de plusieurs espèces.

Le gérofle est un arbre qui croît aux îles Moluques, et qui produit les clous de gérofle, qu'on emploie dans nos cuisines. Le *gérofle royal* est une espèce particulière; ce clou de gérofle royal, qu'on ne trouve point dans le commerce, est très-rare et très-précieux, il vient aussi des îles Moluques. Les Hollandais disent que les rois et les

grands de ces îles l'estiment jusqu'à la superstition ; ils soutiennent qu'on n'en a découvert jusqu'à présent qu'un seul arbre dans la seule île de Makiar, sous l'équateur ; que le roi fait garder à vue cet arbre par des soldats, de peur que quelqu'autre que lui n'en recueille le fruit. Les habitans du pays prétendent que, lorsque cet arbre est chargé de son fruit, les autres arbres s'inclinent devant lui comme pour lui rendre leurs hommages. Les princes moluques portent sur eux de ces clous de gérofle, ils pensent se préserver de beaucoup d'accidens avec ce talisman parfumé. Il faut chez eux être chef, ou constitué en dignité, pour en porter deux aux oreilles, ou au nez, ou aux lèvres ; de sorte qu'on dit *un chef à deux gérofles*, comme on dit, en Turquie, *un bacha à deux queues*. Le nombre de ces clous marque le degré de distinction ; tous les ans on en offre au fétiche ou dieu du pays, pour se le rendre favorable.

Le muscadier vient de lui-même aux îles Moluques et dans quelques autres îles de l'océan oriental. On le cultive surtout dans la province de Banda; il y a dans cette province une sorte de noix muscade qui ne vaut rien, et que l'on nomme *palatuhir*, c'est-à-dire, *noix de montagne ;* les anciens l'appeloient *azerbe*. Des gens superstitieux la recherchent seulement, pour en préparer des philtres, dans l'idée d'en faire des choses surprenantes.

Autrefois, dans les baptêmes, on donnoit des épiceries au lieu de dragées; dans les festins de noce, la nouvelle épouse en distribuoit à toute l'assemblée. Les universités, dans leurs réjouissances, se conformoient à cet usage. Après la décision d'un procès, on en offroit aux juges ; de-là est venu le nom d'*épice du palais*. Avant que le sucre fût connu en Europe, les épiceries avoient une grande valeur, et faisoient toute la magnificence des festins.

Les épiceries se tirent des écorces, des racines, des graines, des semences, etc. des arbres et plantes.

LE PERSÉA.

Le perséa est un genre à fleur en rose. La beauté de cet arbre, qui est toujours vert, l'odeur aromatique de ses feuilles, leur ressemblance à une langue, et celle de son noyau à un cœur, sont la source des mystères que les Égyptiens y avoient attachés. Ils le consacrèrent à Isis; ils mettoient son fruit sur la tête des idoles, quelquefois entier, et d'autres fois ouvert pour faire paroître l'amande. Cette figure de poire doit toujours le faire discerner du lotos par les antiquaires curieux de défricher les monumens antiques. Tous les anciens parlent de cet arbre, Théophraste, Strabon, Plutarque, Dioscoride, Pline et Galien. Ils disent qu'il a été planté à Memphis par Persée, qui lui donna son nom. Le perséa des mo-

dernes approche beaucoup de celui d'Égypte ; on l'appelle en français, *poirier de la Nouvelle-Espagne*, c'est le *prunifera arbor fructu maximo*, etc. Cet arbre croît dans la Jamaïque.

L'ÉBÈNE, L'ARBRE TOPOO, L'ARBRE AUX NIDS D'OISEAUX, L'ARBRE NOMMÉ HYVOURAHÉ, L'ARBRE NOMMÉ HOLM, BANCAL, CANDOU, CHAMPE, CODDA-PARA, ANGOLAN.

Il y a trois sortes d'ébènes des Indes tant orientales qu'occidentales; la noire, la rouge et la verte; la noire est la plus estimée : la verte est d'un vert noirâtre. Les Indiens en font les statues de leurs dieux et les sceptres de leurs rois. L'ébène rouge nommée aussi *grenadille*, est d'un rouge brun. Pompée est le premier qui ait apporté l'ébène en Italie.

On ne trouve presqu'aucun de nos arbres de l'Europe, ni de nos plantes dans le pays de Siam; il n'y a point

d'oignons, d'ails, de grosses raves, de persil, d'oseille; les roses n'y ont point d'odeur; mais à la place de nos arbres, de nos plantes et de nos fleurs qui sont inconnues aux Siamois, il en est d'autres particulières que nous ne connoissons point. Tel est par exemple leur arbre *topoo;* c'est une espèce de figuier de la grandeur d'un hêtre touffu, qui a l'écorce unie et grise, et les feuilles rondes à longue pointe; il porte un fruit rond, insipide, et qui n'est bon que pour les chauves-souris. Tous les Siamois regardent cet arbre comme sacré et agréable aux dieux, parce qu'un de leur grands personnages prenoit plaisir à s'asseoir dessous; et c'est pour cela qu'ils aiment à le planter auprès des temples, lorsque le terroir et le climat le permettent.

Un autre arbre très-extraordinaire qu'on trouve dans le royaume de Siam, est l'arbre *aux nids d'oiseaux;* il est de la grandeur d'un pommier, son

tronc et ses grosses branches touffues sont pleines d'excroissances raboteuses de différentes grosseurs et figures, et sont chargées de feuilles étroites. A l'extrémité des petites branches pendent plusieurs nids d'oiseaux, faits d'herbes sèches et de quelqu'autre nature, travaillés avec beaucoup d'art et de la forme d'une bourse longue, qui va en s'étrécissant parle haut; l'ouverture des nids est tournée au nord-ouest, de sorte qu'ils sont à couvert du vent du midi et de la pluie. Kœmpfer a conté plus de cinquante de ces nids d'oiseaux sur un seul arbre, et n'en a jamais vu sur aucun autre. Les oiseaux sont d'un brun-jaunâtre, et ressemblent aux serins des Canaries, mais ils n'ont qu'un cri approchant de celui des moineaux.

Il est dit dans l'Encyclopédie qu'il croît au Brésil un gros arbre, appelé *hyvourahé*, qui ne porte du fruit que tous les quinze ans.

Le *Tapé* est une chaîne de monta-

gnes de l'Amérique ; on y trouve un arbre nommé *escopés*. On prétend qu'après le lever du soleil, il en découle une pluie fort abondante, tandis que tous les arbres qui sont autour de lui demeurent fort secs.

Les sectateurs de Zoroastre, les Gaures, quand un enfant est né, lui jettent au visage de l'eau qui a été mise dans l'écorce d'un arbre appelé *holm ;* ils disent de cet arbre que le soleil ne lui fait jamais d'ombre.

Bancal, arbre de l'île d'Amboine. Les habitans prétendent qu'une personne qui tiendroit quelque temps de ses feuilles dans ses mains, perdroit peu à peu la vue.

Le *candou* est un arbre des Indes, dont le bois, dit-on, est si dur qu'il fait feu lorsqu'on en frappe deux morceaux l'un contre l'autre. Bomare dit la même chose d'un autre arbre.

Champe est un arbre des îles Moluques ; ses fleurs sont jaunes et odo-

riférantes : les habitans en font des guirlandes dans les cérémonies nuptiales.

C'est sur les feuilles d'un arbre nommé *codda-para* que les Malabares écrivent leurs livres ; ils font aussi de ces feuilles d'énormes parasols, qui peuvent couvrir vingt personnes.

L'*angolan* est un bel arbre du Malabar, que les peuples de ce pays appellent le *symbole de la royauté*, parce que la disposition de ses fleurs forme des diadèmes sur ses branches.

Jaune d'œuf. On appelle ainsi un arbre des Antilles, dont le fruit de la forme et de la couleur d'un jaune d'œuf lui a fait donner ce nom. Ce fruit est sain, nourrissant et excellent. « C'est » dommage, dit Bomare (sans autre » explication) qu'un tel fruit fasse » tomber la peau de la bouche » ; mais avec l'habitude, dit-on, il ne produit plus cet étrange effet.

Traits généraux d'arbres dont le nom n'est point connu, et des arbres fabuleux.

Jacob, pour varier les couleurs de la toison de ses brebis, mit dans l'auge à boire de celles qui étoient pleines, des écorces d'arbres de diverses nuances. Les brebis, frappées de ces objets, firent des petits dont les toisons étoient bigarrées.

Absalon, troisième fils de David, se révolta contre lui et perdit une bataille gagnée par Joab, général de l'armée de David; il prit la fuite, et en passant sous un arbre, ses cheveux s'accrochèrent aux branches, et il demeura suspendu, son cheval s'étant dérobé sous lui; Joab arriva dans ce moment et le tua.

Abimélech, ayant mis le siége devant la ville de Sichem, monta sur la montagne de Selmon avec tous ses gens, coupa une branche d'arbre avec une

hache, la mit sur son épaule, et en fit faire autant à tous ses soldats; ensuite il fut avec eux mettre le feu à la forteresse, et ils emportèrent la ville d'assaut.

Alexandre le Grand, dans son expédition contre les Nautaques, perdit beaucoup de monde. Le froid excessif coûta la vie à un nombre prodigieux de soldats; ils se mettoient à l'abri de la neige sous des arbres, et bientôt un engourdissement mortel les suffoquoit. « On » lit dans plusieurs mémoires, ajoute » Diodore de Sicile, que les cadavres » de ceux qui s'étoient collés à des » troncs d'arbres, s'y conservèrent long- » temps, non-seulement dans la même » posture, mais encore dans l'attitude » de gens qui, ayant la tête tournée » les uns vers les autres, parloient en- » semble et s'entretenoient réciproque- » ment ».

Les devins avoient dit à Alexandre que le ciel le menaçoit de perdre la vie,

s'il entroit à Babylone. Ce prince fort superstitieux hésita long-temps sur cette prédiction ; enfin, il entra dans cette fameuse ville : ensuite, voulant visiter un grand lac voisin, il passa dans un canal étroit, dont les deux bords étoient chargés d'arbres très-touffus; les branchages s'étendant sur l'eau de part et d'autre, accrochèrent son diadême qui tomba dans l'eau; un des rameurs se jeta à la nage et rapporta le diadême. Cet accident fut regardé comme le présage de la mort du roi, qui arriva peu de jours après.

Dans l'antiquité, à Sparte, les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés tout couverts de branches d'olivier et d'autres arbres.

On voit, dans Pline, que des arbres, ainsi que plusieurs légumes, ont fourni beaucoup de surnoms aux anciens.

Diodore rapporte que les *Hylophages*, comme l'exprime leur nom, vivoient de branches d'arbres ; ils grim-

poient jusqu'au haut des arbres, pour y manger les rameaux naissans; ils sautoient d'un arbre à un autre, comme des écureuils, et savoient se tenir sur les branches qui paroissoient les plus foibles.

Hérodote prétend qu'il y avoit, en Scythie, un peuple qui naissoit et restoit toujours chauve, et qui ne se nourrissoit que du fruit d'un arbre nommé *pontique*.

L'Histoire des Indes rapporte le trait suivant : Une femme, pressée d'accoucher, se retira dans le creux d'un arbre, et y laissa son enfant. Oghuz-kan passant dans ce lieu avec son armée, trouva l'enfant, le prit, l'adopta et le nomma *Cabigiak*, nom qui signifie *écorce d'arbre*. Cabigiak eut une postérité nombreuse, qui s'étendit jusqu'au nord de la mer Caspienne; il s'en fit un peuple qu'on connoît encore aujourd'hui sous le nom de *Descht-Kitchak*.

On lit dans l'Histoire de France, que

Théodebert, fils de Thierry, poursuivoit à la chasse un taureau sauvage; que le taureau, en fuyant, rompit une grosse branche, qui vint frapper rudement Théodebert à la tête, et que le prince mourut des suites de ce coup.

Plusieurs mémoires du 17e siècle, entr'autres ceux de Bassompierre, nous apprennent que l'année de la mort de Henri IV, le mai planté devant le Louvre tomba tout à coup, *ce qui fut regardé comme un funeste présage.*

Louis XIV, blâmant un soir une grande allée de vieux arbres, ne les vit plus le lendemain à son réveil. Une autre fois, à Fontainebleau, il se plaignit qu'un bois qu'il désigna, nuisoit à la vue de son appartement; le duc d'Antin fit scier tous les arbres près de la racine, on attacha des cordes au pied de chaque arbre, et plus de douze cents hommes se tinrent prêts à les abattre au moindre signal. Le roi, se promenant de ce même côté, répéta que

ce bois lui déplaisoit. Alors le duc d'Antin donna un coup de sifflet, et l'on vit à l'instant tomber la forêt. La duchesse de Bourgogne, témoin de ce prodige, s'écria en riant : « Ah ! bon Dieu, si le roi avoit désiré nos têtes, M. d'Antin les feroit tomber de même ».

On voit auprès de Berlin un *arbre historique*, aussi intéressant que curieux. Il est chargé de vers, d'inscriptions et de noms français, tracés par les premiers réfugiés, qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, reçurent l'hospitalité dans le Brandebourg. Ces caractères, prodigieusement grossis par le temps, couvrent entièrement le tronc de cet arbre antique, et la mélancolie touchante qui règne dans presque toutes les inscriptions prouve assez que toutes les consolations d'une noble hospitalité ne peuvent faire oublier la patrie. Depuis, de nouveaux fugitifs, reçus avec la même générosité, ont souvent pris pour but de leurs pro-

menades champêtres ce monument vénérable d'une douloureuse émigration, et plus d'une fois leurs pleurs ont coulé sous son ombrage.

On montre, près de Hambourg, un arbre célèbre, dont l'écorce est chargée aussi de noms et d'inscriptions, parce que le poète Hagedorn alloit, dit-on, y méditer et composer. On l'appelle l'*arbre d'Hagedorn*. On trouve aussi, près de Copenhague, l'*arbre de Klopstock*, ainsi nommé, parce qu'un jour il s'endormit sous son ombrage. Nous avons à Montmorency l'*arbre de J.-J. Rousseau*.

Les rabbins, très-féconds en fables d'un genre singulier, content qu'un jeune homme fit une prière sous un arbre, et qu'aussitôt tous les arbres voisins se mirent à chanter des psaumes.

Les anciens Gaulois faisoient des offrandes aux *déesses mères* qui présidoient aux fruits et aux biens de la terre; ils couvroient d'herbes ces of-

frandes, sur lesquelles ils prononçoient des paroles mystérieuses, ensuite ils les cachoient dans les troncs d'un arbre, et croyoient par-là garantir leurs troupeaux de la contagion.

Les anciens habitans du Nord sacrifioient des victimes humaines, qu'ils suspendoient ensuite dans une forêt. Près le temple d'Upsal, il y avoit un *bois sacré* de cette espèce; ce bois, nommé *bois d'Odin*, étoit rempli des cadavres des malheureuses victimes de cet horrible culte; ensuite, au bout d'un certain temps, on enlevoit tous ces corps pour les brûler en l'honneur de *Thor* ou du Soleil. Et voilà les coutumes et la religion que le christianisme a détruites!....

Les bois sacrés étoient fort multipliés chez les anciens; il y en avoit auprès de tous les temples. Cette superstition s'est conservée long-temps après la chute du paganisme.

Léonard Rubenus, Allemand, qui se

fit moine en 1596, ayant reçu ordre de ses supérieurs d'aller à Dorpat, ville de Livonie, trouva sur son chemin les bois sacrés des Esthoniens. Il y avoit un superbe pin, chargé de trophées; on lui dit que les habitans du pays adoroient cet arbre, que les femmes nouvellement accouchées y apportoient des offrandes, et que les hommes l'arrosoient de bière. Rubenus voulut abattre l'arbre, les Esthoniens lui dirent que s'il avoit seulement la hardiesse de passer dessous, lui et son cheval seroient enlevés dans les airs; cependant on parvint sans violence à leur ôter cette superstition. *Dict. de Bayle.* Virgile dit que de son temps on ne laissoit point entrer des chevaux dans le bois sacré d'Egérie, parce que c'étoit dans ce bois que les chevaux d'Hippolyte prirent l'effroi, qui fit périr ce jeune prince.

Uzza étoit le nom d'une idole adorée par les Arabes, avant que ces peuples eussent embrassé la religion de Maho-

met. Ce faux prophète, après s'être rendu maître de la Mecque, détruisit l'idole Uzza, qui n'étoit qu'un tronc d'arbre, et fit égorger ses prêtresses.

Christophe III, roi de Danemarck, reçut injustement un surnom injurieux. Il fut surnommé en 1450 *Berka-Kanung*, ce qui signifie *roi d'écorce*, parce que, sous son règne, il y eut une telle disette, que les paysans furent obligés de mêler de l'écorce d'arbre dans la farine : mais ce ne fut pas la faute de ce roi, il ne contribua en rien à cette calamité.

On lit dans l'Enfer du Dante, que les suicides qui ont dédaigné la nature de l'homme, sont rabaissés au-dessous de celle de la brute, et que, condamnés à la plus déplorable végétation, ils sont transformés en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable aride et brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des lambeaux.

On montroit, il y a quelques années,

auprès d'Orléans, un arbre antique, appelé l'*arbre des Fées*, autour duquel jadis, suivant le peuple, les fées dansoient en rond au clair de la lune.

Les Virginiens sauvages font subir une espèce de noviciat aux jeunes gens qu'ils destinent à l'état de leurs prêtres; on les fait mettre sous un arbre; des hommes armés de boucliers forment une barrière autour d'eux; d'autres hommes cherchent à lancer des baguettes contre les jeunes gens; on les garantit avec les boucliers, ensuite on abat l'arbre, on fait un feu avec le tronc, et l'on forme des guirlandes et des couronnes pour les jeunes gens.

Les Caraïbes, pour faire la guerre, se couvrent de branches et de feuilles de la tête aux pieds, et se font un masque avec une feuille de balisier, qu'ils percent à l'endroit des yeux; en cet état, ils se mettent à côté d'un arbre, et attendent leur ennemi au passage, pour lui fendre la tête d'un coup de massue,

ou lui tirer une flèche quand il est passé. Suivant les Péruviens, les premiers habitans de la terre furent métamorphosés en arbres et en grenouilles par le soleil.

Le *Zend-Avesta* est le nom commun sous lequel on comprend tous les ouvrages attribués à Zoroastre. Dans cet ouvrage il est dit que l'arbre *hom* est planté au milieu de l'Euphrate, et qu'un génie préside à cet arbre. Zoroastre eut un rêve, dans lequel il vit sortir un arbre de terre et pousser quatre branches, une d'or, une d'argent, une d'airain, une de fer, et ces branches s'entrelacèrent.

D'après les fables indiennes, *Wyse* fut un des premiers hommes qui peuplèrent la terre. Il aimoit en vain une belle femme, nommée *Jejunogundah:* un jour, accablé de douleur, il s'assit au pied d'un arbre et fit une plainte touchante; l'arbre tressaillit, et il en sortit une voix qui lui promit Jeju-

nogundah. Les bramines disent que l'arbre nommé *ravasitou* est le plus saint de tous les arbres ; c'est avec le bois *ravasitou* qu'ils allument le feu *homan*, leur feu sacré.

Voici une histoire des bramines : Vicramaarca fut un roi aimé et respecté ; mais, un jour, réfléchissant sur la brièveté de la vie, il s'attrista, et son frère Betty lui donna ce conseil : « Il y a, lui dit-il, au milieu du monde, l'arbre *oudetaba*, c'est-à-dire, *arbre du soleil*, qui sort de terre au lever du soleil, et qui croissant à mesure que le soleil s'est élevé, le touche de sa cime lorsqu'il est au midi ; ensuite il décroît avec le jour et se cache dans la terre, lorsque le soleil ne paroît plus. Mettez-vous sur cet arbre au point du jour ; l'arbre s'élevant, vous portera jusqu'au soleil, à qui vous demanderez une vie plus longue que celle des autres hommes ». Le roi suivit ce conseil, et obtint du soleil une vie de deux mille ans,

accompagnée de la force et de la santé.

Voici encore une fable des Indiens : « Une belle femme, nommée *Draupadé*, étoit mariée à cinq frères, tous rois de Maduré ; l'un de ces princes tira un jour une flèche sur un arbre et en fit tomber un fruit admirable : l'arbre appartenoit à un célèbre pénitent ; et il avoit cette propriété, que chaque mois il portoit un fruit si nourrissant, et qui donnoit tant de force, que, pendant ce mois, celui qui le mangeoit n'avoit nul besoin de prendre d'autres alimens : les cinq frères et Draupadé, craignant la malédiction du pénitent, prièrent Wichnou de les secourir ; le dieu leur conseilla de confesser tout haut en expiation tous leurs péchés. Il ajouta que l'arbre avoit six coudées de haut, et qu'à chaque confession le fruit s'élèveroit d'une coudée, et qu'ainsi, après la dernière et sixième confession, le fruit seroit rejoint à l'arbre comme auparavant. Les cinq frères firent l'aveu

de toutes leurs fautes avec une extrême candeur; aussi le fruit s'éleva de cinq coudées. Draupadé devoit faire la sixième confession ; mais elle cacha quelque chose, et le fruit ne s'éleva que d'une demi-coudée : les cinq frères la prièrent, avec tant d'instances, de ne rien dissimuler, qu'enfin elle dit tout, et le fruit se rattacha à la branche ».

Il étoit bien dangereux, dans cette mythologie, d'attaquer les arbres des pénitens. Chonrpanaguey étoit sœur du géant Ravaner; son fils entra un jour dans le jardin d'un pénitent, et y gâta quelques arbres; le solitaire aussitôt le métamorphosa en arbre; mais par la suite Wichnou, en coupant une branche de cet arbre, rendit au jeune homme sa première forme. La belle Kehaumi, l'une des femmes de Wichnou, naquit d'un fruit dont l'odeur délicieuse se répandoit à douze lieues à la ronde. Les musulmans disent que lorsque Mahomet, dans son enfance, s'asseyoit sous

des arbres, ces arbres se couvroient d'un nouveau feuillage.

Les Indiens de Visapour célèbrent cette fête rustique : dans le temps des semailles, on ôte toutes les branches d'un gros arbre, excepté celles du sommet, ensuite on le déracine et on le porte à l'entrée d'une pagode ; là, on l'arrose d'eau du Gange ou d'urine de vache, qui est aussi sacrée ; on plante l'arbre devant cette pagode, on l'orne de banderoles et de pavillons, on attache à son tronc des bouchons de paille auxquels on met le feu ; tout cela est accompagné d'offrandes, de riz et de fleurs.

Voici comme on s'y prend aux îles Moluques pour savoir si la guerre sera heureuse : on donne un grand coup de hache à un arbre, et on laisse la hache dans l'ouverture qu'elle y a faite. Si elle s'y remue d'elle-même, c'est bon signe ; si elle reste immobile, il ne faut pas entreprendre la guerre.

Les Tunquinois révèrent les plantes, et même adorent une pièce de bois dont voici l'histoire : « Les flots de la mer jetèrent sur le rivage une pièce de bois qui devint un objet d'adoration pour des pêcheurs, qui crurent que cette nouvelle divinité avoit favorisé leur pêche ; ils publièrent ce prodige dont tous les Tunquinois furent émerveillés ; la pièce de bois fut déifiée, on lui éleva des statues, des temples, et on lui fit même une généalogie ; on prétendit que c'étoit la fille de l'empereur de la Chine qui s'étoit jetée à la mer pour aller porter ses bénédictions au Tunquin, et qui, pour y arriver plus commodément, avoit eu la précaution de se métamorphoser en bûche ».

Pour les Siamois, le précepte de ne pas tuer s'étend même aux plantes, car ils croient que tout végétal a une âme. Casser une branche d'arbre, c'est pour eux offenser l'âme de l'arbre ; mais quand une fois un végétal est mu-

tilé, ils pensent que l'âme en est délogée, et ils le coupent ou le mangent sans scrupule. *Extrait de l'Histoire des Cérémonies religieuses.*

Plusieurs Indiens, par un motif religieux, font leur demeure dans des arbres.

L'Edda parle d'une géante sorcière qui habitoit dans une forêt dont tous les arbres étoient de fer.

Le Valhalla, leur paradis, renferme un arbre merveilleux, nommé *lerado ;* une chèvre qui se nourrit de ses feuilles, produit une liqueur délicieuse, destinée aux dieux et aux héros.

Il y avoit autrefois en Roussillon (avant la révolution) une coutume intéressante et romanesque, dont voici le détail : « Un amant villageois plantoit à la porte de sa maîtresse, dans la nuit du 1er mai, un grand arbre surmonté d'une couronne, à laquelle étoient suspendus un sabre et un cordon de cordelier ; ces trois ornemens

étoient symboliques : la couronne demandoit le prix de l'amour, le cordon et le sabre signifioient que l'amant se feroit moine ou soldat, si la maîtresse ne vouloit pas l'épouser ».

On lit dans les mémoires du comte de Maurepas, qu'un duc de Bourbon s'imagina qu'il étoit devenu plante, et que se tenant ferme et debout dans son jardin, il exigeoit qu'on vînt l'arroser tous les matins : il étoit d'ailleurs fort raisonnable.

En Espagne, dans la province de Biscaye, se trouve l'antique et fameux arbre *guernico* (ainsi nommé d'un village voisin), au pied duquel les anciens rois de Castille s'asseyoient pour recevoir l'hommage des fiers Biscayens, et pour jurer de maintenir leurs priviléges. Isabelle est la dernière souveraine qui se soit soumise à cette formalité; mais encore aujourd'hui les juges, pour cause de rebellion, siégent sous ce même arbre.

Isabelle, reine de Hongrie, princesse intéressante, forcée de fuir à pied et succombant à la fatigue, tomba aux pieds d'un arbre; elle écrivit ces mots sur le tronc : *Sic fata volunt.* Isabella regina.

Sainte Sophronie, de Tarente, se retira dans un désert; quelques jours avant sa mort, elle écrivit les actes de sa vie sur l'écorce d'un arbre. Après sa mort, des oiseaux vinrent apporter sur son corps, dans leur bec, des rameaux d'olivier et des fleurs.

On a vu près du Rhin, à Rheinau, en Turgowie, ces jolis vers de M. Frossard, tracés sur l'écorce d'un arbre :

Pourquoi précipiter tes flots tumultueux ?
Roule plus lentement ton eau pure et limpide.
O Rhin ! tu ne verras dans ta course rapide,
Ni des hommes meilleurs, ni des bords plus heureux.

Le marquis de Chastelux, dans son Voyage d'Amérique, cite cet emblême : « Un castor travaillant avec ses dents à abattre un gros arbre, et ce mot *perseverando* ».

Le pétalisme chez les anciens étoit une sorte d'exil, pour lequel, au lieu de donner son suffrage sur une coquille comme dans l'ostracisme, on le donnoit sur une feuille d'arbre. La Sibylle de Cumes rendoit ses oracles sur des feuilles de végétaux.

Il se trouve quelquefois dans l'intérieur du bois des figures singulières. On lit dans les Éphémérides des Curieux de la Nature, année 1783, qu'à Orléans, on trouva dans une bûche des os de mort disposés en sautoir et recouverts de cinquante couches. Les Transactions philosophiques de Londres font mention d'un tronçon de bois qui renfermoit une inscription portugaise d'une date très-antique. On voit au Cabinet d'Histoire naturelle de Paris, un tronçon d'arbre, rapporté d'Amérique, contenant des bois de cerf. J'ai parlé ailleurs des pierres formées dans les arbres.

LES ARBUSTES.

LA VIGNE.

Le premier homme qui planta la vigne et qui enseigna l'art de faire du vin, fut Noé. Naboth, de Jezrahel, avoit dans Jezrahel même une vigne près du palais d'Achab, roi de Samarie. Achab eut envie de l'acquérir, et Naboth refusa de la vendre, en disant : *Dieu me garde de vendre l'héritage de mes pères!* Achab avoit offert en échange une *meilleure vigne.* La réponse de Naboth est remarquable, en ce qu'elle prouve, non le désir de faire un bon marché, mais l'attachement au bien transmis par ses pères. On pensoit ainsi quand le luxe et la frivolité qu'il entraîne n'avoient pas affoibli tous les sentimens naturels, et quand on révéroit la mémoire de ses aïeux. Naboth auroit cru faire une mauvaise action en cédant sa vigne, *Dieu me garde de*

la donner! dit-il. Trait précieux qui peint des mœurs si regrettables (1): Jezabel, épouse d'Achab, fit accuser faussement Naboth, qui fut lapidé. Alors Achab s'empara de la vigne ; mais il y trouva le prophète Élie, qui, par ordre du Seigneur, lui dit : *Dans ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang .... Les chiens mangeront Jezabel dans le champ de Jezrahel.* Liv. 4 des rois, ch. 3.

Samson, fils de Manué et d'Elima, et si célèbre par sa force surnaturelle, voulant se venger des Philistins, auxquels il faisoit la guerre, et qui venoient de commettre d'horribles excès, prit trois cents renards, qu'il lia

(1) Ces mœurs existoient dans le beau siècle de Louis XIV. Madame de Sévigné conte comme une chose fort simple que des héritiers refusèrent de vendre très-avantageusement l'hôtel Bellièvre, parce que c'étoit la maison paternelle.

deux à deux, attachant à chacun un flambeau à la queue, ensuite il les lâcha au milieu des blés déjà mûrs des Philistins ; les blés étant consumés, le feu passa dans les vignes : il en fut de même de tout ce qui étoit dans la campagne. Ainsi Samson dévasta tous les champs de l'ennemi, du moins sans combats et sans effusion de sang.

Cette action ne seroit de nos jours qu'un usage rigoureux du droit cruel de la guerre, mais elle étoit alors contraire aux lois bienfaisantes données par l'Éternel. L'ancienne loi prescrivoit la plus grande humanité pour les agriculteurs ; on ne pouvoit, dans aucun cas, saisir leurs outils de labourage : ce respect s'étendoit jusqu'aux productions de la terre, et la loi, loin d'autoriser alors à couper les arbres et à dévaster les champs des ennemis, le défendoit formellement.

Nous louons la simplicité des mœurs patriarchales ; nous semblons croire que

ces mœurs si touchantes tenoient à l'enfance des sociétés : c'est une grande erreur, car les peuples de ces mêmes temps, plongés dans l'idolâtrie, n'avoient aucune de ces vertus (1). Les Hébreux formoient une nation inquiète, turbulente, belliqueuse, portée à la férocité, et leurs lois étoient remplies de douceur, de générosité; elles ne respiroient que la paix et l'humanité : c'est qu'une main divine les avoit tracées, ces lois admirables. Pour concourir à démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, la vérité de la religion aux esprits capables de quelques réflexions, il falloit que Noé, Abraham, Jacob, auxquels la divinité daigna se communiquer, il falloit que

(1) Les mœurs patriarchales sont parfaites, tandis que la férocité la plus révoltante souille les mœurs décrites par Homère, et néanmoins Homère est postérieur à Abraham d'environ neuf cents ans.

ces chefs du peuple hébreu offrissent le modèle de la perfection à laquelle l'humanité peut atteindre : c'est ce que firent ces patriarches ; il falloit que le peuple, qui devoit immoler le Sauveur des hommes, fût ingrat, inconstant et cruel ; il falloit enfin que les lois de ce peuple, données par Dieu même, fussent, par leur profonde sagesse, uniques sur la terre : ces lois étoient en opposition avec le caractère et le génie de la nation, preuve évidente qu'une autorité surnaturelle a pu seule obliger ce peuple à les adopter.

Voici encore, sur la vigne, quelques traits puisés dans l'Ancien Testament. C'est dans le chap. 15 d'Ezéchiel que le Seigneur dit qu'on ne peut comparer le bois de la vigne à celui des autres arbres des forêts, et qu'il n'est bon qu'à brûler, et qu'ainsi seront traités les habitans de Jérusalem, à cause de leurs iniquités. Dans Jérémie, chap. 8, en parlant du peuple juif, Dieu dit

encore : « Je les rassemblerai tous.....
» Les vignes n'auront point de raisins,
» ni les figuiers de figues ; les feuilles
» même tomberont des arbres, et tout
» ce que je leur avois donné leur échap-
» pera des mains ».

Dans le chap. 17 d'Ezéchiel, sous la parabole de deux aigles, et d'une vigne qui croît et pousse, et ne produit rien, le prophète représente l'enlèvement de Joakim en Babylone, l'établissement de Sédécias en sa place, etc. Isaac, en bénissant son fils Jacob, lui souhaite les véritables richesses, d'abondantes moissons et d'heureuses vendanges.

Dans l'Evangile, on trouve, chap. 20, cette parabole de J. C. aux pharisiens hypocrites : « Le père qui a deux fils, dit à l'un d'aller travailler à sa vigne; il répond qu'il ne le veut pas, et il y va. L'autre fils, recevant le même ordre, répond qu'il le veut bien, et n'y va pas : J. C. demande lequel des deux a obéi ».

Même chapitre, parabole du maître qui plante une vigne, et y envoie ses serviteurs, que les vignerons battent et tuent; il y envoie son propre fils, qui est tué aussi.

On rapporte ce trait de sobriété des pères du désert. L'un d'eux reçut en présent une superbe grappe de raisin; il l'envoie à l'anachorète le plus près de lui. Celui-ci fit la même chose, et successivement tous les saints cénobites; de sorte que la grappe de raisin, après avoir ainsi fait le tour du désert, revint à celui qui le premier l'avoit reçue.

Accius Navius fut un devin fameux; ayant perdu une pièce de son troupeau, il promit à Mercure de lui offrir la plus belle grappe de sa vigne. Il retrouva ce qu'il cherchoit, et ensuite, au moyen de quelques conjurations, il découvrit une grappe de raisin d'une beauté merveilleuse, qu'il consacra à Mercure. Ce fut le récit de cette aventure qui donna à Tarquin le désir de

mettre à l'épreuve son talent de divination.

Lorsque Trajan eut pris le dessein d'aller combattre les Parthes, il fit consulter l'oracle d'Héliopolis, auquel on ne pouvoit envoyer qu'un billet cacheté. Trajan demandoit au dieu, dans son billet, s'il reviendroit à Rome après avoir terminé la guerre qu'il alloit entreprendre. Le dieu, pour réponse, fit porter à Trajan des branches rompues de vigne, d'une offrande suspendue dans son temple. Par la suite, on interpréta ainsi cette réponse : Trajan mourut, on reporta ses os à Rome, *qui avoient* (dit-on) *été représentés par la vigne rompue*.

La vigne la plus célèbre de la fable fut celle d'OEnée, roi d'Arcadie, auquel son esclave prédit qu'il ne boiroit plus du vin de sa vigne; il se fit apporter une coupe pleine de vin, et l'esclave lui dit qu'il y avoit encore loin de la coupe à sa bouche. Dans ce moment,

on vint l'avertir que le sanglier de Calydon étoit dans sa vigne; il jeta sa coupe sans avoir bu, courut dans sa vigne, et y fut tué par le sanglier. La fable parle encore des belles vignes de Sylée. Ce tyran arrêtoit tous les étrangers et tous les paysans pour les faire travailler à ses vignes; mais Hercule, d'un coup de bèche, tua Sylée.

On ne faisoit aux furies que des libations d'eau; c'est pourquoi Sophocle les appelle les *sobres déesses*. Achéloüs, roi d'Étolie, fut noyé dans le Thoas, fleuve auquel il donna son nom. On attribue à ce prince l'usage de mêler l'eau avec le vin. *Le cep est sans soutien*, étoit chez les Grecs un proverbe qui se disoit de ceux qui avoient perdu l'espérance.

On faisoit, en l'honneur de Bacchus et de Junon, des couronnes de vignes et de raisins.

Homère, en parlant des jardins d'Alcinoüs, dit que les arbres y sont char-

gés de fruits, et que la vigne y porte des raisins en toute saison.

Pline pensoit que les libations de lait, instituées par Romulus, et la défense faite par Numa de verser du vin sur le bûcher des morts, prouvoient que les vignes étoient alors fort rares en Italie.

Oinomancie étoit une divination, par le moyen du vin. Virgile en parle dans l'Énéide.

Astyage, père de Mandane, rêva que du sein de sa fille sortoit une vigne qui couvroit toute l'Asie. Ce fut d'après ce rêve qu'il voulut faire mourir Cyrus.

Le scélérat qui assassina Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, fut pris au moment même, parce qu'en fuyant, ses pieds s'embarrassèrent dans des branchages de vigne, qui le retinrent comme enchaîné.

Dans la guerre de Spartacus, les gladiateurs furent assiégés sur le mont Vésuve, dont on ne pouvoit se sauver que par un sentier fort étroit et très-diffi

cile, gardé par les Romains ; tout le reste n'étoit que des rochers escarpés et inaccessibles, d'où sortoient une grande quantité de ceps de vignes sauvages. Les gladiateurs coupèrent les sarmens les plus forts de cette vigne ; ils en firent des échelles très-solides et si longues, que de la cime des rochers, elles touchoient au bas de la plaine. Ils se sauvèrent tous par ce moyen.

Diodore de Sicile assure que dans l'Hircanie, chaque cep de vigne fournissoit une forte mesure de vin. Suivant les anciens, on doit à l'âne le secret de tailler la vigne ; c'est lui, dit-on, qui le premier s'étant avisé de ronger l'extrémité des ceps, fit observer aux Nau-pliens, peuple d'Asie, que les bourgeons ainsi retranchés se multiplieroient avec plus d'abondance.

Les Grecs ne faisoient point comme nous leurs vendanges ; on portoit à la maison tous les raisins qu'on avoit coupés pendant dix jours, on les exposoit

au soleil et à la fraîcheur de la nuit; après cela, on les gardoit à l'ombre durant cinq jours; au sixième on les fouloit et on les mettoit dans des vaisseaux.

Pline dit qu'il y a des raisins qui portent trois fois l'année. On voit dans Xénophon que les soldats carthaginois ne buvoient jamais de vin, ainsi que leurs magistrats, pendant l'exercice de leurs charges.

De nos jours on célèbre encore les vendanges, dans plusieurs pays, par des réjouissances et des fêtes : à Rudesheim, près de Bingen, sur le Rhin, deux jeunes filles, suivies de musiciens, apportent dans la maison du possesseur d'une grande vigne, la première grappe de raisin; on pose cette grappe sur une table ornée de guirlandes de fleurs, on danse autour, ensuite on place la grappe sur un tronc de pampres fait exprès.

On prétend que c'est au bon roi Réné

que nous devons les raisins muscats (1).

L'histoire ottomane parle d'une sultane, nommée *Abbaba*, qui s'étrangla en avalant un grain de raisin.

Je ne connois, sur la vigne, qu'une devise assez mauvaise, qui se trouve dans les entretiens d'Ariste et d'Eugène, du père Bouhours, la voici : « Pour corps une vigne chargée de raisins, et pour âme ces mots : *Les fruits après les larmes* ».

Un cardinal, qui portoit une vigne dans ses armes, devoit sa fortune à un prince auquel il avoit montré de l'ingratitude ; on afficha sur un placard ces mots : *Plantavi vineam, et fecit labruscas.* « J'ai planté la vigne, elle n'a produit qu'un raisin sauvage ». Le cardinal promit une récompense à celui qui découvriroit l'auteur de cette satire. Le lendemain on trouva affiché au même endroit : *Isaïe, chapitre 40.*

---

(1) C'est ce roi qui ôtoit un impôt, lorsqu'un certain vent souffloit sur la Provence.

C'est au célèbre Titien que l'art de la peinture doit le principe caché sous l'emblême de la grappe de raisin. Ce savant peintre, en réfléchissant sur l'accord du clair-obscur et de la couleur, avoit observé cette harmonie, et remarqué que la dégradation des couleurs et les différens effets de la lumière et de l'ombre produisent, dans un petit espace, à l'égard des grains qui composent une grappe de raisin, ce qu'ils produisent dans un plus vaste champ sur les corps qui sont offerts continuellement à nos yeux; il se servoit de cet objet de comparaison pour développer ses idées, et pour rendre plus frappantes les instructions qu'il donnoit à ses élèves. On a cru longtemps que l'on trouvoit quelquefois sur les grappes du raisin de Tokai, de petits globules légers d'or; on a reconnu que c'est l'enveloppe brillante d'un ver.

Le Scythe Anacharsis disoit que la

vigne porte trois fruits : la *volupté*, l'*ivresse* et le *repentir*.

Quelques médailles antiques représentent, à côté de la célèbre *hache de Ténédos*, une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raisin (1).

Domitien, l'an 92 de J. C., fit, dans la Gaule, arracher toutes les vignes pour semer du blé : cette privation dura près de deux siècles. Charles IX, en 1566, proscrivit aussi, non toutes les vignes, mais une très-grande partie ; on n'a commencé à faire du vin blanc, avec du raisin noir, qu'au 12e siècle.

Les vins de Bourgogne et de Champagne causèrent de grandes querelles ;

(1) La hache de Ténédos passa en proverbe, pour exprimer une extrême sévérité, parce que Ténès ordonna qu'il y eût toujours derrière le juge de l'île un homme tenant une hache à deux tranchans, afin de couper, sur-le-champ, la tête au coupable convaincu. Telle est l'origine du mot de Cicéron : *la hache de Ténédos*, pour désigner un jugement rigoureux.

on soutint des thèses publiques pour et contre, avec la plus violente animosité. Il est bien remarquable que ce soit au temps de la moisson, et non à celui des vendanges, qu'on ait placé l'interruption du travail accordé par la loi dans tous les emplois publics. C'est à cette époque seule que les universités, les colléges, les cours de judicature ont fixé leurs vacances. Il n'est pas permis au magistrat d'interrompre ses fonctions pour aller moissonner ses blés, dont le produit est de première nécessité, et il les suspend pour aller préparer une boisson dangereuse, dont l'usage modéré peut être salutaire, mais dont l'excès est pernicieux, et dont on pourroit se passer.

Pline dit avoir vu un arbre qui portoit à la fois du raisin, des noix, des figues, des pêches des pommes et des poires (1).

---

(1) On dit qu'un jardinier d'Orléans pré-

Bomare parle d'une grappe de raisin qui offroit trois espèces de grains différens, et tous très-mûrs; il y avoit des grains tout noirs, d'autres tout blancs, et d'autres noirs et blancs. Bomare a vu cette grappe à Chantilly, formée ainsi sans artifice et au plein soleil.

Le meilleur raisin d'espalier est celui de Fontainebleau. Les vignerons de ce pays assurent qu'il faut, pour que cette espèce de raisin soit excellente, que le pied de la vigne soit au nord et à l'ombre, et les raisins au midi; et voici ce qu'ils font dans leurs jardins : ils élèvent un mur du côté de l'ombre, ils plantent la vigne de ce côté, ils font, à un ou deux pieds de hauteur, un trou

---

senta à Louis XIV un oranger, auquel il avoit fait porter quarante sortes de fruits différens. On voit, auprès de Berlin, un rosier portant toutes sortes de roses. On prétend, en Allemagne, que par la greffe on fait naître des roses sur un pommier.

dans le mur, une espèce de petite fenêtre, dans laquelle ils passent la vigne, de sorte que l'espalier se forme et s'étend au soleil de l'autre côté du mur; de ce côté, on ne voit point de racines à la vigne, ce qui produit un coup-d'œil très-singulier.

Les Chinois excellent dans la pyrotechnie; ils ont l'art de représenter dans leurs feux d'artifices toutes sortes d'objets avec les couleurs naturelles. Si c'est, par exemple, une treille, les grappes sont rouges, les feuilles vertes et le bois blanchâtre, etc.

LE GENÉVRIER, LE PALIURE OU ÉPINE DE CHRIST, LE BUISSON ARDENT ET L'AUBÉPINE.

Le prophète Élie, pour fuir la persécution d'Achab, roi d'Israël, alla se réfugier sur la montagne d'Horeb; ce fut dans ce voyage qu'un ange lui apporta de la nourriture pendant qu'il dormoit au pied d'un genévrier.

Paliure ou *épine de christ*, en anglais, *the christ horn*, est un arbrisseau des provinces méridionales de France ; on l'appelle *épine de christ*, parce qu'on a cru que la couronne d'épines que les Juifs mirent sur la tête du Sauveur étoit faite de cet arbrisseau. On appelle encore cet arbuste *porte-chapeau* ou *argalou* des Provençaux ; en latin, *rhamnus folio subrotundo, fructu compresso.*

Le buisson ardent, en latin, *mespilus pyracantha.* Cet arbuste épineux porte des fleurs rosacées d'une jaune rougeâtre ; ses fruits ressemblent à ceux de l'aubépine, mais ils sont d'un beau rouge éclatant. Ce bel arbrisseau croît naturellement en Provence et en Italie. La conformité de nom a fait croire que c'étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse, et que c'est pour cette raison que ses feuilles ont le privilége de rester toujours vertes, et que ses fruits ne se détachent point durant tout l'hiver ;

car, en effet, le fruit demeure perpétuellement attaché à l'arbre.

Diodore de Sicile dit que les Troglodytes avoient une manière singulière d'enterrer leurs morts; elle étoit en effet fort étrange. Voici la description qu'en fait cet historien : Ils prennent le cadavre, lui passent la tête entre les jambes et le lient dans cette posture avec des branches d'aubépine; ensuite ils lui jettent des pierres, *en riant*, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement couvert.

Dans les mariages des anciens Grecs, on portoit des branches fleuries d'aubépine; il falloit en outre que les flambeaux qui devoient éclairer les nouveaux époux, lorsqu'ils entroient dans la chambre nuptiale, fussent faits de bois d'aubépine.

On prétend que le lendemain de l'horrible massacre de la St-Barthélemi, on vit une aubépine fleurie au cimetière des Saints-Innocens : ce qui fut diversement interprété par les deux partis.

Une des idées superstitieuses communes parmi les paysans, c'est de croire que cet arbuste gémit la nuit du Vendredi-Saint. On prétend que l'odeur si agréable de l'aubépine fait corrompre le poisson.

LE NEZ COUPÉ OU LE FAUX PISTACHIER, OU BOIS DE SAINT-EDEM.

On appelle cet arbuste *nez coupé*, parce que le noyau qui renferme la semence ressemble à un bout de nez qu'on auroit coupé.

On raconte que Saint Edem avoit, en voyageant, un bâton du bois de cet arbrisseau; qu'un jour il le piqua en terre et qu'il y prit racine. C'est d'après cette tradition qu'en Bourgogne, on a donné à cet arbuste le nom de *Saint-Edem*.

LE SASSAFRAS.

On dit que c'est l'odeur du sassafras qui fit penser à Christophe Colomb que

l'on étoit près des terres : ainsi cet arbuste a contribué à la découverte de l'Amérique. On lit dans les lettres intéressantes d'un *Cultivateur américain* le trait suivant, que je copierai fidèlement ; c'est l'auteur qui parle :

« Étant un jour dans le bois de ma
» plantation avec ma fille Fanny, j'a-
» perçus un petit sassafras, de trois
» pouces de circonférence et de huit
» pieds de haut ; il étoit jeune, frais et
» vigoureux ; une foible vigne s'étoit
» entrelacée autour de sa tige, et com-
» mençoit déjà à mêler ses branches
» avec celles du sassafras... J'ordonnai
» à un nègre d'aller chercher les ou-
» tils convenables, et dès qu'il fut re-
» venu, nous déracinâmes ce phéno-
» mène intéressant avec toute l'atten-
» tion imaginable... Que veux tu donc
» faire de ce sassafras, mon père ? me
» dit ma fille, nous en avons déjà tant
» dans nos champs et dans nos haies !
» — C'est pour toi que je travaille ; tu

» verras à quoi je destine cet arbre pro-
» tecteur..... Je transportai l'arbre
» dans l'intersection des deux grandes
» allées de mon jardin ; j'y appelai toute
» ma famille, bientôt le trou fut fait,
» et l'arbre planté.... Aussitôt que cette
» opération fut terminée : Viens, ma
» fille, lui dis-je, en la prenant dans
» mes bras, écoute : j'ai transplanté
» ces deux arbres où tu les vois, afin
» qu'ils deviennent un monument vi-
» vant de l'amitié que je te porte. Tu
» vois bien ce sassafras chargé de cette
» jeune vigne, c'est moi, ton père, qui
» t'ai si souvent assise sur ma charrue,
» qui t'ai tant de fois portée à l'école et
» où tu désirois aller, et qui te porte en-
» core si souvent sur mes genoux ; tu
» vois bien cette jeune vigne, dont la
» tige et les branches sont si heureu-
» sement supportées par ce sassafras,
» c'est toi, ma fille : comme toi quand
» tu m'embrasses, quand tu me dis que
» tu m'aimes, quand tu mets tes bras

» autour de mon cou ; de même elle
» étend ses rameaux tortueux, elle les
» attache, par une multitude de petits
» liens, aux branches de son ami et
» de son protecteur ; tous les deux
» tirent leur subsistance du même ter-
» rain; le ciel ne sauroit verser ses ro-
» sées sur l'un sans faire fructifier l'au-
» tre. Quand j'aurai vécu et que tu
» seras maîtresse de cette plantation,
» voici ce que tu diras à tes voisins, à
» tes amis et à tes enfans : Mon père
» planta cet arbre le 4 octobre 1774;
» il le consacra comme un monument
» de son amitié paternelle envers moi;
» il l'appela l'*Arbre de Fanny* : ce fut
» une idée favorite de son cœur. Tiens,
» ma fille, me dit-il, de même que ce sas-
» safras supporte cette foible vigne, de
» même je t'ai chérie et supportée dès
» ta plus tendre enfance; de même
» que cette vigne auroit toujours ram-
» pé sur la terre infructueuse et mé-
» prisée, de même aurois-je été une

» femme mal instruite et mal élevée sans
» son appui journalier, sans les soins
» qu'il prit de mon éducation. Puisses-
» tu, continuoit-il, croître et fleurir
» sous ce toit paternel, comme ces deux
» arbres croîtront et fleuriront dans ce
» nouveau terrain. Te ressouviendras-
» tu bien de tout ceci? — Oh! oui,
» mon père, je n'oublierai jamais ce
» que je viens de voir et ce que tu viens
» de me dire. Elle scella sa promesse
» avec des larmes, auxquelles je ne pus
» m'empêcher de joindre les miennes:
» ce furent les plus douces que j'eusse
» versées depuis bien des années ».
L'anniversaire de ce petit évènement a été régulièrement solennisé par une petite fête qu'elle donne à ses voisins.

LE THÉ, LE CAFÉ, LES BUISSONS D'ÉPINES DE TYNDIUM, LE TÉRÉBINTHE.

Les Indiens racontent ainsi l'origine du thé: Darma, fils d'un roi indien, vivoit dans une profonde solitude, pour

s'y consacrer à l'étude : il méditoit jusqu'au jour dans un jardin. Une nuit, se sentant près de succomber au sommeil, il s'arracha les paupières, qu'il jeta à terre, et qui aussitôt produisirent le thé. Ce Darma, suivant les Indiens, possédoit un roseau miraculeux sur lequel il traversoit les mers.

Le café ne fut connu en France que vers 1669. M. Desclieux, en 1714, qui alloit à la Martinique en qualité de lieutenant de roi, fut chargé de porter ces arbustes dans cette île ; l'eau ayant manqué durant la traversée, et ne se distribuant plus que par mesure, M. Desclieux, pour arroser les deux plants qui lui étoient confiés, se priva chaque jour de la plus grande partie de celle qui lui étoit accordée : ce sacrifice fut récompensé par le succès ; les caféiers arrivèrent en bon état, et il eut la satisfaction de voir leurs fruits se multiplier assez, pour procurer à la Martinique une nouvelle source de richesses.

On lit dans la vie de Ste Catherine de Sienne le trait suivant : Dans une vision, notre Seigneur lui apparut pour lui offrir le choix de deux couronnes, l'une d'or, et l'autre d'épines. Elle choisit la dernière, en disant que c'étoit pour obtenir plus sûrement l'autre dans le ciel.

Abydos étoit une ville d'Egypte, célèbre par le palais de Memnon, la sépulture d'Osiris et l'oracle du dieu Beza, qui répondoit par écrit quand on ne pouvoit le consulter en personne. Athénée rapporte que les soldats d'Éthiopie, que Titon envoyoit au roi Priam, ayant appris que Memnon avoit été tué au siége de Troie, jetèrent auprès d'Abydos leurs couronnes de fleurs sur des buissons d'épines, qui croissoient autour du temple de Tyndium, et qu'il vint ensuite sur ces buissons, des fleurs qui, par leur forme, ressembloient à des couronnes.

Suivant les musulmans, Ald - Nabr,

un des ancêtres du faux prophète Mahomet, eut une vision pendant son sommeil. Il vit un térébinthe qui sortoit de son dos, en étendant un grand nombre de branches, l'une desquelles, brillante de lumière, s'élevoit jusqu'au ciel; ce qui prédisoit la naissance de Mahomet.

Arbustes exotiques, et propriétés singulières de quelques autres.

Saldits, est un arbrisseau de l'île de Madagascar. Sa graine est un poison, dont sa racine est l'antidote.

Pline prétend que, dans la rougeole, il est utile de fouetter le malade avec des branches de sureau. Chez les anciens Romains, le premier jour de mai, tout le monde portoit des branches de feuillages; c'eût été une sorte d'infamie de n'en point avoir; d'où est venue l'expression : *on ne me prend point sans vert.* Ces fêtes devinrent si licencieuses, que Tibère les abolit.

Les Chingulais adorent un arbuste, auprès duquel ils disent que reposa leur dieu Budda, et qui sortit tout à coup de terre, pour lui donner de l'ombre et de la fraîcheur.

Thoron, dieu des Lapons idolâtres, est toujours de bois, et d'ordinaire de bois de bouleau. Les sorcières lapones font divers sortiléges, en mâchant de l'écorce d'aulne.

Le bambam est un arbrisseau des îles Moluques. Les Malais prétendent qu'il subsiste une antipathie mortelle entre cette plante et le crocodile, de sorte que toutes les fois qu'ils vont lui faire la chasse, ils en portent une baguette à la main, persuadés qu'alors le crocodile n'oseroit les attaquer : il faut pourtant que l'expérience les entretienne dans cette idée, et alors le fait seroit vrai. Mais ils ont la superstition de piquer des branches de cet arbre autour de leurs poules, pendant qu'elles couvent, et autour de leurs champs de

riz : ils attribuent les mêmes propriétés au bambou. Ils ont un grand respect pour les bambous d'une taille énorme ; ils prétendent qu'ils leur doivent leur origine.

Daun, arbrisseau des îles Moluques. Les Macassars broyent les feuilles, et en répandent le suc dans les yeux de leurs enfans, pour les rendre vigilans, audacieux et menaçans dans les combats.

Cestreau : c'est un genre de plantes exotiques, de la famille des solanums, et qui composent des arbrisseaux. Le père Feuillée dit que le cestreau qu'il a vu au Pérou, répand le soir, et pendant la nuit, une odeur musquée très-agréable ; mais qu'aussitôt que le soleil monte sur l'horizon, cette odeur change et devient affreuse ; ce qui dure toute la journée jusqu'au soir (1).

---

(1) J'ai vu, dans le Holstein, une espèce de giroflée exotique produire cette variété d'odeur.

L'*anis étoilé* est un arbuste du Japon. Kœmpfer dit que les Japonais et les Chinois le regardent comme une plante sacrée ; ils l'offrent à leurs idoles et en brûlent l'écorce sur leurs autels, comme un parfum. Ils en étendent des branches sur les tombeaux de leurs amis.

On appelle *épetit* une espèce d'arbrisseau qui croît à Cayenne : les gens du pays l'emploient à frotter jusqu'au sang le nez des jeunes chiens qu'ils destinent à la chasse, croyant que la vertu de cette plante leur donne de l'ardeur et du courage. Ils lui attribuent encore une autre qualité, celle de se faire aimer, quand on en porte sur soi ; d'où est venu le proverbe très-usité à Cayenne : *on lui a donné de l'épetit*, quand on parle de quelqu'un d'amoureux ou qui inspire une grande passion. Cette vertu, disent les Indiens, est commune à quelques lianes ; et comme personne ne peut négliger un moyen si facile de

plaire, et qu'ainsi tout le monde à Cayenne porte sans doute de l'*épetit*, il en faut conclure qu'il règne dans cette île la plus parfaite union, et que ces insulaires sont les êtres les *plus aimans* que l'on puisse trouver sur la terre. C'est un voyage que tous les jeunes poètes devroient entreprendre; on doit faire là de si jolis vers et de si beaux romans !

Ded, arbrisseau du Sénégal, que les nègres révèrent comme sacré; ils disent qu'un homme, poursuivi par la haine ou même pour quelque crime, qui s'y réfugieroit, y trouveroit un asile impénétrable, et qu'il y seroit même à l'abri des flèches empoisonnées de ses ennemis.

Les habitans de Lovengo et autres peuple de la Basse-Ethiopie, invoquent une grande quantité de génies domestiques et champêtres, qu'ils appellent *moquisies*; c'est le nom générique; la *moquisie mymie* est une cabane de

verdure, sur un chemin ombragé d'arbres; la *moquisie de Moanzi* est un pot enfoncé en terre, entre des arbres sacrés.

Virgile a célébré l'arbrisseau appelé *citise*; il dit qu'il augmente le lait des vaches. Le goût de la chèvre pour cet arbrisseau étoit connu des anciens. Théocrite disoit que le loup poursuit la chèvre avec autant d'avidité que la chèvre en a à rechercher le citise.

SECONDE PARTIE.

LES FLEURS ET LES PLANTES DES CHAMPS.

LA ROSE.

Cette fleur, qui fut appelée par les anciens la *splendeur des plantes*, est si belle, son parfum est si délicieux, qu'on en a fait un emblême universel. La rose est le symbole des sentimens les plus divers, des choses les plus opposées entr'elles; la piété en décore les temples, l'amour et la gaîté en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus doux et le plus glorieux : fleur unique par son éclat et par sa beauté, et la seule que tous les goûts et toutes les affections de l'âme les plus élevées ou les

plus tendres, se soient appropriée : fleur enfin si fraîche et si brillante, qu'il n'est permis qu'à la jeunesse de s'en parer, tandis qu'un âge moins heureux peut souvent encore, sans ridicule, se composer des diadèmes de toutes les autres fleurs.

La rose, profanée par la mythologie et par le culte païen, eut plus anciennement un noble emploi, celui d'orner le temple du vrai Dieu : le grand-prêtre étoit couronné de roses. L'église a conservé, spécialement dans ses plus augustes cérémonies, l'usage de cette fleur ; c'est toujours la rose que, dans les processions solennelles, on effeuille devant le Saint-Sacrement.

On lit dans la vie de Sainte Dorothée, qu'un ange lui donna un bouquet de roses ; c'est d'après cette tradition que les peintres représentent toujours Sainte Dorothée tenant un bouquet de roses.

On dit qu'une palme sortit de la

bouche de Saint Julien après sa mort ; on raconte un prodige semblable de Saint Louis, évêque, neveu du roi de France, Louis IX ; après sa mort on vit, dit-on, sortir une rose de sa bouche.

On bénit la rose, à Rome, le jour appelé *dominica in rosâ :* on y fait une rose d'or, ou, pour mieux dire, un rosier d'or très-magnifique béni par le pape, et qu'il envoie aux souverains, ou qu'il donne aux princes qui passent à Rome. L'usage étoit, il y a trente ans, que le prince qui recevoit ce rosier donnât cinq cents louis à celui qui le lui apportoit de la part du pape. Le rosier, par son poids seul, valoit au moins le double de cette somme.

Voici une fable indienne : Zoroastre, en présence de Darius, fit croître sur-le-champ un superbe cyprès. D'après ce prodige, Darius lui demanda plusieurs dons extraordinaires, et Zoroastre, pour les lui accorder, fit des con-

jurations dans lesquelles il employa une rose et une grenade.

Il est singulier que, de toutes les fictions inventées sur la rose, la plus connue, celle qui est adoptée par la mythologie, et consacrée par tous les poètes, soit la plus triste et la moins ingénieuse. Lorsque les anciens se livroient à toutes les licences d'une joie bachique, ils se couvroient de roses, ce qui étoit pour eux un contre-sens; car la mythologie, qui a souillé de sang presque toutes les fleurs, a fait naître la rose à la suite du plus tragique évènement, et du sang d'Adonis. D'autres font naître la rose d'une piqûre de Vénus, image plus gracieuse; mais cette fable n'est point consacrée. Rapin, dans son poëme des Jardins, n'a point inventé les métamorphoses qui s'y trouvent; il les a prises dans des auteurs anciens, qu'il a cités à la marge dans l'original latin : néanmoins, la plupart des métamorphoses qu'il rap-

porte ne sont point reçues, et n'ont pas été recueillies dans les Dictionnaires de mythologie ; telles par exemple que celle-ci, l'une des plus jolies sur la rose : Rhodante, reine de Corinthe, pour éviter les poursuites de ses amans, se retire et se cache dans un temple de Diane et d'Apollon ; ses amans l'y assiégent ; Rhodante est obligée de paroître ; elle appelle le peuple, qui se rassemble à sa voix, et qui la trouve si belle, que, renversant la statue de Diane, il la déclare déesse du temple ; alors Apollon changea Rhodante en rose.

Gessner a composé une métamorphose sur la rose, beaucoup moins agréable.

D'anciens auteurs ont dit que l'Amour, dans une fête de l'Olympe, au milieu de la gaîté d'une danse vive et légère, renversa, d'un coup d'aile, une coupe de nectar, dont la liqueur embaumée et vermeille, se répandant sur des roses blanches, leur donna le par-

fum et la couleur qu'elles ont conservés depuis.

Voiture a fait en prose, pour mademoiselle de Rambouillet, une insipide métamorphose de la rose. Madame Réclam, une Allemande, en a inventé une fort jolie, qui se trouve dans ses œuvres, imprimées à Berlin.

Sapho a fait une ode sur la rose; Anacréon en a fait une aussi. Hérodote dit que, dans les jardins de Midas, fils de Gordius, il y avoit des roses à soixante feuilles qui croissoient d'elles-mêmes, et qui avoient une meilleure odeur que les autres.

Le Sybarite que le pli d'une feuille de rose empêchoit de dormir, s'appeloit *Smindride.*

Marc-Antoine, en mourant, demanda à Cléopâtre de répandre des parfums sur sa tombe et de la couvrir de roses.

L'île de Rhodes doit son nom à la quantité prodigieuse de roses que produit son territoire.

Suivant la mythologie indienne, Pagoda-Siri, l'une des femmes de Wistnou, fut trouvée dans une rose.

Les musulmans croient que la rose et le riz naquirent de la sueur de Mahomet.

Dans le roman de Perceforêt, on voit une reine, après un tournoi, donnant au chevalier vainqueur un simple chapeau de roses, parce que c'est, dit-elle, *un trésor pour les amoureux.*

On trouve dans le vieux roman d'Amadis une jolie idée : Oriane, prisonnière, ne pouvant ni parler, ni écrire à son amant, lui jette du haut d'une tour une rose baignée de ses larmes.

En Angleterre, sous le règne de Henri VI, en 1453, il y avoit un descendant d'Edouard III, de qui même la branche étoit plus près d'un degré de la souche commune que la branche régnante : ce prince étoit un duc d'Yorck; il portoit sur son écu une rose blanche, et le roi Henri VI, de la

maison de Lancastre, portoit une rose rouge. C'est de-là que vinrent ces noms célèbres consacrés à la guerre civile par l'animosité des deux factions d'Yorck et de Lancastre.

On voit à Rome, dans l'église Sainte-Suzanne, une vieille mosaïque qui représente Charlemagne à genoux, recevant de Saint Pierre un étendard semé de roses.

Jadis en France, la rose étoit si précieuse, qu'en plusieurs endroits il n'étoit pas permis à tout le monde d'élever des rosiers. Parmi les anciens droits seigneuriaux, on trouve beaucoup de redevances de boisseaux de roses, pour la provision d'eau de rose du seigneur.

Souvent jadis, au lieu de nappes, on couvroit les tables de feuilles de roses.

Il y avoit jadis dans les parlemens, un grand jour de cérémonie, nommé *baillée de roses*, parce qu'on en distribuoit une grande quantité.

On appeloit autrefois *chaperon de*

roses un don léger qu'on faisoit à une fille en la mariant.

En Perse, on bouche les bouteilles de vin, mises sur la table, avec une rose ou un œillet.

Sous Henri II, le poète Ronsard, mort en 1585, remporta le premier prix des jeux floraux; mais au lieu d'une églantine d'or, la ville lui envoya une Minerve d'argent, dont il fit présent au roi. Marie Stuart, reine d'Ecosse, aimoit tellement ce poète, qu'elle lui envoya un magnifique rosier d'argent, qui valoit 2,000 écus, avec cette inscription :

Ronsard, l'Apollon de la Source des Muses (1).

Ronsard, dont on peut citer beau-

(1) Cet *Apollon*, pour imiter le chant de l'alouette, a fait les vers suivans :

Elle guindée du zéphire,
Sublime en l'air, vire et revire,
Elle y décrit un joli cri,
Qui rit, guérit et tire l'ire
Des esprits mieux que je n'écris.

coup de vers ridicules, en a fait sur la rose de fort jolis pour le temps; les voici :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avoit déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Las! las! ses beautés laissé choir!
Oh! vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir,
Donc si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse;
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

On portoit jadis aux baptêmes de grands vases remplis d'eau de rose. Bayle conte, à ce sujet, qu'à la naissance de Ronsard, la nourrice, en

chemin pour aller à l'église, le laissa tomber sur un tas de fleurs, et que, dans ce mouvement, la femme qui tenoit le vase d'eau de rose, le répandit sur l'enfant. Tout cela, ajoute Bayle, fut regardé depuis comme un présage heureux de la bonne odeur que devoient un jour répandre ses poésies.

Marie de Médicis abhorroit les roses, même en peinture; le chevalier de Guise s'évanouissoit à la vue d'une rose. Une si étrange aversion est une véritable disgrâce de la nature.

D'anciens auteurs ont dit que l'escarbot a de l'antipathie pour les roses, et que la seule odeur de cette fleur le fait mourir; aussi les anciens, pour dépeindre un homme énervé par la volupté, le représentoient sous l'allégorie d'un scarabée expirant environné de roses.

Il est certain que la rose peut être un emblême très-frappant du danger d'abuser des choses même les plus agréa-

bles, puisqu'on cite beaucoup d'exemples de morts subites, causées par l'imprudence de dormir dans une chambre bien fermée, remplie de roses ou d'autres fleurs odoriférantes : tant il est vrai qu'en tout l'excès rend pernicieuses les choses les plus innocentes. C'est pourquoi le philosophe Aristippe, respirant un jour le parfum d'une rose, s'écrioit : *Maudits soient les efféminés qui ont fait décrier de si douces sensations !*

En Pologne, on couvre de roses le cercueil d'un enfant; et quand son convoi passe dans les rues, on jette des fenêtres une multitude de roses.

En Turquie, on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes vierges.

On a représenté dans un joli bas-relief sur le tombeau de madame de la Live, morte à vingt ans, *le temps moissonnant une rose;* allégorie défectueuse et déplacée dans une église, où l'on ne doit pas admettre de divinités allégoriques de la fable : d'ailleurs, ce

n'est pas *le temps* qui fait mourir une personne de vingt ans, ou qui *moissonne* une rose. Cependant, cette idée a été trouvée agréable, parce qu'une rose offre toujours une image si douce et si charmante, qu'elle donne de l'agrément à des vers médiocres, qu'elle fait sans cesse applaudir de mauvais couplets, et qu'elle embellit tous les genres de peinture.

Il y avoit à Poitiers, dans l'abbaye de Sainte-Croix, une colonne qu'on avoit élevée sur la tombe d'un jeune homme. On dit que, le lendemain de l'enterrement de ce jeune homme, on avoit vu tout à coup sur le lieu de sa sépulture, un rosier couvert de roses épanouies ; ce qui fut regardé comme un miracle. On éleva la colonne à ce sujet.

Saint Médard, vers l'an 530, institua le prix le plus touchant que la piété ait jamais offert à la vertu, une couronne de roses pour la fille du village la plus modeste, la plus soumise à

ses parens, et la plus sage. La première *rosière* fut sa sœur, qu'il couronna lui-même dans l'église de Salency. Les anciens firent un grand usage des parfums. L'empereur Héliogabale fit remplir un vivier entier d'eau odorante. Ce goût des parfums ne s'est nullement perpétué à Rome; car, au contraire, on y craint mortellement les odeurs; et même il y a trente ans, que toutes les dames romaines, lorsqu'elles devoient se trouver dans une assemblée avec des Françaises, qui passent pour aimer à se parfumer, se remplissoient le nez de petites feuilles vertes, afin de se priver entièrement d'odorat. La rue est la seule plante qu'elles se permissent alors d'avoir dans leurs appartemens, non à cause de son odeur, mais parce que cette plante a, dit-on, la propriété d'atténuer le danger de toutes les autres odeurs. On le croit même en France; c'est pourquoi les femmes nouvellement accouchées ont communément un bou-

quet de rue, pour n'être pas incommodées des parfums que peuvent porter ceux qui viennent les voir. On lit dans l'Histoire du Mogol, par le père Catrou, que la célèbre princesse Nourmahal fit remplir d'eau de rose un canal entier, sur lequel elle se promena avec le grand mogol. La chaleur du soleil dégagea de l'eau de rose l'huile essentielle; on remarqua cette substance, qui flottoit à la surface de l'eau, et c'est ainsi que se fit la découverte de l'*essence de rose* (1).

Voici un joli trait sur une feuille de rose :

Abdulkadri, personnage fameux chez les Turcs, étoit près d'arriver à Babylone, où il avoit dessein de s'établir; les principaux de la ville n'avoient aucune envie de le recevoir, mais respectant les droits de l'hospitalité, ils n'osoient le lui déclarer ouvertement. Ils

---

(1) C'est l'opinion de M. Langlès, cité à ce sujet par M. Malte-Brun.

imaginèrent, pour le lui faire entendre, d'aller au-devant de lui en tenant un vase rempli d'eau, voulant lui faire comprendre que comme ce vase étoit plein jusqu'au bord, et que l'on n'y pouvoit rien ajouter, ainsi leur ville étoit si remplie de poètes et de savans, qu'elle n'en pouvoit contenir davantage, et qu'il n'y avoit point de place pour lui. Abdulkadri comprit parfaitement cette espèce d'hiéroglyphe, et pour toute réponse, il se baissa, ramassa une feuille de rose qui étoit à terre, et la posa doucement sur la surface de l'eau contenue dans le vase, leur faisant voir qu'elle y tenoit sa place sans faire déborder l'eau, quoique le vase fût plein. Ce trait parut si ingénieux aux Babyloniens, qu'ils regardèrent Abdulkadri comme un homme merveilleux, et le menèrent en triomphe dans leur ville.

Bernard a fait une jolie romance sur la rose.

L'abbé de la Chassagne a fait, sur cette fleur, des vers qui manquent d'élégance, mais dont la pensée est frappante et morale; les voici :

Roses, en qui je vois paroître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt; mais peut-être
Dois-je mourir plutôt que vous !
La mort, que mon âme redoute,
Peut m'arriver incessamment.
Vous mourrez en un jour, sans doute,
Et moi peut-être en un moment !

Les roses forment le dénoûment du fameux conte de l'âne d'or d'Apulée. Dans ce conte, un jeune homme est transformé en âne, et ne peut reprendre sa première forme qu'en mangeant des roses, etc.

Le roman *de la Rose*, de Guillaume Lorris, continué par Jean de Meun, surnommé Clopinel, est une allégorie dans laquelle il faut surmonter beaucoup d'obstacles pour conquérir une belle rose.

Bomare dit qu'on voit communément, en Italie, des *roses bleues ;* et aux environs de Turin, un *rosier sans épines*, dont les pétales des fleurs sont tachetés de vert.

L'auteur de cet ouvrage vit, à son premier voyage en Angleterre, des *roses mousseuses*, fleurs alors inconnues en France. Elle apporta à Paris le premier rosier de roses mousseuses qu'on y ait vu ; mais on ne sait pas en France cultiver cette superbe fleur, dont on fait, en Allemagne, surtout auprès de Berlin, des arbres ravissans, aussi hauts que des cerisiers.

M. Dupont, à Paris, a consacré son jardin à la culture des roses, dont il a rassemblé une infinité d'espèces très-curieuses : la *rose à feuilles bleues*, la *rose à feuilles de chou*, la *rose-œillet*, dont les pétales sont dentelés comme ceux de l'œillet, et une multitude d'autres.

On répugne à dire que les roses ont

servi quelquefois à marquer le mépris. Les Juifs furent obligés en certaines occasions, en France, d'en porter une sur la poitrine; et en Allemagne, une fille déshonorée est forcée, le jour de son mariage, de mettre sur sa tête une couronne de roses, au lieu d'une couronne de myrte.

LE LIS.

La fable dit que le lis naquit du lait de Junon. Le lis est le symbole de la pureté; il étoit consacré à Junon. Selon Alciat, on représente *la beauté céleste* (1), environnée d'une gloire, la moitié de la tête cachée dans les nues, tenant un lis d'une main, et de l'autre un compas et une boule.

Le même auteur dit qu'on représente la beauté avec une guirlande de lis et de violettes. Ces fleurs sont les symboles de la pureté et de la modestie;

---

(1) Vénus Uranie.

et tels doivent être, en effet, les attributs de la beauté.

Le nom de Suzanne signifie *lis*.

L'ordre militaire de *Notre-Dame du Lis* fut institué par Garcias IV, roi de Navarre, à l'occasion d'une image de la Sainte Vierge, trouvée miraculeusement, à ce que l'on crut, dans un lis, et qui guérit ce prince d'une maladie dangereuse.

On représente Saint Dominique tenant un lis.

Bayle, dans son dictionnaire, conte le fait suivant :

« Charles-Quint, dans sa retraite, planta un lis à la fin d'août 1558 : il mourut le 21 septembre suivant. Au moment de sa mort, cet oignon de lis jeta tout à coup une tige de deux coudées, avec une merveilleuse fleur, dit Bayle, aussi épanouie, aussi odoriférante que ces fleurs le sont en Espagne dans leur saison ordinaire. Bayle ajoute

que l'on coupa cette belle fleur, et qu'on la mit sur le grand autel de l'église ».

Saint Louis avoit pris pour devise une marguerite et des lis, par allusion au nom de la reine sa femme, et aux armes de France. Ce grand prince portoit une bague représentant en émail et en relief une guirlande de lis et de marguerites, et sur le chaton de l'anneau étoit gravé un crucifix sur un saphir, avec ces mots : *Hors cet annel pourrions-nous trouver amour?* parce qu'en effet cet anneau lui offroit l'image ou l'emblême de tout ce qu'il avoit de plus cher, la religion, la France et son épouse.

Froissard a fait un traité en l'honneur du mois de mai et de la fleur *marguerite*, et des vers qui ont pour titre : *Plaidoyer de la violette et de l'œillet*.

Quelques naturalistes donnent le nom de *lis de pierre*, à une pierre sur

laquelle on voit en relief un corps qui ressemble à un lis.

LA SENSITIVE.

La *sensitive*, dont le nom et les surnoms sont si doux et si touchans, cette plante, qu'on appelle aussi la *chaste*, la *timide*, cet aimable symbole d'une pudeur craintive, pourroit l'être encore de la douceur et du mystère; sa plus grande irritabilité la porte, non à blesser la main profane qui l'attaque, mais à se replier sur elle-même; elle ne veut, ni se venger, ni punir; elle n'a rien de menaçant. Semblable à ces vierges innocentes, qui n'ont jamais songé à s'armer de rigueurs, parce qu'elles n'ont pas l'idée d'une offense, la sensitive n'a point d'aiguillons; elle ne cherche qu'à se cacher quand on l'approche. La violette offre l'image d'une modestie raisonnée; elle se met à l'abri sous des feuilles; ce soin seul indique une prévoyance. La sensitive est l'image par-

faite de l'innocence et de la pudeur virginale; elle n'a rien prévu, puisqu'elle ne sait rien; elle se montre sans défiance; mais dès qu'elle est remarquée de trop près, elle se dérobe autant qu'elle le peut à tous les regards: cette timidité paroît être en elle un instinct, un sentiment, et non un dessein combiné. Telle est la pudeur d'une bergère de quinze ans.

On attribuoit autrefois beaucoup de vertus merveilleuses à la sensitive. Un philosophe du Malabar est devenu fou, en s'appliquant à examiner les singularités de cette plante, et à en rechercher la cause. On a trouvé, depuis, de nouvelles espèces de sensitives, infiniment plus extraordinaires que celles qui ont été connues des anciens (1).

La sensitive offre une singularité qui, jointe à sa sensibilité apparente,

---

(1) J'en ai parlé avec détail, dans mon ouvrage des *Plantes usuelles*.

a quelque chose de très-frappant. Si, avec un couteau bien tranchant, on coupe avec rapidité une grosse tige de cette plante, il reste sur le couteau une tache humide, d'un rouge vif, qui ressemble parfaitement à une goutte de sang.

M. Roucher a fait une jolie métamorphose de la sensitive.

LA VIOLETTE.

Suivant la fable, Ia, fille d'Atlas, en fuyant les poursuites d'Apollon, fut changée en violette.

Les anciens ont connu les anagrammes : Lycophron, qui vivoit du temps de Ptolomée-Phiadelphe, environ deux cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, trouva dans le nom de Ptolomée, en grec, ces mots : *du miel ;* et dans celui de la reine Arsinoé, ceux-ci : *violette de Junon* (1).

---

(1) La plus heureuse de toutes les anagrammes est celle qui forme la réponse à la

Rapin, dans son poëme des Jardins, a fait un épisode de cette métamorphose, et il y a joint des détails peu ingénieux. Il dit que Ia, qu'il appelle *Ianthès*, étoit une des nymphes de Diane, qu'Apollon en devint amoureux, et que la déesse, pour le guérir de sa passion, répandit une *couleur violette* sur le visage de la nymphe. Cette invention n'offre pas une image gracieuse, et pour *guérir* Apollon, il falloit trouver un moyen qui ne dégoûtât pas le lecteur. La fable se termine plus agréablement; la nymphe est changée en violette, et comme elle avoit fui, durant sa vie, les poursuites de son amant, la

---

question que fit Pilate à Jésus-Christ : *Quid est veritas?* (Qu'est-ce que la vérité) ? Ces paroles rendues lettre pour lettre par anagramme, forment cette réponse : *Est vir qui adest.* (C'est celui qui vous parle); réponse qui convenoit parfaitement au Sauveur, qui avoit dit de lui-même : *Ego sum via, veritas*, etc.

fleur conserve cette pudeur timide, et se cache sous son feuillage.

Un des prix des jeux floraux est une violette d'or.

Voici, sur la violette, les jolis vers de Desmarets, qu'il fit pour la guirlande de Julie de Rambouillet. C'est la violette qui parle :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Madame de Sévigné, dans ses lettres, appelle toujours madame de la Vallière l'*humble violette*. Il est bien remarquable et bien extraordinaire qu'une favorite ait mérité cet intéressant surnom.

Jean Bertram, quaker et fameux botaniste de la Pensilvanie, ne s'occupa pendant long-temps que d'agriculture. Un jour, en labourant, il vit une violette, la cueillit, l'examina, réfléchit sur cette fleur, et en devint tel-

lement préoccupé, qu'il en rêvoit. Cette espèce de manie lui donna le désir de connoître les plantes; il apprit, pour cela, ce qu'il falloit savoir de latin, et devint un savant botaniste.

On conte d'une actrice célèbre (mademoiselle Clairon), qu'aimant passionnément la violette, un ami cultivoit pour elle cette fleur, et lui en donnoit dans toutes les saisons un bouquet chaque matin, ce qui dura trente ans; et que pour ne rien perdre d'un don que l'amitié et la constance rendoient si précieux à celle qui le recevoit, elle en effeuilloit les fleurs chaque soir, et les prenoit en infusion comme du thé. Je ne connois, sur la violette, qu'une devise de société; mais elle me paroît digne d'être citée. Une femme aimable et spirituelle, d'un caractère timide et réservé, a pris cette fleur pour emblême avec ces mots : *Il faut me chercher.*

On fait avec les fleurs de violette, un sirop rafraîchissant. La teinture de vio-

lette est une liqueur d'épreuve très-commode; tout fluide qui contient de l'acide se décèle en la colorant en rouge; le changement de la teinture en couleur verte, annonce la présence de l'*alkali*.

Les mythologues disent que, lorsque Proserpine fut enlevée par Pluton, elle cueilloit des violettes et des narcisses (1), et que Io, changée en vache, se nourrissoit de violette. Il y a plusieurs pierres qui sentent la violette.

Louis XV ennoblit Quesnay, le fit son médecin consultant, et voulut qu'il portât dans ses armes trois fleurs de pensée, avec cette devise: *Propter mentis cogitationem.*

LES JONQUILLES.

On a fait depuis un siècle d'immenses conquêtes en arbres, arbustes, plan-

---

(1) Le mot *narcisse* est un mot grec, qui signifie *assoupissement*.

tes médicinales, légumes et fleurs : ce sont de véritables richesses dont nos ancêtres n'ont pas joui, et que les Romains même, maîtres du monde, n'ont pas connues.

On étoit si pauvre en fleurs, il y a cent ans, que madame de Sévigné, en parlant d'une superbe fête, conte, comme une chose d'une grande magnificence, que l'on y avoit prodigué les *jonquilles* : cette fleur, si commune aujourd'hui, étoit rare alors et très-chère. Il en est de même des légumes et des fruits; les anciens n'ont connu que quatre espèces de pêches; nous en avons plus de quarante.

Il y a plusieurs sortes de jonquilles : ces fleurs sont originaires de la Provence, de l'Espagne et de la Guadeloupe.

LE JASMIN.

Les anciens employoient sa graine à diverses sortes de divinations.

Le beau jasmin de Goa, ou jasmin

des Indes, a des fleurs doubles très-larges, bordées de rouge, et d'une odeur délicieuse : il fut apporté de Goa, en 1699, au grand duc de Toscane, qui défendit d'en donner des rejetons à qui que ce fût : défense bizarre et qui a quelque chose de révoltant. Il semble qu'un souverain ne devroit pas interdire à ses sujets la jouissance d'un bienfait de la nature, dont les exclusions particulières ne produisent aucun avantage à l'état.

LA TUBÉREUSE, LES JACINTHES, L'ANÉMONE, LE PIED D'ALOUETTE.

La tubéreuse retrace à la fois le souvenir d'une foiblesse criminelle et celui d'un trait touchant de pudeur. On sait que toutes les odeurs fortes sont extrêmement nuisibles aux femmes nouvellement accouchées : on croyoit même, il y a cent ans, qu'elles étoient mortelles dans ce cas.

Une femme intéressante, qui sut

expier une grande faute par un grand sacrifice, madame de la Vallière, devint mère au milieu de la nuit. La reine avoit coutume de passer dans sa chambre tous les matins pour se rendre à la messe. Madame de la Vallière eut le courage de se lever, d'aller au-devant de la reine, et pour éloigner tous les soupçons, elle remplit sa chambre de tubéreuses.

Pour relever la blancheur de la tubéreuse, qu'on appele *jacinthe des Indes* et *polyanthes tuberosa*, on met une tige de tubéreuse dans le suc colorant exprimé des baies de la plante nommée *phytolacca americana fructu majori*, qui est une espèce de morelle de Virginie. Il faut pour le succès, que le suc ne soit ni trop clair ni trop épais : ce suc colore en couleur de chair. On peut faire la même chose pour les jacinthes blanches.

Ce fut M. de Peyresc qui eut le premier des tubéreuses en France, et ce fut un religieux qui les apporta. M. de

Peyresc envoya en Perse, à ses frais, un père minime, qui désiroit faire ce voyage pour l'intérêt de la religion. Ce père rapporta, à Paris, les premières tubéreuses qu'on eut vues dans cette ville. Les bienfaits des missionnaires dans ce genre sont innombrables.

Chez les Grecs, les jeunes filles qui assistoient aux noces d'une de leurs compagnes, se couronnoient de jacinthes. Cette fleur, appelée en latin *hyacinthus*, est une de celles que les curieux cultivent avec le plus de soin, surtout en Hollande, et particulièrement à Harlem. On prétend que la jacinthe vient du Cap de Bonne-Espérance; l'une des plus belles s'appelle l'*ophir*: elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en-dedans.

M. le marquis de Gouffier a fait voir à la Société royale d'Agriculture, en 1787, un oignon de jacinthe renversé exprès, c'est-à-dire, mis à contre-sens à l'embouchure d'un très-long bocal de

verre, plein d'eau et d'une largeur médiocre : dans cet état il avoit poussé ses feuilles, sa hampe et ses fleurs ; le tout bien conditionné, quoique dans l'eau. La base ou le cul de l'oignon, dirigé vers le ciel, ne poussa point de racines ; les feuilles étoient bien vertes, mais les pétales, qui devoient être bleus, étoient blancs et décolorés. Ceci rappelle l'expérience de M. Duhamel, qui fit planter des arbres à contre-sens, les branches dans la terre et les racines en l'air : ils ont repris dans cette étrange position ; les branches ont produit des racines, et les racines des feuilles. Ils ont poussé d'abord plus foiblement ; mais dans quelques-uns de ces sujets, la différence au bout de quelques années ne s'apercevoit plus.

On peut rendre blanches les jacinthes bleues, en exposant les fleurs à la fumée du soufre allumé. Si l'on sait employer avec adresse cette petite ruse, on diversifiera agréablement les tiges,

on laissera dans leur état naturel quelques fleurons, et on en décolorera d'autres en totalité ou par parties seulement.

En Hollande, lorsque les fleuristes ont obtenu quelques nouvelles variétés de fleurs, ils célèbrent une espèce de fête, rassemblent les curieux du voisinage, afin de donner un nom à la fleur nouvelle. Les fleuristes de Harlem font aussi l'honneur à quelques étrangers de donner leurs noms aux nouvelles variétés de jacinthes ou de tulipes.

L'*anémone* étoit, chez les anciens, l'emblême de la maladie, apparemment à cause de l'aventure d'Adonis.

Le pied d'alouette, *delphinium*. On observe dans l'intérieur de cette plante des taches colorées sur un fond clair, et qui forment des espèces de caractères, où l'on a cru distinguer ces lettres: *AIA*, qui sont le commencement du mot *Ajax*. C'est, dit-on, ce qui donna lieu aux poètes d'imaginer la métamor-

phose de ce prince. On croit que cette fable est rappelée dans la troisième églogue de Virgile. « Dis-moi, demande » Damète, en quel endroit de la terre » le ciel ne paroît avoir que six pieds » d'étendue? — Dis-moi, répond Me- » nalque, dans quelles contrées naissent » les fleurs où sont écrits les noms » des rois »? Ces deux énigmes ne sont pas expliquées dans cette églogue. Les commentateurs disent que, dans la première, il s'agit du ciel considéré au fond d'un puits, et dans la seconde, d'un pied d'alouette, sur lequel se trouvent les premières lettres du nom d'*Ajax*.

LA TULIPE.

Cette fleur est encore une de celles que les curieux estiment le plus et cultivent le plus soigneusement (1). Une remarque curieuse, c'est qu'on observe

(1) Les autres fleurs cultivées par les curieux, sont les oreilles d'ours, les jacinthes, les anémones, les renoncules; cette dernière

dans le mois d'octobre, au fond de l'oignon de la tulipe, une tulipe entière; sur la tige de cette tulipe, qui n'a pas encore trois lignes de haut, on découvre déjà la fleur qui ne doit paroître que dansle mois d'avril suivant. On compte six pétales de cette fleur : les étamines, les sommets, le pistil ou le jeune fruit; les capsules et les semences qu'elles renferment.

En Turquie, on célèbre, dans le sérail du grand-seigneur, avec une grande solennité, la *fête des tulipes*, donnée par les sultanes au grand-seigneur. Ce jour-là le sérail et les jardins sont illuminés et remplis de tulipes posées en amphithéâtres sur des gradins.

M. de Boisjolin a fait une charmante pièce de vers sur la *métamorphose de la tulipe*, imitée d'un épisode du poëme des Jardins, de Rapin.

---

fleur fut apportée d'Asie en France, par le roi Saint Louis.

La tulipe est, dit-on, ainsi nommée, parce qu'elle ressemble au turban des Turcs, qu'ils appellent *tulipan*. On dit que Conrad Gesner est le premier en Europe qui ait donné la figure de la tulipe. Dans l'ouvrage de Valerius-Cordus, vers 1560, cette fleur fut d'abord cultivée en Turquie.

On assure qu'un particulier hollandais, pour avoir une superbe tulipe, offrit en vain douze arpens d'une très-bonne terre.

LA MANDRAGORE.

Le *dudaïm* des Hébreux est la mandragore, suivant l'opinion la plus commune. Quelques-uns, en petit nombre, ont cru que le dudaïm étoit le lis blanc, ou la violette blanche; d'autres ont dit que c'étoient des truffes.

Ruben, fils de Lia, en faisant paître ses troupeaux, trouva une mandragore, plante rare et célèbre alors par les propriétés qu'on lui attribuoit. Ruben

la porta à sa mère. Rachel ayant demandé de cette plante à Lia, celle-ci ne lui en accorda qu'à condition qu'elle lui rendroit ses premiers droits sur Jacob.

Quelques médecins placent la mandragore parmi les remèdes narcotiques, mais elle est d'un usage très-dangereux. Il y a deux espèces de mandragores : l'une appelée *blanche* ou *mâle ;* et l'autre *noire*, c'est à-dire, pourpre foncé, ou *femelle.* Cette plante a une odeur désagréable; les deux espèces viennent naturellement dans les pays chauds, dans le Levant, en Italie, en Espagne, aux lieux ombragés et humides. Ses fleurs en cloches sont du genre des belladones.

Les anciens et quelques modernes ont avancé beaucoup de choses singulières sur la mandragore; mais ce sont, ou des propriétés fabuleuses, tenant à des superstitions, ou des contes ridicules. Des charlatans persuadent encore au

peuple que les mandragores ne se trouvent que dans un petit canton de la Chine, presqu'inaccessible; ils taillent des racines de bryone, et quelques autres plantes, et par divers artifices, ils leur donnent différentes figures extraordinaires, et les montrent et les vendent comme des mandragores naturelles. Le petit Albert, qui donne gravement une longue description de ces prétendues mandragores, ajoute qu'il faut les envelopper dans un morceau de linceul, et qu'alors *elles portent un bonheur infini*. Le même auteur donne le nom de *mandragore*, on ne sait pourquoi, à des *farfadets*, ou esprits familiers, qui, dit-il, servent en toute occasion. On se procure, continue-t-il, de ces sortes de mandragores, avec un œuf que l'on fait couver d'une certaine manière, et duquel sort un petit monstre, moitié poulet et moitié homme, que l'on garde dans une chambre secrète, que l'on nourrit de graine d'aspic, et

qui prophétise tout le jour. L'auteur avertit que des personnes *d'un petit jugement* et qui aiment le merveilleux, prétendent que ces mandragores paient un tribut *d'une pistole* par jour ; mais il assure que cela n'est pas vrai, et que tout ce qu'elles peuvent faire est de rendre heureux au jeu, de faire trouver des trésors, et de prédire l'avenir. Les anciens Germains faisoient, avec la racine de mandragore, des idoles qu'ils nommoient *alrunès ;* ils les lavoient tous les jours avec du vin, leur servoient à manger; ils les consultoient et croyoient en recevoir des signes en réponses. Ces idoles étoient, dans leurs maisons, des espèces de dieux lares.

FIN DU PREMIER VOLUME.


32

